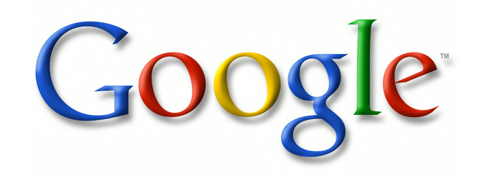





v.9



JEAN DE SCHELANDRE

TYR ET SIDON

TRAGÉDIE (1608)

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

JEAN DE SCHELANDRE

TYR ET SIDON
OU
LES FUNESTES AMOURS
DE
BELCAR ET MÉLIANE

TRAGÉDIE

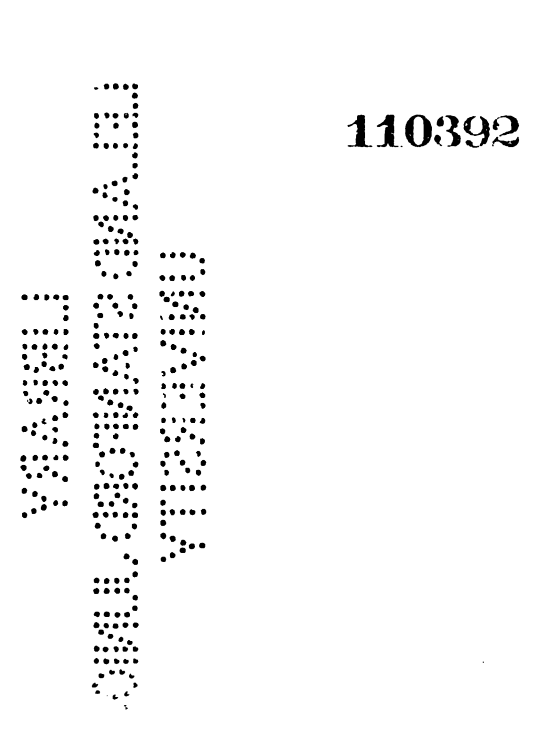
ÉDITION CRITIQUE
PUBLIÉE PAR
JULES HARASZTI



PARIS
PUBLICATIONS DE LA STÉ NELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(ANCT RUE CUJAS)
ÉDOUARD CORNÉLY ET CIE, ÉDITEURS
101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1908





INTRODUCTION

I. *Vie et œuvres de Schelandre*[1].

Jean de Schelandre, gentilhomme verdunois, seigneur de Sousmazannes (et non pas Saumazènes, comme on l'a souvent écrit), de Tailly et de Vindebourse, naquit de parents calvinistes, vers 1585, au château de Sousmazannes (Meuse). « Sa famille, alliée à plusieurs maisons illustres, avait fourni à la noblesse militaire plus d'un vaillant capitaine. » Son père qui s'appelait aussi Jean, était le frère de Robert de Schelandre, gouverneur de Jametz, et le lieutenant de celui-ci au gouvernement de cette ville dont le siège a été un événement important dans les guerres de religion. Les Schelandre s'y signalèrent par tant de vaillance que leur coreligionnaire d'Aubigné en parlera dans son *Histoire Universelle*.

1. La principale source de la vie de Schelandre est la biographie écrite par son ami Colletet. Cette notice est, paraît-il, conservée dans une copie provenant des collections de feu M. Ch. Buvignier de Verdun, comme je l'ai appris par l'intermédiaire de M. Mario Roques qui m'a aidé dans mes recherches avec une obligeance inépuisable. Je regrette de ne pas avoir pu voir cette copie; mais la plus grande partie des renseignements de Colletet a été utilisée par Ch. Asselineau : 1. *Un poète inconnu et une tragédie romantique au XVII*e *siècle. Athenaeum Français*, 1854. — 2. Tirage à part de cet article revu et quelque peu augmenté. Même année. — 3. *Notice sur Jean de Schelandre, poète verdunois, 1585-1635*. Deuxième édition (entièrement refondue et très augmentée) suivie de poésies réimprimées pour la première fois d'après l'édition unique de 1608, Alençon, 1856. — 4. Note dans les *Poètes français* de Crépet, vol. II, 1887. « Le peu de faits, dit Asselineau à la fin de son étude, que G. Colletet ajoute à sa biographie m'ont paru présenter peu d'intérêt. » Asselineau a dû laisser très peu à glaner après lui, comme on peut le voir dans Rochambeau, *La famille de Ronsard*, Paris, 1868, ch. v, pp. 240-1. Des renseignements inédits ont été publiés depuis dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, IX et X. Cf. Lachèvre, *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*, vol. II, Paris, 1903.

« Le père, homme de guerre à ce qu'il paraît fort peu adonné aux lettres, fit néanmoins élever son fils libéralement. » En 1596, nous trouvons ce fils âgé de onze ans, à l'université de Heidelberg où il ne peut pas prêter serment à cause de son âge [1]. Colletet ne mentionne point ce fait, il dit seulement que le jeune Schelandre fit « à l'Université de Paris de brillantes études », et qu'ensuite il « fut envoyé en Hollande pour y faire ses premières armes ». « Entré simple soldat dans l'armée de Turenne, il passa successivement aux grades de lieutenant et de capitaine. Depuis lors, il ne se passa guère de campagne sans qu'il rendît au roi, tantôt comme capitaine, tantôt comme volontaire, le service d'un gentilhomme de sa condition. »

Il y a dans ce témoignage une erreur évidente : Turenne n'entra au service des Hollandais qu'en 1624, alors que Schelandre avait quarante ans environ. Celui-ci dut donc commencer sa carrière militaire sous un autre capitaine, probablement sous Maurice de Nassau, le célèbre stathouder de Hollande. Le premier volume de Schelandre paru en 1608 contient en effet plusieurs poèmes panégyriques sur ce prince : *Le procez d'Espagne contre Hollande. Plaidé dés l'an 1600, apres la bataille de Nieuport. Dedié à tres-sage Prince et tres-valeureux Capitaine, Maurice de Nassau, Duc de Grave, etc. — Ode pindarique sur le voyage fait par l'armée des Estats de Hollande au pais de Liege, l'an 1602. Item sur la prise de Grave.* Schelandre était-il déjà soldat vers 1602 ou même vers 1600, c'est-à-dire à l'âge de quinze ou dix-sept ans ? On sent dans ces vers l'homme de métier... Dans un sonnet publié en 1608 il prend congé de « la troupe guerrière » d'Avignon, les soldats de cette ville, qu'il appelle « témoins de ses travaux passés ». A cette époque il avait donc un certain passé militaire, et même il devait dès lors quitter le service, du moins provisoirement [2].

1. « Joannes *Scelander* », de *Sedan*, 11 août 1596. Il s'inscrit en même temps que Junius de Metz, tous deux « *injurati propter aetatem* ». Toepke, *Die Matrikel der Universität Heidelberg*, 1886, vol. II, p. 189, n° 80. (Communication de M. É. Picot.)

2. Un biographe anonyme de 1844, que nous aurons plusieurs fois l'occasion de citer, dit : « Il naquit en 1586, entra fort jeune au service et se vit contraint, à l'approche de la paix, de quitter l'épée pour la la plume. » Mais une date précise ne nous est point indiquée.

A Avignon où nous venons de le rencontrer [1], il menait une vie joyeuse au milieu « des ballets, danses [2] et mascarades » rehaussés par les « flambeaux élevés » et « ces rares violons dont Avignon se vante ». Ce jeune homme de vingt ans n'était point un Hippolyte insensible. Il quitta à regret les beautés « dont les vives œillades ont de ces lieux banni l'obscurité ». Il dit adieu le cœur gros à une « belle, rebelle fille », dont les douceurs l'avaient « tant arrêté » dans cette ville et dont les rigueurs l'en chassaient maintenant (lieu commun poétique si mémorable chez Villon).

Selon la mode régnante, le jeune poète lorrain a chanté son amour dans des sonnets. Il y dit comment s'appelait sa bien-aimée, Marseillaise d'origine, mais alors « d'Avignon la lumière plus vive » : « C'est Anne de Montaut, rocher de cruauté » ; et il fait l'anagramme de son nom : « Dontant une âme ». Une bonne partie de ces sonnets consiste en *blasons*, genre toujours en vogue, qui vantent les beautés physiques d'Anne une à une : cheveux, front et yeux, mains et pieds, « les gréves » et même « l'incogneu ». Schelandre loue à plusieurs reprises la simplicité et le naturel de sa belle qui ne se coiffe pas, ne se farde pas à la manière de ses compagnes : sa Muse à lui n'a pas le même naturel. Sans doute, Schelandre ne meurt pas en métaphore à la Desportes, mais il n'en affecte pas moins la tendresse galante à la mode, en écrivant des « stances sur un baiser » reçu ou donné pendant le bal et en faisant des pointes gentilles, des chutes parfois dignes des derniers beaux esprits de la Pléiade. Il martelle aussi un sonnet « sur un anagramme de deux fiancez » et un autre « en acros-

1. Nous ignorons les raisons du séjour de Schelandre à Avignon. M. Lanson a bien voulu nous rappeler que Maurice de Nassau était en même temps prince d'Orange ; peut-être y a-t-il quelque rapport entre les deux faits.

2. Il aimait la danse. Cf. cette comparaison dans la dernière strophe d'un sonnet de 1628 :

> Chaqu'un fait ce qu'il peut, en vers comme à la danse ;
> Mais le bal étant long, il faut tant travailler
> Que les meilleurs danseurs y sortent de cadence.

En écrivant les scènes 1-3 du troisième acte de la *Première Journée* de sa tragi-comédie l'auteur se rappelait peut-être des souvenirs de jeunesse.

tiche, mesostiche, croix de Saint-André et lozenge, conté par syllabes ». Ces jeux et ces mignardises conviennent mal à son talent robuste et un peu lourd. Il est plus vrai quand il nous laisse voir la sensualité assez grossière qui est au fond de toute cette poésie amoureuse, comme on pouvait l'attendre d'un poète-soldat contemporain de Henri IV. Les pointes aussi bien que la grossièreté, voire l'obscénité, se retrouvent dans le théâtre de Schelandre.

Il avoue du reste que la part de la vérité est bien mince dans ces vers galants, et on peut l'en croire, car ils sont pour la plupart fort ennuyeux. « J'écris, dit-il,

J'escri, pour le devoir à la Majesté saincte,
Aux grands pour la vertu qui sur eux est emprainte;
Aux dames pour l'amour, ou *pour la feinte au moins*,

Pour mordre aux envieux, pour rire à la commune,
Aux amis pour leur plaire, et les prendre à tesmoins,
Tout pour tromper l'ennuy du temps ou de Fortune. »

Ainsi il n'était poète qu'à ses heures perdues, pendant les loisirs d'une retraite probablement involontaire. Peu à peu il devint un poète de salon et de circonstance. Il pleure la mort de la princesse Catherine de Rohan [1]; il se réjouit à propos de la « naissance du fils de M. le comte de Saint-Agnan, né le jour des Estrenes »; il envoie des vers à Morel, son médecin, « à M. de Chaumarets pour un rousseau », « à une belle dame qui demandoit des vers bien courts et bien troussez », « à une belle demoiselle sur sa robe d'honneur » (satire), une « chanson (obscène) à un cognefestu », etc. Il chante « une bague donnée en discrétion », « une alliance », ou même « une barbe de haute fustaye », après avoir improvisé des « stances en faveur d'une barbe blanche ».

Schelandre imita donc dans sa jeunesse et de la façon la plus banale, les poètes lyriques de son temps avant de se faire auteur dramatique. Il ne tarda pas à composer une tragédie en 5 actes,

1. Cf. Lachèvre, vol. IV; « Tombeau de Catherine de Rohan, 1609. Quatrain. Ce quatrain est signé à la main dans l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal. »

Tyr et Sidon, qu'il acheva avant sa vingt-troisième année, puisqu'elle parut en 1608, suivie de poésies lyriques, comme c'était alors l'usage et comme ce le sera encore au temps de *Clitandre*. La même année, Maurice de Nassau allait conclure avec les Espagnols une trêve équivalente à la paix, et Schelandre partit pour l'Angleterre emportant son petit volume dont il attendait beaucoup. L'origine et les circonstances de ce voyage nous sont inconnues. Une pièce liminaire écrite par un ami et intitulée *Ode sur le voyage de M. Daniel d'Anchères en Angleterre*, dit en s'adressant au livre de Schelandre : Allez, traversez la mer,

Allez, et recevez pour guide
Ce vent mal sain qui vers le nord
Soufle de la pleine terride,
La fievre, la peste et la mort.

Serait-ce l'état de l'Europe qui a fait entreprendre ce voyage à Schelandre ? Nous savons seulement qu'il espérait en sa qualité de poète trouver un puissant protecteur dans le fils de Marie Stuart, Jacques Ier, lui-même poète et surtout théologien. Ce Mécène des poètes français protestants qui venaient à sa cour, estimait beaucoup du Bartas, il accorda à l'auteur de l'*Escossoise* sa protection auprès de Henri IV ; un auteur que l'on croit être Théophile se plaindra plus tard dans une épigramme de ne pas avoir été reçu par « Jacques, le roi du savoir ». C'est de ce souverain que Schelandre est allé rechercher la faveur [1].

1. Dans un article récent (*Samuel Sorbière, 1610-1670 et son « Voyage en Angleterre », 1664, Revue d'hist. litt.*, avril-juin 1907), M. André Morize écrit : « Parmi les voyageurs passés en Angleterre durant cette première moitié du XVIIe siècle, il faut faire une place particulière au groupe des *aventuriers littéraires*, des Schelandre, d'Assoucy, Boisrobert, Le Pays, Pavillon, surtout Saint-Amant. Leurs observations prenaient si volontiers des allures de satire... que leurs récits et correspondances ne peuvent guère passer pour de sérieux documents sur l'appréciation française du caractère anglais aux entours de 1650. » Je ne connais pas l'ouvrage cité par M. Morize (Mary Berry, *Comparative view of the social life of England and France from the Restoration to the french Revolution*, London, 1828-34, 2 vol.), mais, *aventurier littéraire* ou non, il s'entend bien que Schelandre n'a rien à faire avec les d'Assoucy, ni avec la satire de l'Angleterre, surtout vers 1650.

Il lui avait dédié ses « fruits verdelets ou plutôt fleurs de son printemps », ou, comme il les nomme ailleurs, les « enfants de son enfance ». La dédicace en prose est suivie d'un sonnet, de stances et d'un sizain tous adressés au roi, puis d'un sonnet à la reine de la Grande-Bretagne et de stances au prince de Galles. Ce sont des adulations banales. Schelandre offre ses vers « nés de la Paix » au Père de la Paix qui a rétabli le repos de son pays après Diane-Élisabeth : néanmoins il reste l'homme de la guerre en exhortant le jeune prince héritier à une véritable croisade contre les Turcs. Il fut assez heureux pour obtenir la faveur du souverain, grâce à ce petit volume publié sous le pseudonyme-anagramme de Daniel d'Anchères. Les anagrammes étaient alors à la mode : Nicolas de Montreux faisait imprimer ses pièces sous le nom d'Olénix de Montsacré, gentilhomme du Maine. Mais pourquoi Schelandre a-t-il eu recours à ce déguisement, pourquoi se l'est-il permis vis-à-vis de son protecteur royal ? « C'est qu'il appréhendait, dit Colletet, le jugement sinistre des petits poètes de son siècle, qui n'estimoient rien, s'il n'étoit tout à fait dans la pointe ou dans la délicatesse » ; tandis que Robiou (1858) expliquera ce pseudonyme par « la séparation qui existait entre la classe des gentilshommes et des écrivains ». Il est curieux qu'au XVIIIe siècle personne ne se soit avisé de l'identité des deux noms et qu'au XIXe ce soit le nom de Schelandre que l'on ait longtemps tenu pour supposé [1].

Schelandre savait-il l'anglais ? Avait-il fait déjà connaissance avec la littérature dramatique anglaise à Paris où étaient venus plusieurs fois des acteurs de Londres à partir de la fin du XVIe siècle, en dernier lieu en 1604 ? Ou est-ce seulement au

1. Duputel (1831) qui le premier découvre l'identité des deux auteurs essaye de démontrer que le vrai nom de l'écrivain est d'Anchères : « C'est Daniel d'Anchères qui a signé l'épître dédicatoire à Jacques Ier, c'est à lui que Hodey et Paul-Antoine d'Agart ont adressé des vers apologétiques... D'ailleurs il ne pouvait avoir aucune raison de déguiser son nom en publiant pour la première fois sa tragédie, en 1608, au lieu qu'il n'en était pas de même lorsqu'il la fit réimprimer vingt ans après, avec l'addition d'une première partie pleine de détails si obscènes, de vers si grossiers qu'il n'était vraiment pas possible à un honnête homme de les avouer, ni de les publier sans le secours d'un masque... »

théâtre du Globe qu'il vit pour la première fois des pièces anglaises, et très probablement les chefs-d'œuvre [1] de Shakespeare, qu'il a pu connaître personnellement ? Serait-il excessif de vouloir chercher une influence anglaise, sinon dans la tragédie de 1608, au moins dans la tragi-comédie [2] de 1628 ? Nous ne pouvons pas répondre à ces questions ; nous ne savons rien de l'influence exercée par le séjour en Angleterre sur le théâtre de Schelandre.

D'ailleurs à Londres, Schelandre s'est adonné plutôt à la poésie épique. Il publie en 1609, à Paris, toujours sous son pseudonyme, *Les trois premiers des sept tableaux de Pénitence tirés de la Sainte-Écriture*, représentant Adam banni du Paradis, David après la mort d'Urie, et Ninive. Cet ouvrage est aussi dédié à Jacques Ier. Un auteur anonyme, qui signe en 1844 B. T., prétend que « dans sa dédicace le poète rappelle au roi Jacques que c'est à sa suggestion qu'il s'est mis à l'œuvre et que Sa Majesté a daigné revoir son manuscrit » : cependant il n'y a pas un mot de cela dans la dédicace [3]. Au contraire on peut croire que cet ouvrage que l'auteur appelle « un enfant de la Muse éclos devant

1. Voici leur ordre chronologique : *Roméo et Juliette*, 1592 ; *Jules César*, 1601 ; *Hamlet*, 1602 ; *Othello*, 1604 ; *Macbeth*, 1606 ; *Lear*, 1607 ; *Antoine et Cléopâtre*, 1608. Shakespeare avait donc écrit avant l'arrivée de Schelandre tous ses chefs-d'œuvre tragiques, sauf *Coriolan* qui est de 1609. Rappelons que par contre des Anglais assistaient à Paris à la représentation des tragédies françaises, témoin Kyd, l'auteur de la *Spanish Tragedy* et l'un des traducteurs anglais de Garnier vers la fin du XVIe siècle.

2. M. Rigal remarque à propos de celle-ci : « Peut-être connaissait-il le drame anglais ; mais son page déguisé en fille de joie et ses acteurs qui interpellent le public font plutôt supposer qu'il a voulu verser dans la tragi-comédie de Hardy quelque chose de la comédie de Larivey ou des Italiens. » Pourtant il y a bien un page déguisé en femme dans le prologue de la *Mégère apprivoisée* et les Lancelot s'adressent bien parfois au public.

3. « Sire, si ces vers sont étrangers de langage, ils ne le sont pas d'origine et encore moins d'affection, leur père les a voués à V. M. devant leur naissance mesmes, c'est pourquoy comme vassaux ils luy viennent rendre l'hommage à quoy les oblige, vers le tutelaire des Muses, la qualité de poëme, et vers un tres-pieux Prince la piété de leur subject. Donc, Sire,... qu'ils passent à la monstre devant vostre beau jugement soubs l'estendart de la bonne intention. » (D'après l'exemplaire du British Museum). B. T. a évidemment confondu cette dédicace avec celle de la *Stuartide*.

son terme », était déjà plus ou moins prêt avant le départ de Schelandre pour l'Angleterre. Car, si la dédicace affirme qu'il n'est pas « étranger d'origine », voici ce qu'on lit dans l'avis *Au Lecteur* : « Lecteur, je ne veux qu'une faveur de toy, c'est que tu ne sois tant precipité d'asseoir ton jugement sur mes essais de devotion comme je le suis de les mettre au jour, donne patience a la lime du loisir de rendre l'ouvrage mieux elabouré, prenant cependant en paye *l'excuse de mon voyage dont je n'ay sceu differer l'occasion, qui me faict resoudre a me garnir de fruits hastifs plutost que de me presenter* a l'autel de Pales *avec les mains vuides*. Ce ne sont icy que trois avant-coureurs equippez a la legere qui vont faire la descouverte pour esplaner les chemins à ce grand Nabucodonosor et ses suivants qui ne tarderont guere a leur faire espaule avec plus de bravade contre les critiques... »

A la fin de cette dédicace Schelandre avoue qu'il porte « dans l'âme un désir extrême d'être un jour capable d'entonner aussi la trompette héroïque à l'immortel honneur des Stuarts » et qu'il *projette* déjà *le travail*. En effet, un an après la mort de Henri IV, en 1611, il fait publier, à Paris les deux premiers chants d'une *Stuartide*, inaugurant ainsi la longue série des épopées si chères au XVIIe siècle. B. T., le seul littérateur français qui se soit occupé avec quelque détail de cet ouvrage [1], écrit à propos de ce poème :

« Cette épopée fort ridicule [2] fait remonter l'origine des Stuarts

1. Il n'en est point fait mention par Duchesne, *Poèmes épiques du XVIIe siècle* (1870), ni par Toinet, *Quelques recherches autour des poèmes héroïques épiques français du XVIIe siècle* (1899) ; mais le second de ces auteurs a parlé de la *Stuartide* dans les *additions* à ses *Recherches* (1907) que je n'ai pu encore consulter, cf. *Revue des langues romanes*, L, 550.

2. Vapereau qui déclare en 1876 les *Sept Tableaux* « la meilleure pièce de l'auteur », nomme lui aussi la *Stuartide* « une ridicule épopée », en relevant qu'elle « fait remonter à Astrée la famille de ses héros ». Est-ce que les *Tableaux* ne sont pas encore plus ridicules quand ils nous montrent Adam attrapant « un rheume cathereux » qui lui « fait sortir des pleurs de ses yeux vermeils et de son nez aussi », ou quand Satan, voulant l'exaspérer contre l'injustice de Dieu, s'écrie : « Dire qu'une pomme ait causé tant de poires d'angoisse ! » — La *Stuartide* est précédée de *La vraye genealogie ou Recherche de la tres-ancienne et tres-noble origine de la maison des Stuarts. Comme elle fut recitee au Roy Alexandre III par un gentilhomme* [H. Boëtius en fait mention] *de l'Escosse montaigneuse.* »

à Astrée qui renonce à un vœu téméraire de virginité, afin de pouvoir, en épousant Banquo, donner naissance à la race auguste qui gouvernera l'Écosse. Le sujet principal de ces deux chants insipides, c'est un voyage qu'entreprend Fléonce, le fils d'Astrée, depuis les Canaries jusqu'aux rives de l'Écosse. Tous les dieux, toutes les déesses du vieil Olympe se liguent pour ou contre lui. Nous avons remarqué une invitation à dîner que Mars envoie à Neptune. L'auteur s'arrogeant les privilèges prophétiques accordés aux poètes, prédit au règne de son patron splendeur sans bornes et félicité sans nuages. Il n'oublie pas le soleil levant, et il annonce encore une gloire plus éclatante, s'il est possible, au prince Henri alors héritier présomptif ; il annonce que ce jeune héros sera un Achille et qu'il ne manquera point d'un Homère. Cet Homère, on devine sans peine quel il devait être. Aussi habile sorcier qu'estimable rimeur, d'Anchères n'avait pas prévu que son futur Achille devait mourir fort jeune avant de monter sur le trône [1]... »

L'une des pièces liminaires nous apprend qui a été le protecteur de Schelandre auprès du roi. C'est le duc de Lennox, le favori tout-puissant de Jacques Ier, protecteur des « étrangers dont cette cour abonde ». Le poète lui offre son livre « dont François sont les vers, l'argument Escossois » et qui convient ainsi parfaitement à ce seigneur, « par parenté des illustres Balzac et par nativité.... mi-parti de l'Écosse à la France ». « Par vous introduit, lui dit-il, j'ai reçu quelquefois l'accès du meilleur roi de la machine ronde. »

La dédicace témoigne en effet d'une faveur insigne de la part du souverain. Elle mérite d'être citée dans toute son étendue :

« Voicy les effects de mon offre, sinon touts entiers au moins suffisants pour me garentir du tiltre de faulx prometteur. L'honneur est l'aiguillon des ames bien nées, c'est pourquoy celuy dont *Vostre Majesté favorisa les premiers traicts de mon dessein* m'a fait resoudre à la continuation de l'œuvre tant que le printemps

1. Parmi les pièces liminaires nous trouvons des stances *A Monseigneur le prince de Walles* : c'est le poème déjà imprimé dans le volume de 1608 sauf quelques variantes et huit vers ajoutés.

de mon aage accompagnera mon affection. Et si les fruicts ne dementent point l'apparence des fleurs, je me fay fort qu'ils seront aucunement bien receus, puisque *le seul argument imparfait et manuscript a remporté le nom de belle invention*. Belle, certes, sire, non l'invention, mais la matiere et digne esteuf de tomber en la main d'un bon joueur propre a relever ce divin chantre de Loire de la peine qu'il a prise a resusciter un Astyanax et fonder la majesté de cent Roys sur la vanité d'un fantosme. » (Schelandre a donc obtenu l'approbation du roi pour son ouvrage avant l'impression. — Il a raison de rappeler ici le souvenir de Ronsard, puisque la *Stuartide* est imitée de la *Franciade*.) « Mais puisque l'aage ou nous vivons a produict peu d'esprits qui daignent et tout ensemble puissént bien entreprendre un project de si longue haleine, au deffault d'un plus fort de reins, si ne tiendray-je pas mes mains en pochette a la rencontre d'un si excellent thresor... » ayant « toujours tenu pour maxime que l'election d'un beau subject fait honneur à son autheur... Je poursuivray donc, Sire,... *pourveu que nous n'ayons pas touts les ans le divertissement d'un voyage de Juilliers*. L'universelle paix qui colle aujourd'huy nos fourreaux sur nos espées symbolize a mes intentions et fait que ne me pouvant exercer en qualité de soldat, j'ay recours à celle de Poëte laquelle je ne repute pas tant odieuse que fait le commun de nostre siecle. »

« La *Stuartide*, monument du plus mauvais goût et de la flatterie la plus outrée, dit B. T., avait tout ce qu'il fallait pour plaire à Jacques Ier. » Elle lui plut en effet, nous venons de le voir; Ogier ou plutôt Schelandre affirmera encore en 1628 que cet ouvrage composé « à l'âge de vingt-cinq ans » a été « admiré de ce docte roi de la Grande-Bretagne qui a fait asseoir auprès de lui les Muses dans son propre trône ». Ajoutons ici qu'Asselineau, qui seul après B. T. a vu et lu l'épopée, ne la condamnera pas avec la même sévérité. S'il « ne veut rien citer » de ce poème écrit d'un bout à l'autre sur un « ton héroïquement guindé », du moins trouve-t-il çà et là « de gracieuses inventions et des images bien réussies », surtout parmi les compliments d'ailleurs banals adressés au roi...

« ...La mort de Jacques, dit encore B. T., le priva de son protecteur et le décida sans doute à revenir en France. » Cependant Jacques ne mourut qu'en 1625 et Schelandre n'a pas prolongé jusque là son séjour hors de sa patrie. Dans sa dédicace il fait allusion, comme nous l'avons vu, à la guerre de la succession de Juliers commencée en 1609 et dont la première période finit peu après le 1er septembre 1609, date de l'occupation de la ville par Maurice de Nassau. Schelandre a-t-il quitté l'Angleterre avec les troupes anglaises qui prirent part au siège, ou bien est-il venu en France prendre rang dans l'armée du maréchal de La Châtre ? De toute façon le séjour de Schelandre en Angleterre a pris fin avant septembre 1610. Nous le retrouvons en France l'année même de la publication de la *Stuartide*. Le 13 novembre 1611, il épouse Marie Le Goullon, fille de Jérémie Le Goullon, seigneur de Coin-lès-Cuvry, secrétaire greffier de la ville de Metz, et d'Élisabeth Lespingal, sa seconde femme. Nous ne savons rien sur les circonstances de ce mariage, ni sur la vie de famille de Schelandre après cette date sauf un épisode raconté par Colletet. « L'épouse de Schelandre, lisons-nous chez Asselineau, femme d'une haute naissance, ayant fait abjuration publique entre les mains du P. Anasthase, le poète, dans le premier mouvement de la colère que lui causa ce changement, prit à partie violemment ses amis les plus intimes, et Colletet lui-même qu'il accusait d'avoir sollicité et favorisé la conversion de sa femme. » — « Je sus néanmoins, écrit Colletet, si bien apaiser son esprit irrité, par mille raisons de conscience et par ces paroles de saint Paul : *Vellent omnes esse sicut ego*, que tant s'en faut qu'il m'en voulût du mal depuis, qu'il m'en estima davantage, et il me dit en pleurant que c'était la seule considération du trouble de sa famille qui l'avait fait parler et se plaindre. » On a découvert plus récemment que les deux filles qu'il eut lui survécurent aussi bien que sa femme. Madeleine a été mariée à Richard de Chavenel, seigneur de Xourdaille, Rozérielles et Chény, son cousin germain, alors cavalier dans la compagnie de Vaubecourt ; Judith à Jean-Lambert de Stroff de Lawenstein, seigneur de Tailly par son mariage, seigneur de Bacourt, de Dudeldorf, La Grange-Mercier près Metz, maréchal des camps et armées du Roi.

Quand Schelandre est-il retourné à l'armée ? A-t-il pris du service sous Turenne à partir de 1624 ? En 1628 dans la préface d'Ogier il nous est présenté comme ayant pris déjà sa retraite, quoique aspirant toujours à « des lauriers plus sanglants » que ceux qui peuvent être obtenus par la plume. « Faisant profession des lettres et des armes, comme il fait, dit la préface au lecteur, il sçait les employer chacune en leur saison : de sorte qu'il ne seroit pas homme pour entretenir le theatre de combats en peinture, tandis que les autres se battent à bon escient, si des considerations importantes, qu'il n'est pas besoin que tu sçaches ne luy donnoient malgré luy le loisir de solliciter des procez et de faire des livres. » Donc Schelandre, tout en s'occupant de littérature, s'occupait à plaider vers sa quarante-troisième année, comme plusieurs de ses contemporains de du Bartas à Montchrétien. Il semble que depuis longtemps ses finances n'étaient pas tout à fait en bon ordre ; c'est ce que confirme Colletet (cité par Asselineau) en disant que « l'auteur, embarrassé par le soin de sa fortune engagée par son père lors du siège de Jametz, s'était peu à peu retiré du monde ».

Quels étaient les livres qu'il faisait à cette époque pendant le loisir forcé dont Ogier (ou plutôt Schelandre, car c'est bien lui qui parle sur ce ton cavalier par la bouche de son ami) refuse de révéler les causes ? Il a remanié sa tragédie de jeunesse, la refondant en une tragi-comédie en dix actes et refaisant un à un les vers conservés. Ce travail exigeait beaucoup de temps et il devait être achevé avant 1628, à en juger par les paroles d'Ogier : « Je luy ay dict *tant de fois* que Tyr et Sidon (fait « avec tant d'art et de soin ») estoit une bonne pièce, *qu'à la fin il s'est laissé persuader*. » — La préface de 1628, tout en ne disant mot du volume paru en 1608, nous avertit que Schelandre avait composé à l'âge de vingt-cinq ans « *trois* livres d'une Stuartide ». Si Ogier se trompe quant au nombre des livres, c'est probablement qu'en 1628 le troisième chant était déjà fini : en effet l'auteur a remis vers ce temps sur le chantier son épopée à laquelle il ajoutera encore un quatrième chant sans publier d'ailleurs cette suite. — C'est aussi vers ce temps qu'il a achevé les *Sept excel-*

lents tableaux : le poème ainsi complété ne paraîtra qu'après la mort de l'auteur. A entendre Asselineau qui semble l'avoir lu, c'est l'unique ouvrage de Schelandre où l'esprit calviniste se fasse sentir : il rappellerait les *Tragiques* de d'Aubigné, l'auteur l'aurait dirigé spécialement contre le clergé catholique pour expier « les allures un peu vives de sa jeunesse poétique ». — Du reste, selon Colletet, « la poésie ne faisait pas la seule occupation de ses heures de repos ; l'histoire et les mathématiques les remplissaient également ». Écrivait-il aussi des ouvrages de cette sorte ? Et était-ce alors qu'il signait Lesclandre ? Car on a dit qu'il se servait parfois aussi de ce pseudonyme-anagramme.

Il vivait d'ailleurs à Paris ou du moins il y passait plusieurs mois par an, faisant partie « de la confrérie des chevaliers de la Table Carrée que Colletet avait établie au cabaret fameux de la Croix de fer ». Cultivait-il alors plus qu'autrefois, malgré les *Sept Tableaux*, cette poésie « burlesque et bachique à la Saint-Amant et à tous les goinfres de l'époque » qu'Asselineau est disposé à trouver dans les *Meslanges*, spécialement dans les *Gayetez* [1] ? En tout cas il était l'un des plus fort buveurs de la compagnie. Ogier, ami et défenseur de Balzac, de plus prédicateur du roi, qui n'en était pas moins l'hôte assidu du théâtre et de ce cabaret, en recommandant dans une ode à La Charnais, gentilhomme nivernais, de boire s'il veut être poète, cite entre autres l'exemple de « notre brave Schelandre » qui « boit toujours en Alexandre ». — Mais on ne faisait pas que boire dans ce cabaret, on y faisait des vers et on y discutait des questions littéraires. Là et dans des conversations intimes Colletet [2] eut quelque influence sur Schelandre, comme il n'oublie pas de nous le dire. « Ce n'est pas après tout, dit Colletet (cité par Rocham-

1. Somme toute ces vers sont plutôt timides en comparaison des *Gayetez* d'un Magny.

2. On connait deux sonnets de Schelandre adressés à Colletet, l'un est intitulé *A Cérilas, mon ami*, et l'autre se rapporte à la mort de la sœur de Colletet pleurée aussi par Malherbe. Le premier parut en 1658 dans les *Muses Illustres* (recueil publié par Colletet fils où se trouve aussi l'ode d'Ogier), le deuxième en 1648 dans le *Jardin d'épitaphes*. Cf. Lachèvre.

beau), que, comme il étoit de mes amis intimes, et qu'il me faisoit l'honneur de déférer beaucoup à mes petits sentiments, il ne se fût résolu de corriger toutes ses œuvres et d'en adoucir la rudesse, ce qu'il commença de faire dans la dernière édition de sa tragi-comédie de *Tyr et Sidon*, car en plusieurs endroits je l'obligeois d'y passer la lime et, comme il le disoit, ma pierre de ponce, ce qu'il ne faisoit au commencement qu'avec répugnance, mais enfin il me donna les mains, lorsque je lui montrois que dans les vers de Virgile et de Ronsard qu'il me citoit à toute heure et bien à propos, il y avoit autant de douceur que de majesté, si bien que je rendis enfin son oreille ennemie des duretés et des cacophonies. »

Colletet, tout en adorant Ronsard dont il cultivait le souvenir avec une dévotion pieuse, estimait beaucoup Malherbe avec qui il était personnellement lié. Il tâcha de communiquer cette estime à Schelandre et finit par réussir en plusieurs points. Il le persuada d'écrire les deux derniers chants de la *Stuartide* non plus en vers décasyllabiques « à l'imitation de la *Franciade* » mais en alexandrins « à la manière de Malherbe ». Si Asselineau voit dans les *Sept Tableaux* la preuve que Schelandre vers la fin de sa vie « se rendit aux réformes de Malherbe, lorsqu'il en eut probablement compris le véritable sens », il aurait dû en attribuer le mérite à Colletet. Et ce mérite n'est pas mince, car Schelandre faisait dès sa jeunesse opposition à Malherbe, comme, vers ce temps, Regnier et, plus tard, Théophile. Il trouvait sa poésie « trop molle et trop efféminée », son goût « trop bizarre et trop dépravé dans le jugement qu'il faisait des poètes anciens et modernes ». Colletet nous avertit que c'est Malherbe qu'il vise quand il proteste dans ses vers contre celui qui « fait bande à part » en cherchant à « dresser nouvelle secte » sous le prétexte « d'enrichir son art ». C'est lui qu'il attaque en condamnant « les censeurs de mots et de rimes » dont les *ponces* et les *limes* « ôtent le beau pour le joli ». Il ne pouvait pas souffrir cela, étant convaincu « en soldat » que « le bon ressort et non pas le poli fait le bon rouet d'arquebuse ».

Il n'avait pas évidemment le sens artistique aussi raffiné que

Malherbe et ses disciples. Il le reconnaîtra lui-même dans le sonnet adressé « aux poètes de ce temps » et publié en 1628 à la fin de sa tragi-comédie. Oubliant entièrement ses péchés de jeunesse, il y laisse déborder toute son ironie contre les beaux esprits à la mode qui *ravissent les cœurs* « par des pointes en l'air, des subtiles pensées », et qui croient lui être supérieurs par leurs « paroles de prose en bon ordre agencées ». « Moi, dit-il avec quelque amertume, je ne suis plus courtisan des neuf sœurs; des faveurs que j'en ai, les modes sont passées. » Néanmoins il connaît sa valeur et il espère que malgré « quelques mots grossiers, quelques rimes peu riches », les « âmes bien sensées » estimeront que sa *rudesse* à lui vaut bien ces « modernes douceurs ».

Colletet donne donc un portrait fidèle de son ami dans le passage cité plus haut et surtout quand il dit que « ses vers n'ont pas véritablement toute la délicatesse de son siècle, mais ils ont en récompense toute la force du siècle précédent, et comme il n'aimait que les choses mâles et vigoureuses, ses pensées l'étaient aussi ». Schelandre est en effet l'homme d'une période de transition. Il est encore le disciple de la Pléiade. « Après les plus excellents poètes grecs et latins », Ronsard et du Bartas sont ses maîtres et ses auteurs préférés : « J'aime du Bartas et Ronsard [1] », nous dit-il. Et si c'est à cause de la rime qu'il met cette fois Ronsard à la seconde place, qui sait s'il ne préférait pas en effet dans son for intérieur au chef de la Pléiade le poète calviniste qui, après avoir compté parmi ses fidèles et imitateurs un Jacques Ier, exercera une influence notable sur Milton, et qui probablement n'a pas été non plus sans influence sur

1. Chez M. Lachèvre : « J'estime Ronsard et du Bartas » ; chez Rochambeau : « J'estime Bartas et Ronsard. »

C'est ce premier vers du sonnet qui avait attiré l'attention d'Asselineau feuilletant « les notes des rédacteurs de l'édition projetée (de Colletet) de 1730 », et qui lui a donné l'envie d'en découvrir l'auteur. « Il est impossible de méconnaître en lui, dit aussi Asselineau, le poète du XVIe siècle, à la plénitude de son vers, dur et corsé parfois jusqu'à la rudesse et à l'obscurité, comme à la recherche du pittoresque dans l'image et du frappant dans la pensée. »

2. a) *Les trois premiers des sept tableaux de penitence tirés de la Sainte Escripture, dediés au Roy de la Grande Bretaigne. Par Daniel D'Anchères gentilhome Verdunois. Imprimés à Paris. 1609.*

In-4°. 39 pp. Dédicace au roi; *Sonnet à la louange de Sa Majesté*; *A Monseigneur le duc de Lennox, stances*; *Au lecteur*; *Sonnet à Dieu*. Je n'en connais que l'exemplaire du British Museum. « Le Musée Britannique, dit Brunet, en conserve un exemplaire dont le titre fait à la main, est écrit en lettres d'or sur vélin et porte les initiales J. R. (Jacobus Rex). » « This, dit le Catalogue, the dedication and presentation copy to king James I. has a title-page in MS. on vellum, ornamented with drawings. »

b) *Les sept excellents tableaux de la penitence de Saint-Pierre*, Sedan, 1636.

Édition posthume, publiée sous le nom de Schelandre. Aucun exemplaire ne m'en est connu dans les bibliothèques.

3. *Les deux premiers livres de la Stuartide en l'honneur de la très illustre maison des Stuarts. Dediée au Serenissime Roy de la Grande Bretaigne. Par Jean de Schelandre Sr. de Soumazennes en Verdunois. A Paris. Par Fleury Bouriquant, au mont S. Hilaire, pres le puits Certain, aux Fleurs Royales. MDCXI.*

In-8°, 150 pp. dont l'épopée occupe 114. — Dédicace au roi; *Aux Muses et au Roy leur Protecteur, ode pindarique*; sonnet au roi; *A Monseigneur le Prince de Walles, stances*; *A Monseigneur le duc de Lennox, sonnet*; *Pour luy-mesme, sizain*; *La vraie généalogie etc. de la maison des Stuarts*; *Argument* de la *Stuartide*; *Argument* particulier du premier livre; *Quatrain*; *Pour congé au livre*. — Aulard dit en 1883 de ce volume que « nous ne l'avons plus ». Je n'en connais que l'exemplaire du British Museum. Brunet (et après lui Graesse) le cite comme étant in-4° et ayant trois livres, néanmoins il remarque que « l'auteur n'a achevé que les deux premiers livres ». — Les livres III et IV restés manuscrits ne se sont pas retrouvés.

4. *Tyr et Sidon. Tragi-comedie divisée en deux journées, Paris. De l'imprimerie de Robert Estienne rue St Jean de Beauvais. Avec privilége du Roy. 1628.* — Les sous-titres sont : *Premiere Journée où sont representez les funestes succez des amours de Leonte et de*

Philoline ; *Seconde Journée où sont representez les divers empeschements et l'heureux succez des amours de Belcar et Meliane.*

In-12, 249 pp., sans nom d'auteur, avec la préface d'Ogier où l'auteur est nommé, comme il l'est aussi dans le privilège. Édition ornée d'un frontispice. Cinq exemplaires retrouvés : deux à l'Arsenal, les autres à la Bibliothèque Nationale, au British Museum et à la Sorbonne (collection Beljame). Réimprimé en 1856, *Ancien Théâtre François*, t. VIII.

II. *Histoire de la tragédie de Schelandre.*

La tragédie de Schelandre a eu, auprès des historiens de la littérature, une destinée très curieuse.

Le premier biographe du poète, Colletet, ne manque pas naturellement de citer le *Tyr et Sidon* de 1608 dont Ogier n'avait fait aucune mention du vivant de l'auteur.

Au XVIII[e] siècle, si les frères Parfait ignorent absolument l'existence de Schelandre, Beauchamps[1] parle en 1735 de la tragédie de 1608. Il a vu le volume, puisqu'il connaît les vers adressés à Jacques I[er] et à Anne de Montaut. Mais quand il arrive à l'an 1628, le deuxième *Tyr et Sidon* lui rappelle aussi peu le premier que le nom de Schelandre celui de d'Anchères, il affirme même que l'on ne connaît Schelandre que par la préface d'Ogier.

L'exemplaire de l'ouvrage de Beauchamps conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal contient des notes marginales de la main de La Vallière. On y lit constamment en regard des titres des pièces les mots : « Je l'ay. » Ils sont répétés pour les deux *Tyr et Sidon*. La Vallière pouvait donc parler de ces pièces en parfaite connaissance de cause[2]. Il donne en effet de la tragédie

1. Beauchamps, *Recherches sur le théâtre de France*, Paris, 1735.
2. La Vallière, *Bibliothèque du Théâtre François*, 3 vol., Dresde, 1768. L'article sur la tragédie est au vol. I, celui sur la tragi-comédie au vol. II. Les exemplaires des pièces de Schelandre possédés par La Vallière et qui avaient appartenu d'abord à Crozat, ont passé avec les autres livres de La Vallière à la Bibliothèque de l'Arsenal. Je dois ces renseignements à M. Paul Bonnefon, dont l'aimable bienveillance a beaucoup facilité mon travail à l'Arsenal.

la première analyse que nous connaissions, et la plus étendue; bien qu'il prétende que la pièce est écrite « *en prose* et en vers », ce qu'il en dit est en somme assez exact. Vers la fin de l'article il cite cinq vers pris dans le récit du messager. Quant à la tragi-comédie, La Vallière n'en analyse que la première journée ; pour la seconde il renvoie à l'ouvrage de d'Anchères tout en se doutant aussi peu que Beauchamps de l'identité de cet auteur avec Schelandre. Celui-ci, dit-il, « a suivi absolument le même plan et la même intrigue, et il n'a partagé sa pièce en deux journées que pour rendre compte dans la première des amours de Léonte et de Philoline dont il n'est point(?) fait mention dans celle de d'Anchères. La seule différence qu'on y trouve est dans le nom des deux rois (*et de la nourrice* ?) et dans le dénouement. »

Au XIXe siècle, Duputel [1], membre résidant de l'Académie de Rouen, s'occupe le premier de Schelandre en 1831. Il possédait un exemplaire de la tragédie, selon le témoignage du catalogue de sa bibliothèque vendue en 1853. Duputel découvre enfin l'identité de d'Anchères et de Schelandre en reprochant à ses devanciers de ne pas l'avoir aperçue et en protestant contre l'opinion que Schelandre est un « plagiaire effronté ». Duputel démontre que les auteurs des deux pièces doivent être une même personne. D'Anchères avait promis à Jacques Ier de chanter ses louanges et Schelandre a composé en effet une *Stuartide*, de plus l'un de ces noms n'est que l'anagramme de l'autre, ce dont personne ne s'était avisé avant Duputel. Comme nous l'avons dit, c'est d'Anchères qu'il croit être le nom réel.

Douze ans après, en 1843, on lit dans le premier volume de la *Biographie Universelle* de Michaud : « Anchères (Daniel d'), né à Verdun à la fin du XVIe siècle, était encore jeune quand il fit imprimer en 1608, à Paris, chez Jean Micard, une tragédie intitulée : *Tyr et Sidon ou les funestes amours de Belcar et Meliane.*

1. *Notice bibliographique sur la tragédie de* TYR ET SIDON. Précis analytique des travaux de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, pendant l'année 1832, Rouen, 1832. — Le catalogue de la bibliothèque de Duputel a paru chez Techener, Paris, 1853.

Cette pièce fait partie de son *Recueil de poésies diverses.* » L'inexactitude dans la citation du titre des *Meslanges* montre que l'auteur de l'article, Weiss, a travaillé de seconde main. Il renvoie en effet à Beauchamps et à La Vallière, en relevant que ce dernier « donne un extrait assez étendu de la tragédie d'Anchères ». Comme Beauchamps et La Vallière, Weiss n'indique point quel était le nom réel de l'auteur, il se contente de hasarder cette supposition : « Peut-être il était attaché à la personne de Jacques Ier qu'il suivit en Angleterre. » Cette omission subsistera même dans les éditions postérieures de Michaud et ne sera réparée que dans l'article sur Schelandre.

La même année est publié le célèbre *Catalogue Soleinne* [1] qui sera l'unique source de tous les ouvrages bibliographiques relativement à la tragédie de Schelandre. Lacroix cite le titre complet du *Tyr et Sidon* de 1608, en indique le format, la pagination, la reliure ; puis il remarque : « Rare, omis dans le *Manuel.* L'auteur dédie sa pièce à Jacques Ier. (Suivent quelques mots de la dédicace.) On y rencontre de bons vers. (Suivent deux vers.) » A propos de la tragi-comédie, Lacroix, qui n'a lu ni La Vallière, ni Duputel, ne renvoie point à la tragédie.

C'est ce que lui reprochera l'année suivante une lettre ouverte publiée par lui dans son *Bulletin.* Cet article dont nous avons déjà fait usage en parlant des ouvrages épiques de Schelandre, est signé B. T. [2]. L'auteur connaît bien Schelandre. Voici ce qu'il écrit à Lacroix : « Ce qui vous a échappé, et certes la distraction est excusable, c'est que Daniel d'Anchères et Jean de Schelandre ne sont qu'un seul et même individu ; le *second* de ces noms est l'anagramme du premier. » — Comme on le voit, B. T. partage l'erreur de Duputel. — « Beauchamps après avoir indiqué

1. *Bibliothèque dramatique de M. de Soleinne.* Catalogue rédigé par P.-L. Jacob, bibliophile, Paris, 1843, Administration de l'Alliance des Arts. — Cf. I, 193, et II, 219.

2. *Bulletin de l'Alliance des Arts.* Troisième année. N° 2, 10 juillet 1844. — « D'Anchères, dit l'auteur de cette lettre, n'a obtenu qu'un article fort incomplet dans la *Biographie universelle,* mais il a eu le soin, dans les dédicaces de ses divers écrits et dans les pièces de vers qui les précèdent, de nous transmettre des détails sur sa vie. »

la pièce de 1608, mentionne celle de 1628 comme un tout autre ouvrage; les rédacteurs de la Bibliothèque du Théâtre François accusent Schelandre d'avoir sans vergogne pillé et dévalisé d'Anchères ; ils font de cet auteur qui oncques n'exista, *le plus effronté des plagiaires.* » Cette accusation n'a point été ainsi formulée par La Vallière; c'est Duputel qui a employé l'expression soulignée. « Le fait est, continue B. T., que la première journée du volume de 1628 est, en effet, une pièce nouvelle, mais la seconde journée est la reproduction de la tragédie de 1608, sauf *quelques changements dans les noms et une variante dans le dénouement* (Cf. La Vallière) qui s'achève par un mariage, tandis que dans le principe il se terminait par un assassinat », expression peu exacte : c'est la première journée de la tragi-comédie qui finit par un assassinat proprement dit.

Après dix années de silence paraît, en 1854, l'article d'Asselineau qui ne prend point connaissance de ses prédécesseurs déjà oubliés à cette époque, et qui découvre véritablement Schelandre pour le XIXe siècle. Asselineau a lu et utilisé la biographie de Colletet et il avoue n'avoir rencontré qu'un seul des ouvrages qu'elle mentionne : c'est « *Tyr et Sidon* ou les *amours* de Belcar et Méliane, *tragi-comédie* », titre doublement inexact. « C'est la même, dit-il, que Schelandre « publia de nouveau en 1628 sans nom d'auteur ». Il ne parle cependant que par ouï-dire du volume de 1608, puisqu'il regrette de ne pas avoir pu « découvrir les *Mélanges* » ; et, quoiqu'il emploie l'expression « *la tragédie* Tyr et Sydon », il n'a vu que la « *deuxième* édition *plus complète* (!) que la précédente et précédée d'une préface ». Son étude ne contient que l'analyse de la tragi-comédie, néanmoins il la termine par ces mots : « Telle est cette tragédie. »

En 1856, P. Jannet, dont l'attention avait été attirée sur Schelandre par l'article d'Asselineau, publie la tragi-comédie dans son *Ancien Théâtre François*. La *Notice*, dont Asselineau est la source unique, remarque à propos de la « première édition publiée à Paris en 1608 sous le nom de Daniel d'Anchères » : « M. de Soleinne en possédait un exemplaire *dont nous n'avons pu retrouver la trace.* » « La seconde édition, *plus complète*, est de

1628. C'est un livre rare », nous dit-on, après avoir déclaré celui de 1608 à peu près introuvable.

Cependant la même année Asselineau annonce dans la troisième rédaction de son article qu'il a retrouvé le volume en question dont il énumère les pièces liminaires. Il se l'est procuré à la vente Bertin et il joint à son étude les vers intitulés *Gayetez*. Il aurait bien voulu y joindre aussi *la tragédie*, dit-il, mais il s'est abstenu, « *cette tragédie* ayant récemment paru dans le tome VIII de l'*Ancien Théâtre François* ». On en croit à peine ses yeux lorsqu'on voit Asselineau continuer ainsi à confondre les deux pièces. S'il donne cette fois le sous-titre plus complètement (*Funestes Amours*), il insiste sur son ancienne erreur en répétant que « *c'est la même tragédie* » que Schelandre « publia en 1628 sans nom d'auteur ». Il ne donne toujours que l'analyse de la tragi-comédie, toujours terminée par ces mots : « Telle est cette *tragédie.* » Néanmoins il essaye d'esquisser une comparaison entre les deux pièces : « Dans l'édition de 1608, écrit-il, *Tyr et Sidon* ne compose que la seconde journée de la tragédie (lisez : tragi-comédie). Cette seconde partie reparaît dans l'édition de 1628 avec de nombreuses corrections et *un autre dénouement.* »

La nouvelle découverte d'Asselineau passa inaperçue. En 1858, Robiou [1], en parlant longuement, mais dédaigneusement, de la tragi-comédie, se borne à remarquer — d'après l'*Ancien Théâtre François* — que Schelandre « crut devoir en publier une première édition sous un pseudonyme... mais il revit plus tard son ouvrage, le développa, en donna enfin (1628) une autre édition qui a été reproduite de nos jours ».

Les bibliographes et les biographes seuls n'oublient pas de mentionner les *Funestes Amours* en les qualifiant de tragédie et en distinguant la pièce de 1628 comme tragi-comédie.

Brunet, en 1864, dans son *Manuel*, reproduit le titre complet

1. Robiou, *Essai sur l'histoire de la littérature et des mœurs pendant la première moitié du* XVIIe *siècle*, tome I, Paris, 1858. — Jolly ne parle point de Schelandre dans son *Histoire du mouvement intellectuel au* XVIe *siècle et pendant la première partie du* XVIIe, tome II (livre X : *Le théâtre*), Paris, 1860.

du volume de 1608 d'après le *Catalogue Soleinne* : est-ce d'après Asselineau qu'il relève que la seconde édition est publiée avec « un *nouveau dénouement* » ? Brunet observe le premier qu'Ogier n'a dit mot de la première édition. — En 1865, Graesse répète Brunet mot à mot dans le tome VI de son *Trésor des livres rares et précieux*. — Dans une édition de Michaud sans date, mais postérieure à l'*Ancien Théâtre François*, l'article sur Schelandre contient le passage suivant : « Son principal ouvrage est une tragédie qu'il composa fort jeune encore. (Suit le titre du volume, les *Meslanges* sont cette fois encore incorrectement cités.) Cette pièce, publiée d'abord sous le nom anagrammatisé de Daniel d'Anchères, reparut en 1628 avec des *augmentations*, des *changements* et avec(?) le nom du poète. » — En 1876, Vapereau, dans son *Dictionnaire universel des littératures*, dit à propos de la pièce de 1608 : « *On cite* de lui une tragédie, *les Funestes Amours de Belcar et Méliane*, Paris, 1608. » (Le sous-titre seul est donné.) Il est curieux que, malgré Asselineau, Vapereau continue de croire, comme l'avaient fait autrefois Duputel et B. T., que l'auteur s'appelait réellement « D'Anchère ou Des(?) Anchères » : « Il donna ce poème, dit-il en parlant de la *Stuartide*, sous le pseudonyme de Jean de Schelandre, anagramme de son nom. »

Dans l'édition de 1882 de Quérard [1], le titre du volume de 1608 est entièrement cité. La tragi-comédie est mentionnée comme une « seconde édition qui présente un *nouveau dénouement* et qui est fort *augmentée* ». Cette remarque rappelle Asselineau, de même, hélas ! que la suivante : « La *tragédie* dont il s'agit a été réimprimée dans le VIIIe volume de l'*Ancien Théâtre François*. » Le reste de la notice est emprunté presque textuellement au *Catalogue Soleinne* : « *Elle* est dédiée à Jacques Ier, roi d'Angleterre. *On y trouve quelques vers remarquables*. (Suivent les deux vers cités par Lacroix.) » La partie bibliographique de la notice énumère, outre La Vallière et Asselineau, les articles de Duputel et de B. T. : c'est la première et la dernière fois (jusqu'à M. Lachèvre)

1. *Supercheries littéraires dévoilées*, par Quérard. Seconde édition considérablement augmentée par G. Brunet et P. Jannet, vol. I, Paris, 1882.

que l'on en parle, sans avoir utilisé cependant les renseignements qu'ils donnaient.

Enfin, en 1883, on publie le catalogue du British Museum [1]. Il devait faire époque pour tous ceux qui allaient encore s'occuper de Schelandre, car on y a signalé pour la première fois l'existence d'un exemplaire de la tragédie dans une bibliothèque publique : « Tyr et Sidon ou les Funestes Amours de Belcar et Meliane... Par Daniel d'Anchères gentilhomme verdunois. A tragedy in five acts and in verse. With other poems. Paris, 1608, in-12 ; 1073, a. 23. (1). The title page is cropped. » Personne n'en a pris connaissance jusqu'à ce jour.

Pour les historiens de la littérature la tragi-comédie continue seule d'exister. Tivier [2] avait donné en 1873 une nouvelle analyse supérieure à celles d'Asselineau et de Robiou. Il répète que « la pièce de Jean de Schelandre parut pour la première fois en 1608 et une seconde fois en 1628 ». En 1883, l'année de la publication du catalogue du British Museum, M. Faguet dans son excellent livre sur *la tragédie française du* XVIe *siècle* invoque *Tyr et Sidon*, « drame tout shakespearien de forme, » comme la preuve la plus éclatante de l'irrégularité de la littérature dramatique de l'époque, et M. Aulard [3] publie une étude où, après avoir longuement exposé les idées contenues dans la préface d'Ogier, il donne une quatrième analyse de la tragi-comédie, mais il ne prononce pas le mot *tragédie*, qui sera évité désormais comme par un consentement tacite. Il est fermement convaincu que la première édition contenait la tragi-comédie. « *En 1608*, écrit-il, Jean de Schelandre, huguenot et soldat, déjà (?) connu par une *Stuartide* que nous n'avons plus, tâchait de réaliser dans sa *tragi-comédie* de *Tyr et Sidon* les théories dramatiques qui étaient alors (*en 1608*) dans beaucoup d'esprits à l'état confus et inconscient. »

1. *British Museum. Catalogue of printed books*. Vol. AMU-ANG, London, 1883.

2. Tivier, *Histoire de la littérature dramatique en France depuis ses origines jusqu'au* Cid, Paris, 1873.

3. Aulard, *Un romantique en 1608. Jean de Schelandre et ses théories dramatiques* (*Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers*, 1883, n° 4, p. 137).

M. Aulard avoue d'ailleurs ne pas avoir pu se procurer le travail d'Asselineau, et il se plaint que les historiens de la littérature soient « muets » sur Schelandre, sauf le « seul » Godefroy, dont il cite une notice « plus que sommaire ».

Asselineau reprend la parole en 1887, mais la notice qu'il écrit pour l'anthologie Crépet n'est point propre à dissiper l'erreur qu'il avait mise à la mode. Au contraire : « la *tragi-comédie* de *Tyr et Sidon, imprimée pour la première fois en 1608*, reparut vingt ans après », nous dit-il, en évitant cette fois lui aussi de mentionner le nom de *tragédie*.

Peu à peu on va même jusqu'à douter de l'existence réelle de la « première édition » regardée comme introuvable et tout à fait légendaire, malgré Lacroix ou plutôt à cause de Lacroix dont les indications sont devenues suspectes. Le *Catalogue Soleinne*, seul ouvrage où l'on trouve la preuve de l'existence du volume de 1608 dans une bibliothèque, perd tout crédit relativement à Schelandre. Petit de Julleville [1] se met à la tête des sceptiques. « Une première édition, écrit-il, avait paru, *croit-on*, dès 1608; elle semble perdue, *si elle exista jamais*. » Petit de Julleville est d'autant moins disposé à y croire qu'Ogier n'y fait aucune allusion dans sa préface de 1628. Remarquons ici par parenthèse que ce fait s'explique assez facilement. Ogier, ardent révolutionnaire en matière théâtrale, jugeait prudent de passer sous silence que la pièce publiée par lui comme le modèle du genre irrégulier, avait paru d'abord soumise aux règles sous la forme d'une tragédie classique. — M. Arnaud [2] marche en 1888 sur les pas de son maître à qui il emprunte la tournure même de ses phrases : « La tragi-comédie avait été déjà publiée, *dit-on*, une première fois en 1608. Cette première édition ne se trouve plus, *si tant est* que cette édition, dont tout le monde parle sans que personne (!) l'ait vue, *ait jamais existé*. » — M. Otto [3], l'éditeur allemand de

1. Petit de Julleville, *Le théâtre en France*, Paris. Cf. aussi son manuel.
2. Arnaud, *Étude sur la vie et les œuvres de l'abbé d'Aubignac*, Paris, 1888, pp. 155-6.
3. Otto, *Jean de Mairet, Sylvanire*. Mit einer Einleitung und Anmerkungen, Bamberg, 1890, p. LXIX. Pour M. Otto lui-même la pièce de 1628 est seulement une *erweiterte Neuauflage*.

Mairet, en reprochant en 1890 ce scepticisme à M. Arnaud, n'invoquera lui-même que l'autorité d'un Graesse quand il aurait pu et dû invoquer le témoignage de La Vallière, de Duputel, d'Asselineau et surtout du catalogue du British Museum.

Un an avant M. Otto, M. Rigal[1] osa tenir pour un fait réel la publication de 1608, et prononcer de nouveau le mot *tragédie*. Il ne connaît pas cependant les *Funestes Amours*, ni ce qu'on en avait déjà écrit : il oublie même l'analyse de La Vallière dont il a cependant si souvent feuilleté les volumes. Sans se laisser arrêter par ceux qui ont plus récemment parlé d'un *nouveau dénouement*, il confond les deux *Tyr et Sidon* conformément à l'usage devenu tradition ; de plus, il risque à ce propos une hypothèse des plus hardies. A l'entendre, la pièce de Schelandre « paraît une première fois en 1608, et, comme il est probable qu'en 1608 la tragi-comédie fleurissait déjà, mais sans avoir reçu des lettres de noblesse (*par Hardy*), elle paraît sous le titre de tragédie ; en 1628, au contraire, la tragi-comédie domine et règne : *Tyr et Sidon* reparaît sous ce nouveau titre et la préface est le manifeste du genre en faveur ». — Trois ans après un savant allemand, M. Dannheisser[2], émet une autre hypothèse encore plus étrange. La seconde édition, réimpression pure et simple, serait due au manque de drames vers 1628 ! De plus, M. Dannheisser ajoute : « L'éditeur Ogier ne pouvait refondre l'ouvrage en une pièce régulière. Il l'a laissée telle qu'elle était. » C'est le comble où devait logiquement mener l'ancienne erreur.

Enfin, M. Rigal[3] annonce en 1897 l'existence d'un exemplaire de la tragédie à la Bibliothèque de l'Arsenal. Il compare les deux pièces plus profondément que ses prédécesseurs qui, cette fois encore, ne sont pas mentionnés. Lui non plus ne connaît pas l'exemplaire du British Museum. Par contre on ne prend guère note de sa propre découverte.

1. Rigal, *Alexandre Hardy*, Paris, 1889, p. 430.
2. Dannheisser, *Zur Geschichte der Einheiten in Frankreich* (*Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, 1892).
3. *Histoire de la langue et de la littérature française*, publiée sous la direction de Petit de Julleville, t. IV, Paris, 1897.

M. Lachèvre, en 1903, cite, il est vrai, le titre complet du volume de 1608, énumère les pièces liminaires et analyse les *Mélanges* divisés en trois parties (poésies héroïques, amoureuses et enjouées, voire satiriques), puis il se justifie d'avoir « décrit cette édition assez longuement, parce qu'*il ne doit en exister qu'un exemplaire* ». Mais il ne dit pas où on peut le trouver, car il paraît ne connaître que le catalogue La Vallière-Nyon et ignorer l'exemplaire de l'Arsenal aussi bien que celui du British Museum. — M. Lachèvre dit encore : « Nous ajouterons que la tragédie de *Tyr et Sidon* de 1608 n'est que la seconde journée de l'édition ou, *si l'on aime mieux*, la seconde des *deux tragédies* (!) comprises dans la seconde édition de 1628 sous le titre général de *Tyr et Sidon*. Mais là ne s'arrête pas la différence : le texte de 1628 a subi de nombreuses corrections et le dénouement est tout autre. » Ce passage rappelle plutôt Asselineau que La Vallière ou Dupu tel et B. T. que M. Lachèvre mentionne dans sa notice bibliographique, sans doute d'après Quérard.

Les manuels témoignent aussi de la survivance de la vieille confusion. Nous n'en citerons que deux.

M. Faguet [1] en mentionnant les *Funestes Amours* de d'Anchères observe : « Celui qui sous le nom de Jean de Schelandre *avait donné* le drame shakespearien *Tyr et Sidon*. » Les *Funestes Amour*. sont d'ailleurs présentés avec *Pyrame et Thisbé* « comme spécimen de la *tragi-comédie ou de la tragédie romanesque* ».

M. Doumic écrit en 1905, dans la 22e édition de son manuel : « *En 1608*, J. de Schelandre donne *Tyr et Sidon* en *deux journées* et cinq mille vers. En 1628, Fr. Ogier met en tête de *cette pièce* une préface. »

La présente édition permettra du moins de connaître un peu mieux la tragédie de 1608.

1. Faguet, *Histoire de la littérature française*, vol. I, p. 461 ; vol. II, p. 30, Paris, 1900. — Voyez aussi *Propos littéraires*, IIIe série (*Leçon d'ouverture de 1893* où les qualités de la tragi-comédie sont éloquemment prisées). — M. Lanson ne cite que la pièce de 1628 et à cause de la préface. Mais je sais qu'il n'a pas omis de parler de la tragédie dans son cours à la Sorbonne.

III. *Prédécesseurs et contemporains de Schelandre.*

Tandis que le *Tyr et Sidon* de 1628 sera composé « à l'usage d'un théâtre public » (*Advertissement de l'imprimeur*), le *Tyr et Sidon* de 1608 aurait été, selon M. Rigal, l'une des « dernières tragédies faites pour être lues ». Cette hypothèse se rattache à l'opinion généralement adoptée[1] d'après laquelle la tragédie du XVIe siècle en France n'aurait pas été destinée à la représentation, et même aurait été contraire aux exigences scéniques.

Cette question touche de près Schelandre, et l'on nous permettra de répéter ici brièvement les raisons qui nous obligent à ne pas accepter les arguments à l'aide desquels le savant historien du théâtre français, dont la vaste érudition a jeté un jour tout nouveau sur cette époque, a tâché de démontrer que ces pièces étaient incompatibles avec le décor complexe seul régnant alors.

Le premier de ces arguments c'est le chœur. « On ne comprendrait pas la présence en tous ces lieux divers d'un même et unique chœur. » Cependant il faudrait savoir si le chœur, qui d'ailleurs n'était pas toujours « un même et unique », et qui était composé en réalité de quelques acteurs et figurants, n'a pas pu très bien se tenir, comme je l'ai dit ailleurs, dans le proscenium figurant tantôt la suite d'une mansion, tantôt un lieu plus ou moins idéal, selon que le chœur était réellement « entreparleur » prenant part à l'action, ou seulement une sorte de *spectateur idéal* chargé de faire ses réflexions à la fin des

1. Cf. sur cette question Lanson, *Études sur les origines de la tragédie classique en France*, *Revue d'hist. litt.*, 1903. — Haraszti, *La litt. dramatique au temps de la Renaissance, considérée dans ses rapports avec la scène*, ibid., 1904. — Rigal, *La mise en scène dans les tragédies du XVIe siècle*, ibid., 1905. — Un commencement de revirement peut être signalé chez les écrivains les plus récents, grâce aux études de M. Lanson, qui font date. Cf. Tilley, *The litterature of the French Renaissance*, Cambridge, 1904, vol. II, p. 89. — Marsan, *La pastorale dramatique en France*, Paris, 1905, p. 336. — Lintilhac, *Histoire générale du théâtre en France*, Paris, 1906, vol. II, p. 295. — M. Cohen pense aussi que « la mise en scène simultanée est nécessaire à toutes les tragédies du XVIe siècle, si l'on prend à la lettre les indications fournies par les textes et les rubriques » (*Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*, Paris, 1906).

actes. On sait du reste que le chœur, tout en ne changeant pas de nature, ne rendra pas impossible la représentation des pièces de Hardy.

Le deuxième argument est tiré du manque d'indications scéniques. Cependant même si ce manque était absolu, cela ne prouverait pas grand' chose. Mais il ne l'est pas. Les indications scéniques, comme le plus souvent encore chez Hardy ou même chez Corneille, se trouvent dans les répliques des personnages ou dans les chants du chœur. Le texte souligne le jeu non seulement pour le lecteur, mais aussi et surtout à l'usage des acteurs. Il indique même quelquefois les mouvements de foule derrière le théâtre [1].

Le troisième argument enfin repose sur le manque de liaison entre les scènes. Cependant, tandis que l'auteur de la *Suivante* protestera contre les partisans intransigeants de cette liaison « qui n'est qu'un embellissement et non pas un précepte », Jean de la Taille la tenait en effet pour un précepte et s'en faisait l'apôtre. D'ailleurs les scènes seront souvent aussi peu liées même chez Hardy. En effet, ce manque de liaison devait être singulièrement favorisé par un théâtre à compartiments, de sorte que, loin d'exclure la mise en scène simultanée, il semble plutôt la rendre nécessaire ou même en être la conséquence.

Une fois le décor complexe admis, toutes les « impossibilités évidentes », toutes les « absurdités et bizarreries notables » que l'on serait disposé à trouver dans les tragédies au point de vue scénique, cessent d'être à nos yeux si évidentes ou notables [2].

De toute façon ces pièces étaient destinées au théâtre et c'est ce qui importe.

Nous avons les aveux formels des auteurs sur lesquels on ne peut trop insister. Grévin avertit les acteurs que ses chœurs ne doivent pas être chantés; il affirme avoir souvent observé que les spectateurs « ne se plaisent pas beaucoup à ces chantres mal exercés ». Jean de la Taille avertit à son tour que les vers de ses

1. « Oyez le bruit confus qui tonne par la rue », dit Hécube chez Montchrétien. Cf. César chez Corneille : « Que ces longs cris de joie étouffent vos douleurs. »

2. C'est aussi l'avis de M. Vianey, reproduit dans l'étude très consciencieuse de M. Rigal.

chœurs sont propres à être chantés. — Tous deux protestent également contre l'habitude de « faire un massacre sur l'échafaud », d'« ensanglanter la scène », à la manière des *bateleurs*, c'est-à-dire des comédiens de profession qui jouaient le vieux répertoire ou les pièces telles que la *Soltane* dont le héros est étranglé sur la scène. « On verroit que ce n'est que feintise », objecte Jean de la Taille qui cependant ne désirait rien si vivement que d'empêcher les *écoutants d'ouïr froidement*. — Lui-même, en prêchant la liaison des scènes, engage ses confrères à « faire de la sorte que, *la scène étant vide de joueurs*, un acte soit fini ». — Tout le monde a cité la préface de la *Bradamante* de Garnier, l'auteur regardé jadis cependant comme le plus livresque et chez qui on vient de découvrir aujourd'hui « quelque préoccupation et quelque entente de la scène », même une « imagination visuelle ». Rappelons la préface de *Porcie* où Garnier se vante en dépit des Grévin d'avoir « ensanglanté la catastrophe ». Il l'ensanglantera bien davantage dans la *Troade*, sa tragédie la plus scénique avec les *Juives*, et qui contient une série de vengeances cruelles dont la dernière ne pouvait être exécutée que derrière les *custodes*. Et rappelons surtout la préface de *Marc-Antoine* où il remercie Pibrac de lui « avoir fait animer le théâtre au bord de sa Garonne [1] ».

Outre ces quelques aveux épars, nous trouvons pour toutes ces tragédies une preuve non moins péremptoire dans la règle des unités. Cette règle nouvelle aurait été pur contresens, si les

1. M. Rigal, en reprochant à M. Lanson de ne pas avoir relevé ce passage que j'avais déjà relevé, affirme qu'il pourrait « à la rigueur faire allusion ou à des représentations des pièces de Garnier ou(?) à des représentations quelconques dont G. aurait été acteur ». Disons plutôt : ou signifier simplement que Pibrac avait encouragé Garnier à faire des pièces quand celui-ci n'était encore qu'étudiant en droit à Toulouse et lauréat des Jeux Floraux. Mais faut-il prendre au sens figuré l'expression *animer le théâtre* ou l'expression *animer l'échafaud* si souvent répétée dans les vers écrits en l'honneur de Garnier ? Nous ne le croyons pas. Cf. les vers latins sur Hardy : « Ex Te nunc Gallis *animata theatra* resurgunt », et le vers de Théophile parlant du temps où il était poète aux gages des comédiens : « Quand mes vers ont *animé la scène*. » — Le passage en question n'est pas devenu plus clair après le livre de M. Chardon, du reste si plein de renseignements et où il est même cité deux fois avec cette variante : *fait aimer* (*Robert Garnier*, Paris-Le Mans, 1905, pp. 43 et 107).

pièces n'avaient pas été écrites en vue de la scène ; car, pour de simples lectures, il aurait été bien indifférent que l'action changeât ou non de lieu, qu'elle durât vingt-quatre ans ou vingt-quatre heures. N'oublions pas que ces unités ont bien été réalisées en France par les auteurs dramatiques à partir de Jodelle, avant d'avoir été théoriquement formulées. Ce sont bien les auteurs dramatiques et non pas les Scaliger qui insisteront les premiers sur l'unité de lieu (Jean de la Taille), et qui désireront pousser à l'extrême l'unité de temps, la plus importante à leurs yeux, en exigeant — ce dont nous ne pouvons que les louer aujourd'hui malgré l'allure pédantesque de leur exigence — que la durée de l'action soit bornée à « autant de temps que les spectateurs considèrent l'ébats » (Riveaudeau, 1566). De même ce sont les auteurs dramatiques qui protesteront plus tard contre « la règle superstitieuse des unités » (Beaubreuil, 1582). Corneille lui-même rappellera Rivaudeau en se vantant que le temps de l'action dans sa *Suivante* n'est pas « plus long que celui de la représentation ».

La tragédie de la Renaissance fut donc écrite pour être représentée. Et elle fut représentée (ou, si l'on veut, *récitée*, ce qui revient au même en ce temps) dans les collèges et les châteaux, même sur les places publiques : ceci est définitivement prouvé par la longue série de faits constatés par M. Lanson. Si par exception quelques auteurs ont renoncé d'avance à l'espoir de voir représenter leurs pièces, soyons sûrs qu'ils les composaient toujours sans perdre de vue la scène, n'étant pas des hommes de lettres assez raffinés pour en pouvoir faire abstraction. Il n'y avait donc point à la fin du XVI[e] siècle tout un groupe de tragédies faites uniquement pour la lecture et attestant l'épuisement de la tradition classique près de disparaître. On ne cesse sans doute de répéter qu'à partir de 1600 et même plus tôt la tradition classique a été oubliée sur le théâtre français pour une trentaine d'années[1]. La vérité est qu'elle s'y trouve réellement et y suit son évolution naturelle.

1. Cf. M[lle] K. Schirmacher, *Théophile de Viau, sein Leben u. seine Werke*, Leipzig-Paris, 1897, p. 231 ; — et M. Mennung (qui ne fait que répéter ce qu'avait dit M[lle] Schirmacher), *J. Fr. Sarrasins Leben u. Werke, seine Zeit u. seine Gesellschaft* ; vol. I, Halle, 1902, pp. 79-80.

La gloire des disciples de Jodelle ne s'est point obscurcie au commencement du XVIIe siècle. Les éditions collectives de Garnier deviennent de plus en plus nombreuses et nous connaissons une représentation des *Juives* vers 1600 par une confrérie de province. Des collégiens jouent en 1601 en province les *Gabéonites* de Jean de la Taille : il est très probable que c'est le *Saül* du même auteur qui fut représenté deux ans auparavant à Pont-à-Mousson, ville voisine du lieu de naissance de Schelandre et où l'on cultivait beaucoup la tragédie. Les « tragédiens de S. M. le roi de France » que l'on rencontre en 1604 à Bâle devaient bien avoir dans leur répertoire les pièces célèbres de la Renaissance, de même que les auteurs de la fin du XVIe siècle dont quelques-uns sont encore aujourd'hui mentionnés par les historiens de la littérature à cause de leurs sujets. Ainsi Pierre Matthieu, auteur des tragédies sur *Esther*, *Vasthi*, *Aman*, *Clytemnestre* et d'une cinquième sur le meurtre du duc de Guise (1585-9), — de l'Audun d'Aigaliers, l'auteur des *Horaces* (1596), — Heudon, auteur de *Pyrrhe* (1598), c'est-à-dire d'une *Andromaque* sans Andromaque, — Nicolas de Montreux, qui entre autres a refait en 1594 la *Cléopâtre* de Jodelle, auteur trop fertile dont plusieurs tragédies (*Annibal*, *Cyrus*, *Camma*) ne sont pas encore retrouvées et dont les ouvrages très grossiers, très oratoires, ont été représentés dans les châteaux, même sur des théâtres « en plein air » ; — Montchrétien, qui débute avant 1596 avec sa *Sophonisbe* représentée à Caen... Tous ces auteurs, toutes ces pièces devaient avoir leur part dans les « plus de mille tragédies » que Trotterel prétendra en 1615 avoir vu représenter « en divers lieux ».

La tragédie continue d'être le genre préféré par les auteurs du XVIIe siècle commençant, sans compter ceux qui se servent abusivement du nom de ce genre alors en faveur. Il est vrai que plus tard on affirmera par une sorte d'hyperbole facile à expliquer que Hardy a été l'unique soutien du théâtre de son époque, mais Sorel lui-même admet qu'*il y en avait d'autres*, et si Sarrasin prétend que Hardy a *tiré* la tragédie « du milieu des rues et des échafauds des carrefours », c'est donc qu'il y avait eu assez d'acteurs et d'auteurs pour qu'on l'y rencontrât. Daronnière, auteur

d'une *Panthée*, tragédie avec chœurs, constate chez ses contemporains en 1608 (l'année de la première publication de *Tyr et Sidon*) une véritable fureur d'écrire des tragédies *mal bâties, affectées et enflées* ou au *style sec et languissant*.

En 1601, Nicolas de Montreux avait déjà repris le sujet de la *Sophonisbe* et publié son *Hippolyte* juif, *Joseph le Chaste*, imité tant bien que mal de Garnier, quand Montchrétien publie le recueil de ses tragédies, dont l'une, l'*Escossoise*, sera représentée deux ans plus tard à Orléans par les acteurs qui la joueront ensuite à Paris devant la cour.

En 1603 on voit à Pont-à-Mousson revenir sur la scène le sujet de la *Soltane* de Bounyn, lequel reparaîtra de nouveau en 1608 sur la scène d'un autre collège de province. En 1604, Montchrétien publie la deuxième édition augmentée et remaniée de son recueil, laquelle sera réimprimée en 1608. Un an auparavant, en 1607, *Sophonisbe* est de nouveau sur la scène, cette fois à Bordeaux : l'ouvrage est dû à Hélie Garel. — La même année, est publié le recueil de Pierre de Nancel dédié à Henri IV et contenant trois tragédies *sacrées* avec des chœurs. Ce sont des histoires de rapt et de vengeance atroces ; quoique les récits de messagers ne manquent pas, il y a des batailles sur la scène et des meurtres derrière les rideaux des mansions. Ces pièces avaient été représentées à l'amphithéâtre de Doué où l'on a joué plusieurs tragédies à partir de la fin du XVIe siècle. — En 1608, donc en même temps que Schelandre, débute Nicolas Chrétien. Outre des pastorales et une première tragédie avec chœurs, œuvres trop romanesques [1], il a composé une tragédie biblique où il s'agit de viol incestueux et de vengeance fratricide entre les enfants de David, puis il a mis en scène l'histoire d'Alboin si chère à cette époque et devenue ici une histoire de vengeance suivie d'adultère, d'assassinat et de double empoisonnement. — Chrétien aussi bien que Nancel sont déjà mi-classiques

1. Dans *les Portugais infortunés* des Européennes dépouillées de leurs vêtements par des sauvages mouraient sur la scène qui figurait un désert.

et mi-irréguliers; évidemment leur modèle ne fut pas l'*Escossoise* qui retarde sur son temps, mais plutôt la *Troade*.

Cependant c'est chez Claude Billard et Alexandre Hardy que l'on peut le mieux observer à la fois cette persistance et ces transformations du moule classique.

Billard, poète-soldat comme Schelandre, et, comme celui-ci, dévoué à Ronsard et ennemi de Malherbe, publie en 1610 sept tragédies et une tragi-comédie écrites avant ou vers 1608. Le recueil est dédié à Henri IV sur la mort duquel Billard s'est hâté la même année de bâcler une huitième tragédie [1]. Les pièces liminaires le déclarent un émule digne de Jodelle et de Garnier. En effet c'est leur moule qu'il imite, y compris les ombres et les furies, les messagers, les chœurs et les « troupes », ces entreparleurs collectifs, et surtout la tendance oratoire. Quoique Montchrétien lui-même ait tâché vers 1604 d'abréger ses tirades, celles de Billard sont toujours trop longues et il les justifie au nom de cet esprit réaliste qui s'était montré autrefois chez Grévin aussi bien que chez Jean de la Taille : dans la vie réelle, dit-il, nos pensées « bien souvent nous entretiennent plus longtemps » que ces cent ou deux cents vers. Plus d'un acte ne consiste qu'en un seul monologue, où est intercalé le récit des antécédents, ou en discours interminables. Nous sommes régalés du récit de la catastrophe survenue d'ordinaire entre les actes IV et V, de disputes à la Sénèque où les répliques s'entrecroisent vers par vers. Partout se retrouvent les amplifications et les ornements traditionnels : étalage de l'érudition classique, réflexions mises entre guillemets, périphrases, antithèses, pointes, etc.

Mais s'il reproduit ainsi les pires défauts de ses maîtres, il les rachète par des scènes très dramatiques, surtout au cinquième acte, comme on l'a souvent remarqué. Lui aussi, il préfère les sujets sanglants, il ne fait même la plupart du temps que remettre à la scène des sujets bien connus, *Saül*, *Polyxène*, *Panthée*, *Alboin*. « Où il y a effusion de sang, mort et marque de grandeur, c'est vraie

1. Elle paraîtra dans la seconde édition du recueil en 1612. — M. Lachèvre cite pour cette pièce et pour les autres des dates de représentations, mais ces renseignements ne sont point des faits prouvés.

matière tragique », dit-il ; il met donc sur le théâtre des batailles et des meurtres. Les capitaines y haranguent leurs soldats poursuivant l'ennemi en fuite, ou bien ce sont leurs hommes qui traversent la scène en fuyant devant l'ennemi ; après les cris de victoire et au milieu des cris de douleur on apporte le corps du héros, on le pleure, la veuve se perce le sein sur le cadavre de son époux. Si des scènes semblables se trouvent déjà plus ou moins esquissées chez les contemporains et même chez les prédécesseurs, elles sont ici d'un effet plus théâtral, plus imposant et même plus poétique. M. Rigal tout en regardant Billard comme le représentant par excellence des « dernières tragédies faites pour être lues », le croit néanmoins « influencé *peut-être* par Hardy ». Il est incontestable qu'il touche par plusieurs points à cet illustre contemporain : tous deux ont obéi au goût de leur temps pour l'effet dramatique ; il arrive même quelquefois que Billard l'emporte à cet égard (cf. le cinquième acte de sa *Panthée* avec celui de la *Panthée* de Hardy).

Et nunc venio... Hardy abandonna la tragédie, selon M. Rigal, dès les « environs de 1610 ». Néanmoins, quand, de 1624 à 1628, il publiera ses ouvrages en cinq volumes, il sera toujours vanté surtout en sa qualité d'auteur tragique ; lui-même il chante en 1628 tout un hymne à la tragédie et expose ses sentiments « sur les parties esquelles consistent les perfections » de ce genre. En tout cas il l'a cultivé avant et après les *Funestes Amours*, mais non sans subir une sorte d'évolution, si bien que ses tragédies semblent appartenir à deux périodes assez distinctes.

Lui aussi il est un fervent disciple de Ronsard. On l'exalte comme le rival heureux des tragiques grecs et presque avec les mêmes expressions dont s'étaient servis autrefois les amis de Garnier. Il affirme lui-même que sa muse est « vêtue à l'antique ». Tout ce que nous avons relevé chez Billard comme imitation du XVIe siècle, se retrouve aussi bien dans ses ouvrages (*Didon*, *Mort d'Achille*, *Coriolan*, *Mariamne*, *Mort d'Alexandre*). Le chœur ne manque pas non plus : si, dans la préface de son premier volume, il prétend l'avoir « omis comme superflu (il ne dit pas « contraire ») à la représentation », il ne le supprime pas toujours même dans les tragédies de son dernier volume.

Néanmoins on sent le plus souvent, sinon partout, une tendance très forte à diminuer la surabondance de la rhétorique au profit du mouvement dramatique : cette tendance est commune à la plupart des contemporains, mais c'est ici qu'elle est le plus prononcée. Il est vrai que la mise en scène de la catastrophe fait quelquefois double emploi avec le récit du messager, comme cela est arrivé déjà à quelques auteurs du XVIe siècle, mais même dans la scène du récit la situation a un caractère plus dramatique. Les tirades étant devenues en général plus courtes et les dialogues plus dramatiques, les scènes en sont plus vives et d'autant plus variées que Hardy, tout en ne rejetant pas toujours la règle de l'unité de temps, se permet toutes les libertés usuelles quant à l'unité de lieu. Et si la conduite de ces pièces est toujours trop lente, Hardy met presque de la coquetterie à faire les *scènes à faire* jadis souvent évitées, et il les fait avec un certain sens du théâtre. On comprend que Hardy ait été naguère regardé comme l'inventeur en France des pièces *jouables*.

Ensuite il est allé jusqu'au bout dans la voie ouverte par la *Troade*, en parcourant depuis sa *Didon* une distance analogue à celle — d'ailleurs moins grande — qui séparera *Cinna* du cinquième acte de *Rodogune*. *Timoclée* est encore très classique, étant tout en discours sur des intérêts politiques ; mais déjà quelques scènes, qui paraissent seulement épisodiques, marquent une transition au mélodrame sanglant qui va prédominer dans *Scédase*, *Lucrèce*, *Alcméon*, etc. Ces pièces qui portent encore le nom de tragédie sont remplies d'horreurs, de brutalités, d'obscénités [1] malsaines et inquiétantes, mais sont très mouvementées et très dramatiques.

1. M. Rigal trouve que le *Tyr et Sidon* de 1628 « se distingue par une effroyable obscénité de Hardy médiocrement réservé pourtant ». Il ne faut pas oublier cependant l'*effroyable obscénité* de *Lucrèce*, ni en général l'indécence si universelle du théâtre de ce temps. — Duputel, à propos des retranchements possibles des grossièretés de la pièce de 1628 indiqués par Schelandre pour les représentations sur des théâtres particuliers, fait la remarque intéressante qu'on jouait alors des choses plus libres en public que dans le particulier, tandis qu'au XVIIIe siècle il y aura plus de retenue sur le théâtre public, mais on jouera sur les théâtres privés les pièces les plus graveleuses.

Dans les scènes de viol et d'adultère, de grandes tueries et de délire, c'est le spectacle du moyen âge qui revit dans toute sa grossièreté : il n'avait pas entièrement disparu du théâtre français grâce à quelques pièces irrégulières, mais il y reparaît maintenant dans le moule classique qu'il menace à chaque moment de briser.

Tel est le milieu dramatique où paraît le *Tyr et Sidon* de 1608.

IV. *La tragédie de Schelandre* [1].

1. *Sources et analogies.*

Tiribaze, roi de Tyr, pour venger son fils Léonte assassiné à Sidon, condamne à mort Belcar, le prince de Sidon, son prisonnier. Belcar qui est aimé en secret des deux filles de Tiribaze, est délivré par Méliane, sa bien-aimée. Mais grâce à l'intrigue de la nourrice, c'est Cassandre qu'il retrouve dans le vaisseau qui l'emmène. Cette princesse rebutée se suicide et son corps est rejeté par les flots sur les rives de Tyr. Le roi trompé par les apparences fait périr sur le bûcher Méliane comme fratricide, puis il devient fou furieux en apprenant la vérité, blesse mortellement son confident par qui ensuite il est tué à son tour. — C'est donc l'histoire d'un couple amoureux dont le bonheur est détruit par l'inimitié des pères et par la rivalité d'une sœur.

Quel est l'auteur qui « a servi de phare » à Schelandre dans ce « beau sujet », pour parler avec Hardy ? Il n'en dit rien.

Le cadre historique n'a rien d'authentique, sauf qu'il s'agit des deux villes célèbres de la Phénicie. La pièce pourrait se passer dans n'importe quelles villes dont les souverains seraient ennemis : Tiribaze et Aristarque sont si peu historiques qu'en 1628 ils s'appelleront Pharnabaze et Abdolomin. — Vu la nature et le nombre des aventures, à la mise en scène desquelles dix actes

1. Notons ici une fois pour toutes que dans le texte de 1608 les scènes ne sont pas numérotées, elles sont distinguées seulement par la mention des personnages qui prennent part à chacune d'entre elles ; cette liste des acteurs en scène est parfois incomplète, voy. II, 6, et V, 1 (Cf. 1628, *Première Journée*, II, 4, et *Seconde Journée*, III, 4).

suffiront à peine en 1628, cette tragédie semble être tirée d'un roman. Le sujet principal en est en effet un roman d'amour ; c'est une variante de l'histoire de Pyrame et Thisbé parue sur le théâtre français déjà en 1598 à Lille, ou de Roméo et Juliette, un de ces sujets shakespeariens si nombreux que l'on retrouve en France avant Shakespeare [1]. Quant à la rivalité de Méliane et de Cassandre, elle rappelle la *Franciade* que Schelandre aimait beaucoup, qu'il imitera dans la *Stuartide*, et dont on tirait des drames déjà vers la fin du XVIe siècle.

« Francus, dit M. Rigal, qui doit à M. Édouard Droz la découverte de ces ressemblances, est aimé des deux filles du roi Dicée comme Belcar des deux filles du roi tyrien Tiribaze. Hyante et Clymène ont à peu près le même caractère que Méliane et Cassandre ; Clymène comme Cassandre est poussée au suicide par la jalousie ; enfin la nourrice de Clymène, si elle est moins délurée, joue cependant un rôle tout semblable [2]. » A la rigueur on pourrait encore augmenter le nombre de ces ressemblances. Ces princesses ont un frère fait prisonnier par l'ennemi. Clymène, comme Cassandre, était autrefois une beauté insensible ; elle ne voit à son désespoir exhalé dans de longs monologues aucun autre remède que la mort ; elle est tourmentée par des songes dont le décor est semblable à celui du songe de Cassandre, le lion même n'y manque pas. Elle s'évanouit dans sa douleur, est rappelée à elle par la nourrice, la confidente de son amour, et finit par se jeter dans la mer.

Mais, en admettant que ces ressemblances ne soient pas fortuites, Schelandre a dû bien changer les caractères et les rôles ! La

1. Celui-ci notamment a été traité par Châteauvieux, acteur-directeur d'origine italienne, dont nous savons la pièce jouée par la confrérie de Neufchâtel (Normandie) en 1581.

2. « Cette imitation de Ronsard par Jean de Schelandre, ajoute M. Rigal, achève de donner à la tragédie de 1608 son caractère d'œuvre attardée de la Renaissance. » — Dans le *Nouveau Larousse Illustré* où Schelandre fait campagne sous Turenne en *1645* et où ses amants s'appellent *Béliar* et *Mélie*, notre tragédie est déjà déclarée « une assez banale imitation de la *Franciade* ». C'est à titre de curiosité que nous rappelons ici ce dictionnaire, le seul qui semble connaître notre tragédie tandis que la *Grande Encyclopédie* ne fait aucune mention de Schelandre.

nourrice chez Ronsard, au lieu de chercher à dissuader la princesse de sa passion fatale, « reboute l'espoir » dans son cœur en lui donnant des conseils dignes de l'entremetteuse la plus éhontée. Elle porte à Francus une lettre où Clymène offre son amour de la façon la plus impudique. N'ayant obtenu que refus et menaces, elle court réveiller sa maîtresse « encore au lit de sommeil assommée » et lui dit que Francus « d'un autre amour piqué » s'est *moqué* d'elles deux. A ces mots Clymène perd la raison, s'arrache les cheveux, court « par les champs hurlante », se jette au milieu de la « bande des folles Evantes » (la fureur des « bacchantes Ménades » est décrite chez Schelandre par le chœur, II, 1), et en poursuivant un sanglier qui « figure Francus » à ses yeux (comme le cerf poursuivi par Cassandre dans son songe figure Belcar), elle tombe du haut d'un rocher dans la mer. — Hyante, plus « honnête », est plus précieuse, plus rusée. Elle est pleine de « fraude » ; elle cache ses sentiments à sa sœur « afin de la tromper », lorsque celle-ci lui découvre son amour. Elle prêche la morale à Clytie avec une indignation hypocrite. Dans les moments les plus critiques d'un tête-à-tête avec son amant, tout en raisonnant avec le plus froid bon sens, elle se sent « d'amour toute affolée ». Puis l'amante disparaît devant la prêtresse d'Hécate tombée en extase prophétique.

On ne peut donc pas parler en toute sûreté d'une source précise des *Funestes Amours* ; mais les analogies du moins abondent chez les prédécesseurs de Schelandre aussi bien que chez ses contemporains. Cassandre tourmentée par l'amour fatal fait penser quelquefois à Didon, quoique ce soit Méliane qui soit comparée par Marmodon à l'héroïne de Jodelle quand elle regarde le vaisseau emportant son bien-aimé. Elle fait penser surtout à Phèdre, quoique la scène où la Phèdre d'Euripide avoue comme Cassandre son amour à la nourrice, cette scène exquise imitée plus tard par Gilbert et Racine, manque encore chez Garnier, comme elle manquait chez Sénèque. La nourrice de Schelandre ressemble à celle de Garnier qui veut aussi d'abord dissuader la reine, puis lui offre son aide quand elle la voit, au suprême degré de l'exaspération, s'évanouir. Belcar, quand il lève

son fer sur Cassandre, puis le jette, agit de même qu'agissait l'Hippolyte de Garnier.

Parmi les ouvrages contemporains de Schelandre mentionnons d'abord la pièce fantasmagorique de Bellone, *les Amours de Dalcméon et de Flore*, présentant l'histoire d'amants infortunés qui, contrariés dans leur amour par le père de la jeune fille, finissent par se tuer, après quoi le père (c'est aussi un roi) devient fou de douleur : cette pièce fut imprimée deux ans après les *Funestes Amours*, mais les frères Parfait la datent de 1600, en tout cas elle est tirée d'un roman de 1579. — La rivalité des sœurs ferait penser à l'*Ariane* de Hardy, d'autant plus que Belcar est accusé par Méliane d'avoir « l'âme théséane », mais c'est une autre pièce de Hardy qui doit attirer notre attention. La rivalité de deux femmes dont l'une périt se retrouve dans le *Théagène et Chariclée* de Hardy (V^e^ et VIe journées) [1] : le fidèle amant de Chariclée est adoré aussi d'Arsace qui en l'absence de son mari gouverne la ville et veut faire brûler Chariclée qu'elle accuse du meurtre de sa confidente [2]. — Margarit Pageau a publié en 1600, outre une *Monime*, une *Bisathie*, tragédie avec chœurs : le roi massilien y veut faire brûler son captif, Crassus, général romain ; la fille du roi, amoureuse de ce héros et que la nourrice essaye en vain d'amener à vaincre sa passion, suborne le gardien de la prison comme Méliane. — Les impatiences sensuelles de Belcar, qui ont été d'abord celles de Théagène, resteront celles des héros des tragi-comédies et pastorales jusqu'à Mairet et Rotrou, même jusqu'à l'auteur de *Clitandre*. — Corneille nous avertit qu'en son temps le public a conservé toujours un goût singulier pour les scènes telles que « Belcar en la prison » (cf. « Clitandre en prison »). — Les scènes de jugement se rencontrent bien au XVIe siècle et dans les tragi-comédies ou pastorales de Hardy. — La folie furieuse peinte déjà par Jean de la Taille, d'après l'exemple de Sénèque, est répétée chez Hardy dans *Alcméone* et dans *Mariamne* : le délire

1. Cf. d'ailleurs aussi l'*Alboin* de Billard où la confidente est éprise de l'amant de la reine et, désespérée, finit par se tuer.
2. Cette Arsace joue donc en même temps un peu le rôle de Tiribaze.

de Hérode comme celui de Tiribaze est provoqué par le repentir après un acte de cruauté précipité.

2. *Éléments romanesques, éléments comiques ; éléments de tragédie psychologique.*

Même si cette tragédie n'est pas tirée de quelque roman, on doit trouver tout naturel, étant donnée l'étape à laquelle nous avons vu arriver le genre tragique, que le hasard y ait une plus grande influence sur les événements que la nécessité de la logique et surtout que la responsabilité morale des hommes ou la vraisemblance psychologique.

La mort de Léonte qui amène le funeste dénouement du roman d'amour est un incident dont Belcar et Méliane sont absolument irresponsables. La catastrophe finale est due à une série de malentendus. Méliane est accusée de meurtre parce qu'elle a été surprise auprès du corps de Cassandre prononçant « certaines paroles ambiguës qui sembloient confirmer la créance » (*Argument*). Et elle ne se défend point croyant avoir été trahie par son amant parti sans elle. — La précipitation du père à faire condamner et mettre à mort l'unique enfant qui lui est resté, n'a pas tant sa raison dans l'impétuosité de Tiribaze que dans l'effort de l'auteur pour empêcher la révélation de la vérité en temps utile : ce sera la manière générale des mélodrames qui finissent mal.

Le quiproquo dont se servira encore Corneille dans ses tragédies, est un élément essentiellement comique, même quand il sert d'introduction à une scène aussi pathétique que celle où Belcar se précipite à la rencontre de Méliane dans le vaisseau et y trouve Cassandre.

Il y a dans cette tragédie des éléments comiques encore plus franchement prononcés. La tragédie française s'était déjà chez Jodelle rapprochée de la comédie par son intrigue, Cléopâtre et Octavien ne cherchant qu'à se jouer mutuellement : ici c'est vraiment une intrigue de comédie qui est ourdie par la nourrice, elle-même personnage de comédie dont le rôle est d'une étendue disproportionnée. Sans doute elle s'élève souvent au

rang des nourrices de tragédie et, sa ruse ayant tourné au tragique, elle en est affreusement punie quoiqu'elle ait agi par compassion pour Cassandre [1] : mais par ailleurs elle abaisse la pièce à la comédie, même à la farce. Belcar se cache pour écouter les discours de la nourrice à sa maîtresse, situation qui sera répétée encore dans la *Veuve*, et ces discours grossièrement cyniques sont d'un comique bien bas. A la nouvelle de la mort de Léonte, Eurydice se félicite d'être tirée d'une situation difficile, croyant que cet événement a dû « déloger Cupidon du cœur de nos princesses », mais elle est aussitôt détrompée à son grand ébahissement. Dans la scène si curieuse de l'évasion, elle habille Belcar en vieille femme, avec l'aide de Thamys qui a apporté un rasoir, puis elle avertit le prince que sa façon de marcher ne convient pas à son travestissement. Au sortir de la prison elle se permet la dangereuse plaisanterie de prévenir les jeunes filles rencontrées en chemin que sa compagne est un loup déguisé... Tout cela sent déjà la manière des tragi-comédies, sauf de celles de Hardy qui n'aime guère à mêler la farce au pathétique.

Néanmoins la tragédie prédomine, une tragédie au fond psychologique dans quelques parties. Sans vouloir faire de Schelandre le créateur de la tragédie psychologique en France, il ne faut pas hésiter à lui attribuer plutôt qu'à Hardy un peu de cet honneur.

En tête de la pièce se trouve un sonnet intitulé *Abrégé des personnages*. Il consiste — sous forme d'aphorismes concentrés en vers lapidaires — en *confessions* mises dans la bouche des « entreparleurs » : si ces confessions ne conviennent pas toujours parfaitement au personnage dont elles suivent le nom, elles n'en attestent pas moins l'importance que Schelandre attribuait à la peinture des caractères. Malheureusement il savait aussi peu créer des hommes vivants que ses contemporains, y compris Hardy.

1. Si elle se reconnaît digne de tous les supplices, elle se calomnie. C'est ce que fait aussi Phulter pour son propre compte à la fin de la pièce.

Belcar, ce jeune capitaine, n'est qu'un amoureux tantôt brutal, tantôt sentimental, surtout quand il exhale ses plaintes au pied de l'échafaud comme une sorte de *jeune captif*. Méliane, précieuse sentimentale ou déclamatoire, est plusieurs fois on ne peut plus grossière dans ses paroles et ses pensées. Tiribaze, tyran redoutable, fait souvent l'effet d'un croquemitaine à l'approche de qui tout le monde se sauve ; au lieu de la douleur paternelle c'est la rage de l'orgueil outragé par les dieux qu'il nous fait entendre dans son délire trop pathologique, d'ailleurs conforme au goût de l'époque. Tous ces personnages ne sont pas des figures de grand relief, ils laissent pourtant voir parfois une vie intérieure plus intense qu'on ne le supposerait. Méliane, partagée entre son frère et son amant, exprime ses sentiments en des vers où il faut voir plus que le jeu d'antithèses si cher d'ailleurs à Schelandre :

Le sang m'est un remords, la pudeur me tourmente,
Tant pour mettre en oubly le malheur fraternel,
Que pour couver en l'ame un amour criminel :
Il faut, ô désespoir ! que je sois declaree
Ou desloyale amante ou sœur desnaturee :
Et bien que les deux points de ma calamité
Soyent d'une mesme source et mesme qualité,
Le premier des meschefs fait que ma plainte n'ose
Eventer le second dont il est seule cause, etc. (III, 1.)

Ceci fut écrit sans doute après les monologues de *Bradamante* [1], mais avant ceux des premières comédies de Corneille et ceux du *Cid*. Signalons encore la tirade de Tiribaze doutant et repentant (V, 3), les monologues d'Eurydice et de Thamys dont chacun occupe toute une scène, tant ils sont importants aux yeux de Schelandre (II, 4 ; III, 7) : celui de la nourrice, le plus intéres-

1. Ou, si l'on veut, après ceux de la *Didon* de Jodelle. Énée disait :

Je ne puis....
Faire que ton parler ne me puisse émouvoir,
Ni faire ne que je n'aie égard à mon devoir :
Ces deux efforts en moi l'un contre l'autre battent,
Et chacun à son tour coup dessus coup abattent...

Cf. Andromache chez Garnier : « Mon esprit chancelle balancé sans savoir que résoudre... Las, auquel dois-je entendre ?... »

sant, sera encore mieux développé en 1628. La tragédie de Schelandre fournit donc une nouvelle preuve pour montrer que le théâtre français avait su, avant l'influence du théâtre espagnol [1], peindre les luttes intérieures, les luttes entre la passion et le devoir, même entre deux devoirs.

On y trouve même un caractère bien vivant et d'un assez grand intérêt psychologique. C'est celui de Cassandre. Dans ce rôle le hasard des événements n'est qu'une quantité négligeable ; même sans aucun incident extérieur (mort de Léonte et tout ce qui s'ensuit), sa passion aurait toujours pu déborder et arriver au terme inéluctable dont elle est menacée dès la première scène. La peinture de cette passion cachée et vainement refoulée est d'une hardiesse et d'une vérité sans pareilles jusqu'alors, et qui font paraître d'autant plus froid l'amour précieux et coquet de Méliane.

L'amour de Cassandre est un amour *coup de foudre*, mais non pas à la manière des pastorales d'alors, car c'est une passion fatale. C'est bien « Vénus tout entière à sa proie attachée » et cet amour est peint avec moins d'art [2], mais avec une hardiesse non moins troublante que chez Racine. Cassandre est en proie à des crises nerveuses qui la remplissent de honte dans les intervalles lucides. Les luttes cruelles de son âme se trahissent tantôt par une résignation amère, tantôt par des cris de désespoir laissant entrevoir des profondeurs effrayantes. Elle sait qu'elle doit mourir ; aussi, après avoir tout osé et tout perdu, se perce-t-elle le sein avec une joie féroce en lançant vers les cieux des cris de reproche, de défi et de délivrance.

Ce n'est pas un médiocre mérite que d'avoir su le premier

1. Ou même avant celle de l'*Astrée*. Cf. Marsan, *La pastorale dramatique en France*, p. 284.
2. « Le jouir seulement peut m'être un remède ! » s'écrie-t-elle. — Dans la tragédie *Adamantine ou le désespoir* qui date aussi de 1608 et où il s'agit aussi d'un couple amoureux rendu malheureux par le père de la jeune fille, celle-ci demande à son amant : « Qui peut à vos douleurs donner de l'allégeance ? » Et le héros de répondre : « Je ne puis espérer que par la jouissance. » — En 1628 Cassandre deviendra encore moins pudique. *Jouir* et *jouissance* (1628) dans ce sens (cf. l'espagnol *goza* qui sera si souvent répété dans le *Burlador de Sevilla*) resteront chers aux précieux du temps de Molière.

avant Racine faire parler sur le théâtre français un langage vrai, quoique monotone et embarrassé des gaucheries de l'époque, à l'amour, ce « tyran de nos cœurs » qui remplit « notre poitrine de feu, de fer, de sang, d'ennuis et de malheurs » (*Sonnet liminaire*). Combien semblent pâles et nulles en comparaison de cette figure la Phèdre de Garnier, perverse révoltée chez qui les quelques traces de luttes intérieures sont noyées dans un verbiage assommant, ou la Didon de Hardy qui a changé l'héroïne de Jodelle aux imprécations frénétiques en une veuve sentimentale regrettant d'avoir été infidèle à la mémoire de son mari quand elle va être abandonnée par son amant !

3. *Les unités.*

Schelandre s'est efforcé de faire entrer sa pièce dans le cadre des unités.

L'unité d'action. D'après le sous-titre le sujet est l'histoire des amours de Belcar et de Méliane. Mais Belcar est-il en effet le héros de la pièce ? Son rôle finit avec le troisième acte (nous omettons cette fois la part des récits) et se réduit à deux scènes doubles et à une troisième scène trop courte (I, 2-3 ; II, 6 ; III, 8-9). Velléités de séduction, protestation en cinq vers contre sa condamnation et scène de la prison : c'est tout.

Le rôle de Méliane n'est pas moins effacé. Dans les trois doubles scènes où elle est sur le théâtre et où elle parle (I, 3-4 ; III, 1-2 ; IV, 2-3), elle n'est le plus souvent qu'une pleurnicheuse impuissante, dupe des autres et finalement victime passive d'une erreur judiciaire qu'elle n'a garde d'éclaircir (elle reste muette pendant toute la scène 1 de l'acte V), puisque, se trompant elle-même, elle se croit trahie par son amant et saisit cette occasion d'un suicide passif. On nous raconte avec quels cris farouches elle s'est jetée sur le corps de Cassandre rencontré sur le rivage, et comment elle voulut se tuer ; on nous dit que devant le bûcher elle a harangué le peuple en protestant de son innocence, puis s'est élancée dans le feu : avec son caractère timide et faible il nous est difficile de l'imaginer dans des scènes aussi violentes.

S'il y a un rôle d'héroïne dans cette pièce, c'est plutôt celui de Cassandre (I, 1 ; II, 2-3 ; III, 3-6), quoiqu'elle disparaisse avec le troisième acte comme Belcar, et la tragédie aurait pu être intitulée presque aussi bien *Funeste Amour de Cassandre*. Cette princesse occupe la moitié ou au moins le tiers des trois premiers actes, de plus son souvenir domine une bonne partie du cinquième. Après nous avoir saisis dès la première scène, elle ne cesse de nous inspirer un intérêt continu et bien plus profond que celui que l'on peut ressentir pour sa sœur. Il est très probable que dans la première conception de l'auteur elle ne devait être que l'un des « divers empêchements » du bonheur des amants, un incident destiné à compliquer le malheur de Méliane ; mais Schelandre, se sentant de plus en plus attiré vers elle, ne put s'empêcher de lui donner un rôle plus grand aux dépens de l'unité de l'intérêt.

Le titre principal, *Tyr et Sidon*, semble cependant indiquer qu'il ne s'agit pas ici seulement d'un roman d'amour, d'une affaire de famille, mais de l'affaire de deux États. Néanmoins la part de la politique, si importante chez Corneille, est ici trop mince encore. Le roi de Sidon n'a qu'une scène épisodique. Si Tiribaze est celui des personnages qui est le plus souvent sur le théâtre (I, 5 ; II, 5-6 ; IV, 4 ; V, 1, 3-4, 6-7), et si son autorité redoutée plane au-dessus de toute la pièce, il n'est à tout prendre jusqu'au cinquième acte qu'un autre *empêchement* « sans le savoir » au bonheur du couple amoureux, dont il ne soupçonne pas le moins du monde l'amour. Au dernier acte il passe tout à coup au premier plan : l'attention du spectateur est forcée de se concentrer sur ce personnage jusqu'ici peu sympathique et désormais repoussant, puisqu'il fait périr son unique enfant en lui imputant par erreur le crime d'avoir tué sa sœur. C'est sur son âme que nous voyons agir les répercussions des catastrophes survenues en cet acte ; c'est pour lui que l'on voit s'écrouler l'univers « en un clin d'œil », comme cela a été prédit par Balorte (IV, 1). Si la tragédie doit finir sur la chute du héros, la fin de cette pièce semble bien élever Tiribaze au rang de personnage principal, d'autant plus que sa mort est seule mise en scène : celle de Phulter qui

la suit ne compte pas. Pour nous servir d'une expression fréquemment employée par les commentaires de Corneille, on pourrait parler ici avec raison du déplacement de l'intérêt ; si tant est que l'on puisse vivement s'intéresser à un Tiribaze.

L'unité de temps. Celle-ci est déjà plus strictement observée grâce à l'emploi traditionnel des récits par lesquels une bonne partie des événements est reléguée derrière le théâtre. La pièce commence le matin et finit le soir. Tiribaze dit on ne peut plus clairement à la fin de la tragédie : « Le ciel m'a repris *en un jour* [1] ce qu'il m'avoit donné. » Ces paroles contiennent la condamnation involontaire de la manière arbitraire dont la règle des vingt-quatre heures est ici imposée. Car s'il n'est point impossible à la rigueur que le même jour où Tiribaze vient d'apprendre la perte de son fils ait amené le suicide de Cassandre, l'on ne peut trouver vraisemblable l'empressement insensé et inhumain de Tiribaze à faire condamner et brûler le même jour le seul enfant qui lui est resté sur un soupçon assez léger et sans se soucier du silence obstiné et inquiétant de l'accusée.

L'unité de lieu. Pour celle-ci Schelandre a recours aux subterfuges généralement employés. La pièce se passe à Tyr, comme le dira Corneille, donc dans un lieu *un*, c'est-à-dire tantôt dans quelque salle du palais royal, tantôt au bord de la mer, dans la prison ou au palais de justice. Une fois même Schelandre se permet une liberté dont il abusera en 1628 à la manière des irréguliers : comme dans la *Didon* de Hardy (II, 1) une seule scène (IV, 1) se passe dans une autre ville, dans un autre pays. — Ajoutons que la représentation exige le décor complexe. Eurydice (III, 9) en sortant de la prison s'adresse au chœur qui se tient dans le proscenium. Le rôle du chœur est en général très caractéristique à cet égard. A la fin des actes I et II les soldats censés jusqu'alors absents occupent tout à coup la scène, les autres personnages s'étant retirés dans leur mansion. Notez aussi le manque de liaison entre les scènes : IV, 4 et 5, ou V, 1 et 2.

1. En 1628 ces mots seront remplacés par *tout à coup*.

4. *Mouvement dramatique.*

La conduite d'une pièce était au XVIe siècle le point le plus faible. Elle est relativement assez vive dans *les Funestes Amours*, conformément à la tendance de l'époque. La tragédie commence vers la crise grâce à la passion de Cassandre arrivée déjà à l'état aigu. Après l'exposition qui continue même au second acte, comme ce sera l'habitude de Corneille, le nœud est filé par deux chemins différents mais qui mènent tous deux au même but.

La progression de l'action est continue d'acte en acte : cela est naturel, tant d'événements devant se passer en un même jour. Il est vrai que la marche des actes pris séparément laisse beaucoup à désirer. Après le IIIe acte trop long, le IVe est trop vide. Bien des scènes épisodiques paraissent retarder ou interrompre l'action (IV, 1, est un véritable hors d'œuvre). Néanmoins la plupart de ces scènes souvent symétriquement entrelacées se confondent dans l'unité de la conception et témoignent d'un art de construction inattendu là où l'on ne croyait voir que l'embrouillement des fils. Ces scènes découpées qui sont moins nombreuses dans les tragédies classiques de Hardy, remplissent le théâtre d'un mouvement extérieur et trahissent déjà des libertés dont Schelandre abusera un peu en 1628. Et, ce qui n'importe pas moins, une bonne partie de ces scènes sont des scènes à effet, de grandes *scènes à faire*. Le rôle de Cassandre est assez riche à cet égard, quoique justement le point culminant de ce rôle n'ait pas été mis en scène. C'est sur le théâtre qu'elle découvre son amour à la nourrice ; c'est là qu'elle veut se suicider et qu'Eurydice lutte avec elle pour lui arracher des mains le poignard. C'est là aussi qu'entourée de sa suite elle s'abandonne à un désespoir effréné, et qu'elle s'évanouit. — Puis nous avons la scène de la condamnation de Méliane, précurseur du cinquième acte d'*Horace*. (Pendant cette scène le théâtre est rempli, outre les juges, d'une foule de personnages. Notez ici en général le grand nombre des personnages employés par Schelandre déjà dans cette tragédie.) Enfin nous avons les scènes du délire et de la mort de Tiribaze suivie de la mort de Phulter.

C'est aussi parmi les scènes à effet que l'on comptait en ces temps les tirades qui surabondent dans *les Funestes Amours*. Sans parler des chœurs [1] il y a une quinzaine de monologues et plus d'une demi-douzaine de récits, dont quatre au dernier acte seul : l'un des plus longs récits se trouve à la fin du premier acte et l'autre au commencement du second. Les spectateurs devaient être fortement impressionnés par toutes ces tirades — les acteurs y tiendront encore beaucoup même au temps de Corneille — et surtout par les récits qui, à la manière du XVIe siècle, sont ici remplis des monologues de tel ou tel personnage rapportés *in extenso*, quelquefois avec une fidélité de texte absurde (Belcar, III, 8 ; Marmodon, V, 2 ; Messager, V, 4 ; la mise en scène de ces récits en 1628 sera par là très facilitée). Relevons-en du moins le plus remarquable, celui d'Eurydice (V, 4). Ce récit arrête, il est vrai, la marche de l'action, mais il contient la plus importante scène à faire de toute la pièce, la rencontre de Cassandre et de Belcar. Il est intéressant de voir que Schelandre n'osera pas y toucher en 1628, et le laissera à l'état de récit, peut-être parce qu'il le jugeait lui-même, et avec raison, composé avec un art dramatique achevé dans les parties les plus essentielles : de sorte que, dans la tragi-comédie, les deux principales figures se rencontreront sur le théâtre aussi peu que dans la tragédie, l'auteur

1. Il y en a ici trois : les soldats, les jeunes filles et les serviteurs de Belcar ; les derniers ne paraissent qu'une seule fois. Puis il y a des *troupes* : archers, gardes. Les chœurs devaient chanter ou psalmodier les vers, les troupes parlaient seulement et elles s'exprimaient par la bouche d'un coryphée.

Le chœur finit les actes, sauf les actes II et V. Il devient plusieurs fois *entreparleur*. Les jeunes filles chantent (III, 3) des thrénodes alternativement avec Cassandre ; elles prennent (IV, 5) le parti du roi contre Belcar, ce qui surprend un peu de leur part. C'est au chœur des soldats qu'incombe le devoir d'écouter les récits (II, 1 ; V, 2, 5). Ce sont les gardes (IV, 3) qui apprennent à Méliane la fuite de Belcar et nous apprennent ensuite l'effet de cette nouvelle sur la princesse : elle s'éloigne sans mot dire (comme elle restera muette dans V, 1 ; cf. le silence du père, V, 4). Car Schelandre met dans la bouche des entreparleurs les indications scéniques, et, comme le fera l'auteur de *Rodogune*, il confie au jeu de l'acteur la tâche de traduire aux yeux des spectateurs les sentiments qui agitent l'âme.

A propos des personnages muets rappelons II, 6, où Tiribaze s'adresse à Moribant dont il n'est plus fait mention par la suite.

ayant osé ainsi moins que n'avait osé autrefois Garnier dans son *Hippolyte* où nous pouvons assister au *duo* du héros et de l'héroïne.

5. *Le style.*

Conformément à la tradition, la rhétorique est cultivée par Schelandre comme l'un des principaux ornements de la poésie dramatique. Si quelques tirades de Montreux ont 300, celles de Hardy (*Ariadne*) 250 vers, les personnages des *Funestes Amours* débitent d'un seul coup 100, 150, ou même 180 vers. Ces proportions excessives ne pouvaient être atteintes que par les amplifications habituelles.

L'étalage de l'érudition classique va jusqu'au pédantisme chez ces Sidoniens ou ces Tyriens si imbus de culture gréco-latine que, pour les comprendre, comme pour entendre les poètes de la Pléiade ou A. Chénier, une connaissance des légendes antiques est indispensable, d'autant plus que Schelandre se sert de périphrases qui nous proposent de véritables énigmes érudites. Ainsi Eurydice (III, 2) parle de celle qui déroba

.....la perruque fatale
Pour faire triompher de *sa* ville natale
Son amant ennemi,

et prit ensuite « un corps plumeux » ; il faut connaître les *Métamorphoses* pour savoir qu'il s'agit ici de Scylla, fille de Naxos. Tiribaze appelle celui qui a tué les fils de Priam, c'est-à-dire Achille, le « brave Olénien ». Cela veut dire : cet autre Mars. Il faut savoir que le père de Mars était... une fleur sentie par Junon dans un champ près d'Olenus : de là le surnom dont se sert Schelandre [1].

L'énumération joue un grand rôle : Méliane (III, 2) adresse à Mercure une invocation qui contient le résumé encyclopédique de tout ce que l'on savait sur ce dieu. Le chœur des soldats (acte II) prouve la toute-puissance désastreuse de l'amour par

1. Cf. la tragi-comédie (*Première Journée*, I, 6) où il est parlé du « *fort Olénien*, Dieu fumant de courroux », lié par Ephialte.

les exemples d'Hercule et d'Achille dont les exploits sont longuement énumérés, tout à fait comme dans la *Didon* de Hardy où le chœur des soldats troyens répète la même chose : les deux auteurs semblent imiter ici le chœur de l'*Hippolyte* de Garnier.

Les comparaisons sont aussi très fréquentes et souvent artificielles, même mal placées. Tiribaze, qui vient de perdre ses enfants, a cette exclamation caractéristique :

A qui, malencontreux, me doy-je comparer ?

Et il se compare à Priam en faisant des distinctions subtiles. Méliane dit à son amant : je serai à toi, même malgré mon père, mais, attendons d'abord ! Et elle lui rappelle le médecin qui « du premier coup n'emploie la scie et le rasoir ». En protestant devant Eurydice qu'elle ne veut pas abandonner Belcar dans son malheur, elle amplifie ainsi : je ne ressemblerai pas à Progné (lisez : l'hirondelle) qui nous quitte à l'approche de l'hiver, mais plutôt à la colonne « qui tant plus elle se roidit, tant plus elle sent » de poids.

L'énumération associée à la répétition sert à construire ces longues périodes qu'aimait tant le XVIe siècle. Méliane excelle singulièrement à délayer ainsi les idées les plus simples. Les exclamations et les invocations sont très fréquentes dans ces sortes de discours. La tirade d'Aristarque (IV, 1) mérite surtout d'être citée comme contenant une demi-douzaine d'invocations adressées à la Paix, personnification d'une idée abstraite. L'apostrophe adressée par un personnage à lui-même ne manque pas non plus : « Où es-tu maintenant, d'où viens-tu, qui es-tu ? » (Belcar). Cassandre s'écrie désespérée : « Que ferai-je ? Où courrai-je ? Où suis-je ? » Cette exclamation si souvent entendue depuis Jodelle sur le théâtre français restera une tournure constante dans le style tragique jusqu'à Racine pour exprimer la suprême irrésolution d'une âme bouleversée [1].

1. Cf. « Que suis-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? » (Jodelle, *Didon*). « Que ferai-je ? Où irai-je ? Où aurai-je recours ? » — « Qui suis-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? O dures destinées ! » (Garnier, *Cornélie* et *Marc-Antoine*). « Que ferai-je ? Où irai-je ? » (Jean de la Taille, *Gabéonites*). Et l'Hermione de Racine : « Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ? »

Mais ce sont peut-être l'antithèse [1] et la pointe qui prédominent : ornements factices d'une rhétorique raffinée, hérités de la Pléiade et qui seront transmis même au grand Corneille. Elles se présentent à chaque pas, les unes spirituelles et élégantes, les autres puériles et d'une affectation prétentieuse insupportable. « Je souffre plus de mal que jamais n'en ai fait », s'écrie Cassandre auparavant insensible aux souffrances de ses adorateurs. Pyrrhus dira encore :

> Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye...
> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai [2].

C'est surtout Méliane qui aime les jeux de mots dont certains rappellent le sonnet d'Oronte [3] et le surpassent : la fortune

> N'a rien plus inconstant que la même inconstance...
>
> Car bien que dans mon cœur soit né par cet effort
> De la mort des désirs le désir de la mort...

Elle a même des traits plus détestables, que Schelandre n'aura garde de rayer en 1628 tant ils lui semblaient exquis : « O mer amère, mère à la mère d'amours ! » soupire-t-elle au milieu de son plus grand désespoir. Des jeux de mots plus ou moins analogues se trouvent chez les Espagnols et les Italiens. M. Rigal a relevé dans la pastorale de d'Urfé (1627) le passage suivant :

1. L'antithèse se fait voir chez Schelandre même dans les caractères et les situations. Léonte est le galant d'une femme adultère, Belcar l'amant de Méliane ; Tiribaze est belliqueux, Aristarque pacifique. (L'antithèse des pères sera en 1628 maladroitement affaiblie.) I, 1, Cassandre exècre l'amour ; I, 2, Belcar l'exalte. Tiribaze, Phulter, les soldats vantent la guerre, Aristarque et Balorte en exposent les horreurs et vantent la paix. Belcar dans la prison analyse sa situation à l'aide d'une série d'antithèses. Voyez aussi les discours alternatifs d'Argond et des jeunes filles (IV, 5), etc.

2. A propos de cette antithèse de Racine bien plus factice et plus froide que celle de Schelandre, les commentaires citent Héliodore et Sallebrey. On pourra citer aussi Schelandre, d'autant plus qu'Héliodore ne parle pas d'amour et que chez Sallebrey il n'y a pas d'antithèse.

3. La chute de ce sonnet, lieu commun si cher à la préciosité européenne et qui se retrouve même chez Ronsard, a été relevée par M. Faguet dans Billard : « Je ne vois point d'espoir où l'on désespère. » Cf. encore Hardy : « L'homme n'a de certain parmi l'incertitude que l'horreur du tombeau. » — « Hélas, hélas, je meurs de ne pouvoir mourir » (*Didon*) ; etc.

Vraiment tu montres bien
Que ta mère naquit
Dans les flots de la mer,
Et qu'on te doit nommer
Au lieu d'Amour Amer,
Amer vraiment Amour.

Il serait cependant injuste de finir sur ces puérilités l'analyse de la rhétorique de Schelandre dont le style ne manque point de traits sublimes. « C'est attaquer le ciel ! » répond Tiribaze quand on vient de lui raconter que la défaite de son armée fut causée par le soleil qui donnait dans les yeux des soldats (cf. le récit de la bataille de Crécy chez Froissart). Il est vrai que Pharnabaze s'exprimera plus éloquemment en 1628 : « Vous combattiez le ciel ! » Mais les paroles de Tiribaze n'en rappellent pas moins les paroles célèbres dont Philippe II avait reçu en 1588 le chef de l'Invincible Armada : « Ce n'est pas contre les éléments que je t'avais envoyé combattre. » Phulter dit qu'Alexandre le Grand craignait que

...son glaive
Faute de resistants se donnast quelque tréve.

N'est-ce pas presque une première esquisse du fameux vers un peu matamoresque de Rodrigue : « Et le combat cessa *faute de combattants* » ? Le vers de Schelandre pourra être cité par les commenteurs du *Cid*.

Il y a plus de vigueur encore dans les disputes à la Sénèque où s'entrecroisent les vers lapidaires que personne ne maniait alors plus magistralement ni plus souvent. Il y en a dans tous les actes : chacun des deux premiers en contient deux ; le plus long passage se trouve dans l'acte III.

Ces vers expriment plusieurs fois des maximes marquées de guillemets, car Schelandre, comme ses contemporains, a hérité de la tendance moralisatrice du XVI[e] siècle. Les réflexions plus développées ont aussi une part considérable dans les tirades et sont exprimées parfois avec une remarquable éloquence. Elles s'élèvent à un lyrisme qui rapproche Schelandre de Montchrétien et le montre bien supérieur à Hardy.

Comme Montchrétien, Schelandre trouve des accents d'une

mélancolie profonde et pénétrante pour parler de la fragilité et du néant des choses terrestres. La tirade d'Aristarque sur la vanité des ambitions est tellement sentie que, malgré les réminiscences littéraires qui s'y trouvent, on est surpris par cette philosophie d'une vieillesse désenchantée, si l'on pense qu'elle fut écrite par un jeune homme ardent. La mort occupe sans cesse la pensée de ces hommes comme celle de personnages de Montchrétien [1]. Le chœur des soldats, quand il devrait entonner une Marseillaise ardente, se fait l'écho de la sagesse résignée de l'antiquité en y mêlant les tristesses de la poésie religieuse chrétienne ou des psaumes dont l'écho s'est fait si souvent entendre depuis le moyen âge et Villon jusqu'au XVII[e] siècle :

Tout ce qui prend naissance...
Naist avec asseurance...
De mourir une fois.

La filandiere Parque...
Egalement embarque
Le serf et le monarque,
L'heureux et le chetif.

Phulter exprime la même résignation amère en proclamant la fragilité de toute chose : « Il n'est sous le croissant rien qui ne change ou meure. » — « Mort, étrange sommeil qui jamais ne dédort ! » s'écrie Eurydice en un langage si expressif dans son archaïsme et en nous faisant penser à *Hamlet* [2]. Et c'est bien aux doutes de Hamlet que Phulter semble donner une réponse en affirmant que les tourments ne finissent pas dans le tombeau : « Non, non, ne croyez pas que sortant de la vie on sorte des misères. La chair s'exempte de douleurs, mais le souffle divin,

C'est l'homme proprement qui ne prend point de fin
Et qui porte son mal quelque part qu'il s'envole.

1. Cf. les passages souvent cités et qui sont d'une poésie supérieure à celle de Schelandre : « Qu'est-ce, ô Dieu, que de l'homme ? Une fleur passagère... » — « La vie est comme une ombre et comme un vent léger, et son cours n'est à rien qu'à un rien comparable. » (C'est du Shakespeare.) « La vie est un air chaud sortant par la narine qu'un pépin de raisin peut soudain étouffer. » (C'est du Pascal avant la lettre.) « Le naître et le mourir est presque un même point », etc.

2. Jodelle avait déjà dit, dans un langage encore plus pittoresque : « La basse porte sombre est à l'aller ouverte et au retour fermée. »

Ce Phulter n'est pas cependant un désespéré. C'est l'immortalité de l'âme qu'il vient de proclamer, et il va nous exhorter à une fermeté stoïque ou, si l'on veut, cornélienne : « Ne nous rendons jamais sans avoir combattu. Le seul et sûr moyen de vaincre la Fortune c'est de la mépriser. » Et quel noble élan d'une âme héroïque vers l'idéal que cette consolation contre le bonheur des méchants mise sur les lèvres des jeunes filles : l'homme vertueux seul peut atteindre le vrai bonheur ; il « ne peut succomber au vrai malheur », et si l'on voit néanmoins le crime « triomphant de l'innocence », c'est

Affin que l'homme droiturier
Sa plus belle attente ne range
Sur le changement coustumier
En ce bas element de fange :
Mais qu'il aspire au firmament
Cedant aux ames plus serviles
Les voluptez breves et viles... [1]

Ces accents vigoureux pénètrent aussi les quelques idées politiques que Schelandre a essayé de hasarder et qui sont assez audacieuses. Les serviteurs de Belcar, quoique cela soit peu conforme à leur caractère, chantent un véritable hymne à la liberté contre la tyrannie en se faisant l'écho de l'esprit qui avait inspiré La Boétie : « tout empire longtemps ne respire » sans les « doubles colonnes » Justice et Piété. Ici le courtisan de Jacques Ier, qui dans ses flagorneries ne s'élève pas au-dessus de l'esprit de servilité de l'époque, ose presque toucher à l'absolutisme. Les paroles de Schelandre peuvent même prendre aujourd'hui plus d'importance que l'auteur ne leur en attribuait. Phulter devenu régicide s'écrie : « Ainsi tombent tous rois qui forcent de justice et d'amitié

1. Cette fois c'est Schelandre qui l'emporte par sa concision énergique sur Montchrétien. Cf. le chœur dans *la Reine d'Escosse* :

Et si par les biens et les maux
On mesuroit le bien de l'estre,
Les plus stupides animaux
Plus heureux se font reconnoistre.
   Un seul poinct vous fait prevaloir
Qui n'est pas commun à la beste :
C'est quand la vertu vous arreste
Dedans les termes du devoir...

les lois ! » Ces paroles nous sembleraient avoir quelque air d'actualité, car elles furent prononcées sur le théâtre français à la veille de l'assassinat de Henri IV, deux ans après la réimpression du *César* de Grévin publié, avec une préface « violemment hostile au principe monarchique », sous le titre : *la Liberté vengée ou César poignardé*.

C'est aussi de Montchrétien que Schelandre se rapproche par un sens très vif du pittoresque qui se fait jour dans les comparaisons et dans les périphrases. La mer est nommée (comme chez Hardy, avec des réminiscences classiques) plaine, campagne ou flots salés ; le poisson est « le bourgeois de l'eau », comme l'oiseau celui de l'air. Le tambour qui redeviendra en 1628 simplement tambour, est ici « peau bourdonnante », la trompette « airain creux », ce qu'elle restera aussi en 1628. Le vaisseau s'appelle par une expression très plastique « une branlante loge » (en 1628 « vaisseau »). Voyez aussi avec quel luxe d'épithètes pittoresques, et quelles brillantes et mièvres couleurs Belcar décrit les soins que lui a prodigués Méliane pendant sa maladie (III, 8 ; cf. 1628, *Pr. J.*, II, 2). Cette façon d'ennoblir les détails prosaïques de la vie quotidienne sera celle de Delille et de Chénier. Cf. encore *Pr. J.*, II, 1.

Les épithètes sont chez Schelandre une partie de la phrase aussi importante que chez les poètes de la Pléiade. Pourvu qu'elles soient pittoresques, elles peuvent être oiseuses. Cassandre dit à Eurydice : « Quand vous le [le poignard] briserez en cent *luisants* éclats. » En 1628 Schelandre laissera ce vers tel quel, mais ailleurs il changera ses épithètes pour rendre le pittoresque de son style plus discret. Jupiter ne prendra plus alors la forme d'un taureau *neigeux* (*blanc* suffira), ni d'un cygne *à long col* (*cygne* suffira) ; si en 1608 Éole était « *venteux* prince de l'air » et si le cerf avait des « pieds *venteux* », cet adjectif sera remplacé en 1628 par *léger*. De même les adjectifs composés si chers à Ronsard et à son école : *bi-denté*, *triple-chef*, *brise-flots*, etc., seront supprimés (ou échangés : *triple-chef* contre *à trois têtes*) dans le style modernisé de la tragi-comédie. — Au contraire Schelandre gardera en 1628 les épithètes inséparables des

personnifications : l'Envie au teint plombé, la sombre Frénésie, la pâle Vieillesse, etc., expressions héritées de la Renaissance et qui seront léguées au XVIIe siècle.

Schelandre fait volontiers les portraits de ses belles princesses : il y était amené d'ailleurs par le procédé habituel des indications scéniques *dans le texte*, de même que Hardy qui lui reste aussi à cet égard assez inférieur. Méliane nous est peinte toujours avec les couleurs mièvres qu'employait déjà Garnier aussi bien dans la peinture de sa Cléopâtre que dans celle de ses Juives. Il y a plus de nouveauté et d'originalité dans les portraits de Cassandre. « Avouez-moi votre amour, lui dit Eurydice, dans un passage supprimé en 1628, le silence l'avoue (paradoxe spirituel, hardi et neuf alors),

> Et le beau vermillon qui monte à vostre joüe
> Et ces deux clairs surgeons perle à perle poussés,
> Tesmoins d'un cœur serré... »

La nourrice signale ainsi son évanouissement : « Elle n'oit rien, ses beaux yeux sont bandés d'un voile ténébreux. » Et le chœur répond : « Elle revient, la lèvre se remue. » Observation minutieuse accusant un poète analyste et peintre à la fois. Il est dommage qu'au contraire, en racontant que Cassandre après s'être poignardée s'est jetée dans la mer, Eurydice se contente d'une périphrase pédantesque : elle « se lance dans le *sel néréan* pour fin de sa souffrance » ! Schelandre n'a guère sur sa palette les couleurs chatoyantes de Montchrétien qui écrit à propos d'une situation analogue :

> Et de sang *empourpra l'azur* de la marine [1].

Il nous dédommage par un trait emprunté à Properce et bien déplacé dans la bouche d'Eurydice qui se sait attendue par les supplices les plus affreux : « Les nymphes aux yeux pers levaient son corps flottant sur la mer. » Ce tableau de la jeune fille

1. Cf. cependant :

> Ha, pauvre Tyr, veuve désespérée,
> Retourne en *noir* de ta robe honorée
> Le *pourpre étincelant* (III, 3),

et en 1628 la description des ondes faisant sous la proue d'azur et de blanc des rideaux plissés (en 1608 : « De Glaucque au teint d'azur, l'eschine... »).

noyée sera repris un jour avec infiniment plus d'art par le poète de la *Jeune Tarentine*. Schelandre n'a pas été en vain disciple de la Pléiade : les commentateurs de Chénier peuvent glaner chez lui.

A propos de Cassandre on doit relever quelques expressions métaphoriques d'autant plus que, malgré des exceptions remarquables, le style de Schelandre obéit, plus ou moins consciemment, aux tendances abstraites de Malherbe, ou plutôt de l'époque, et se montre déjà un peu moins riche d'images. Les expressions métaphoriques en question se rapportent toutes à la partie la plus expressive du visage, les yeux. Ne pourrais-je pas faire la conquête de Belcar, se demande la princesse, en « rassemblant les rayons de mon œil attrayant » ? « Où se sont enfuis les éclats de votre œil ? » lui demande Eurydice. Cassandre reproche à Belcar d'avoir

...mis en arrière
De ses regards mourants la muette prière.

Cela vaut bien la tournure chère à Montchrétien :

Parlant avec Dieu du cœur et des paupières (*Aman*).
Et haussant vers le ciel le cœur et le sourci (*Escossoise*).

Cette même tournure se retrouve d'ailleurs dans Schelandre non moins hardie, voyez ces expressions faisant pendant au vers de l'*Escossoise* : aspirer « plus haut d'un *sourcil élevé* » et « *baisser les sourcils* pour le bien d'un accord ». Et voici pour finir une description réaliste de Belcar (III, 8), exprimant l'idée par l'image :

Quelle peine inconnue
Vous fait pointer les os et de chair vous dénue ?

Le monde extérieur en général n'est pas négligé. Tout ce qui se rapporte à la guerre, ce poète-soldat excelle à nous le présenter avec une concision brève et saisissante. La prison de Belcar décrite par Eurydice (III, 2) donne par ses détails concrets l'impression de la réalité. La description de la flotte par Tiribaze (I, 5) est faite avec quelques traits larges, de même que le tableau de la destruction future de Sidon fait par Phulter (III, 4). Le récit du supplice de Méliane est plein de choses vues, sauf la comparaison raffinée relative aux juges marchant

Comme princes vaincus qu'un triomphe captive,

réminiscence purement littéraire : tels le char au *mouvement* et à l'*attelage tragique*, l'air sonnant « de rumeur confusément plaintive », le bûcher dont la flamme

en *craquetant* se mesle de fumée
Qui monte *à noirs rouleaux* vers la *voûte gemmée*.

Dans la bouche de Tiribaze se trouve la personnification d'une chose inanimée d'un avant-goût presque romantique :

Du costé de la porte où l'antique chasteau
D'un regard sourcilleux se dilate vers l'eau (V, 1).

Le sentiment de la nature, qui peut être observé dans ces derniers passages, vaut bien que nous y insistions, car cet héritage de la Renaissance va bientôt disparaître de la scène française.

Le songe de Cassandre (I, 1) rappelle par son décor les pastorales, tout n'y est pas cependant conventionnel. Que de fraîcheur et de vivacité, malgré les ornements mythologiques, dans la description de l'hiver finissant (c'est plutôt un hiver de France que de Phénicie) et du renouveau faite par Tiribaze (I, 5) ! Les saisons fournissent matière surtout à des comparaisons comme chez Garnier et chez son maître Sénèque : ainsi le printemps avec ses « vives couleurs » et ses torrents soudains [1], l'été avec ses chaleurs torrides et ses orages, etc. — Les parties du jour ne sont pas toujours des prétextes à des périphrases érudites traditionnelles et empruntées au zodiaque ou à la mythologie ; il

1. Schelandre parle du « torrent printanier du forestier *Liban* ». Une autre fois il écrit : « Jusqu'au *cèdreux* (en 1628 : *plus haut*) sommet du Palestin Liban ». Ajoutons le mont Antiliban et le Jourdain mentionnés en passant. Voilà à quoi se réduit toute la couleur orientale. Aucun détail n'indique non plus que nous sommes à Tyr, cette Venise de l'antiquité, sinon le pourpre mentionné une fois par le chœur (III, 3). On n'y trouve pas même une description comparable à celle de Sidon dans la tragi-comédie (*Pr. J.*, III, 1) où d'ailleurs on rencontre peu de vers de cette sorte :

De vray, ceste cité son renom ne dément.
Que de monde assemblé ! Quel riche bastiment !
Quelle place marchande, et que de grandes rues !
Que les toicts y sont hauts et les boutiques drues !

vers qui pourraient convenir aussi à Paris et qui rappellent en effet les comédies de jeunesse ou même le *Menteur* de Corneille.

y a çà et là des effets de lever ou de coucher de soleil, des effets de nuit et de lune :

Ja d'une fresche main le vigilant Phosphore
Semoit de lis rosins tout le seuil de l'Aurore (I, 1).

« Un large crespon sous l'Olympe » est tendu (IV, 2).

...La nuict aux moites aisles
Seme l'azur des cieux de brillantes estoilles (I, 4).
...Le muable Croissant
Alloit d'argent blafard la terre blanchissant (II, 1).

Ces descriptions, un peu brèves pour nous, sont dignes d'être signalées, car, malgré toutes les réminiscences de Virgile, de Lucrèce ou des poètes alexandrins, ce sentiment de la nature dénote une imagination vive et colorée : cette imagination deviendra ensuite si rare que sa réapparition inattendue dans la tragi-comédie de 1628 enchantera de notre temps les historiens de la littérature.

Notons pour finir quelques comparaisons prises à la vie des laboureurs, des chasseurs et des bergers. De plus, Aristarque en exécutant des variations brillantes sur un lieu commun de l'antiquité (voyez par exemple le chœur d'*Hippolytus* : Minor in parvis fortuna furit, servat placidos obscura quies, præbetque senes casa securos, etc.) fait un éloge si chaleureux de l'état de la nature qu'il peut être classé parmi les disciples de Montaigne, précurseur de Rousseau. — Il y a aussi quelques comparaisons assez insignifiantes [1], prises à la vie des animaux, mais une fois au moins la vie des oiseaux inspire à Schelandre une image et une expression métaphorique dignes des grands poètes du XIXe siècle. Belcar, dans le vaisseau, se hâtant d'ôter son accoutrement pour

1. Celles de Hardy valent davantage. Cf. les fourmis, *Didon*, III, 1. Et surtout ce passage gracieux dans la *Mort d'Achille* (I, 1) : « Son esprit agité de contraires ressemble L'oiseau sur le sommet de la branche qui tremble, Il vollette douteux, etc. » Ces comparaisons sont encore plus fréquentes dans les œuvres épiques de Schelandre : le cœur d'Adam « tout transporté se lève à petits bonds Comme on voit sauteler le peuple sans poulmons Sur les tiedes estangs » ; David, aux reproches de Nathan, « est figé de remords comme une perdrix d'un trait soudain »...

rejoindre Méliane, est comparé par Eurydice à l'oiseau qui se lève plus beau

> Quittant sa vieille robe à sortir de la mue,
> Il vole ayant pour aisle une esperance esmeue.

6. *Conclusion. Place de Schelandre dans l'histoire de la tragédie.*

La tragi-comédie de 1628 qui a un dénouement heureux, l'innocence de Méliane ayant été découverte encore à temps, Belcar étant revenu pour sauver sa bien-aimée et le père ayant consenti au mariage des jeunes gens [1], — cette « deuxième édition », comme on l'a toujours inexactement appelée, contient deux journées, c'est-à-dire dix actes [2]. La tragédie dont quelques scènes seulement ont été transportées dans la *Première Journée*, a fourni la matière de la *Seconde Journée*. Les chœurs ont été supprimés ou, quand ils étaient de véritables entreparleurs, remplacés par un seul personnage, sauf quelques *troupes* : ainsi *Seconde Journée*, V, 4, où le messager fait toujours son récit aux soldats. Les tirades ont été très abrégées : voir notamment celle d'Aristarque-Abdolomin. Par contre, presque tous les récits ont été mis en scène et d'une façon si détaillée, si morcelée, que, d'autres scènes nouvelles [3] y aidant, la hardiesse du mouvement surpasse tout ce qu'on avait vu jusqu'alors sur le théâtre français depuis le moyen âge. Il est bien entendu que les trois unités sont négligées et même cette quatrième unité qu'est l'unité de ton, le comique le

1. De cette réconciliation générale sont exclus le mari qui a fait assassiner Léonte et... la nourrice, tous les deux vont être brûlés vifs.

2. A la demande de son *imprimeur*, Schelandre donne un plan pour réduire les dix actes à cinq, si l'on veut jouer la pièce « en des maisons particulières ». Il propose le titre de *Méliane* à cet *abrégé* qui s'ouvre par la tirade d'Aristarque-Abdolomin. C'est à l'acte III que commence la part de la *Seconde Journée*, c'est-à-dire la part de la tragédie de 1608. Sont rayés plusieurs monologues importants (dans la tragédie I, 1, 5 ; II, 1 ; III, 1, 8 ; IV, 2). Le cinquième acte de la *Sec. Journée* est conservé tel quel. Le nombre des personnages s'élève toujours à 25, mais l'auteur affirme que « 10 ou 12 acteurs au plus » suffiront.

3. Celles-ci font quelquefois double emploi : le duo de Belcar et Méliane, I, 4, est répété II, 7 (*Pr. J.*) ; la scène d'Aristarque-Abdolomin est coupée en deux, I, 2, et V, 7 (*Pr. J.*). Notons qu'en 1628 l'évasion de Belcar (III, 3) précède la scène de l'évanouissement de Cassandre (III, 4).

plus grossier ayant obtenu dans la *Première Journée* une part indiscrète, ce qu'avait déjà remarqué La Vallière. Tout ferait croire que c'est là l'ouvrage d'un jeune homme, n'était la maturité de l'art qui paraît surtout dans le style [1] corrigé ou refondu vers par vers, quoique ces corrections et refontes ne soient pas toujours plus heureuses que le texte original.

Comme on ne connaissait que cette tragi-comédie, Schelandre passait exclusivement pour un imitateur des tragi-comédies de Hardy. « Depuis 1608, dit récemment encore M. Rigal, Jean de Schelandre avait étudié Hardy, et c'est à l'imitation de Hardy qu'il avait remanié son œuvre », en « élève singulièrement habile d'un habile charpentier dramatique ». (Ce n'est pas de la tragi-comédie que nous nous occupons et nous nous bornerons à remarquer que Hardy, sauf le *Théagène et Chariclée* en huit journées, n'a publié que des pièces en une journée [2], et que ses tragi-comédies les plus mouvementées sont d'une nature bien différente de *Tyr et Sidon*, sans parler de l'élément comique qui leur manque.) On n'a vu et l'on ne voit en Schelandre que le représentant le plus audacieux et le mieux doué en 1628 de la tragi-comédie [3] dont le goût régnait depuis une quinzaine d'années. A l'exemple de Petit de Julleville et de M. Rigal, on le place après Théophile et Racan, comme chef du théâtre irrégulier sous Louis XIII, justement à la veille de la renaissance de l'esprit classique.

1. Le *Tyr et Sidon* de 1628 a été étudié, au point de vue linguistique, par M. Dammholz: *Studien über die französische Sprache zu Anfang des XVII. Jahrhunderts im Anschluss an J. de Schelandre's* TYR ET SIDON. *Zeitschrift für französische Sprache u. Litteratur*, 1887 (pp. 265-313).

2. Les deux pièces en deux journées que Mahelot attribue à Hardy, *Pandoste* et *Parthénie*, sont perdues.

3. L'ouvrage remarquable de M. Henry Carrington Lancaster, *The French Tragi-Comedy, its origin and development from 1552 to 1628*, Baltimore, 1907, thèse de *Johns Hopkins University*, ne s'occupe naturellement que de la tragi-comédie de 1628. Toutefois l'auteur renvoie à la tragédie de 1608, mais il se sert alors d'expressions si peu exactes qu'il semble ne pas bien connaître les *Funestes Amours*. Il dit, p. XVIII : «...this very *première journée* did actually appear alone in 1608 ; with its unhappy *dénouement* and was then called a *tragédie* » ; la tragédie de 1608 serait donc la *Première Journée* publiée séparément. Singulier écho de la vieille erreur traditionnelle ! Et cependant, p. 139, on lit : « The second *journée*... represents the form of the play that appeared in 1608. »

Sans doute Schelandre gardera cette place, mais on devra désormais lui en réserver une autre non moins importante.

La tragédie que nous publions met en évidence que Schelandre a fait ses premières armes sous le drapeau classique. Il réservait pour l'âge mûr les audaces juvéniles et il a rangé son ouvrage de jeunesse sous la discipline des règles.

Notre auteur débuta au temps de Henri IV et de Malherbe comme continuateur de Garnier, un peu après Hardy qui suivait alors la même voie au théâtre, et qu'il a devancé de plus de quinze ans dans la littérature par la publication de son ouvrage. Il est donc le précurseur et le maître de Théophile qui reprendra dans *Pyrame et Thisbé* un sujet analogue à celui des *Funestes Amours* et qui apprendra beaucoup de Schelandre à tous les égards. Car d'Anchères, tout en s'attachant au moule classique, y introduit tant d'éléments romanesques et tant de mouvement, avec un entrecroisement des scènes d'une complication jusqu'alors sans pareille, que la tragi-comédie de 1628 se trouve déjà entièrement condensée dans la tragédie de 1608. En même temps il nous fait assister à la lutte entre la passion et le devoir ou même entre deux devoirs; il sait le premier peindre d'une manière vraie et saisissante l'amour-passion fatal et tragique avant Racine, avant même que l'*Astrée*, dont la première partie paraît en 1607, ait remis à la mode le culte de l'amour dans la littérature. Notons surtout que, tout en s'abandonnant souvent aux jeux factices de la préciosité du XVIe siècle qui seront chers à Théophile aussi bien qu'à Corneille, Schelandre, par une éloquence d'une vigueur un peu fruste, par ses élans lyriques, par un sens du pittoresque qui prouve une imagination assez vive et colorée, rappelle à un plus haut degré que ses contemporains les meilleures qualités du XVIe siècle, dont quelques-unes disparaîtront avec Théophile après avoir jeté chez celui-ci un dernier éclat.

∴

Nous avons réimprimé le texte de la tragédie d'après l'exemplaire de la bibliothèque de l'Arsenal, mais sans reproduire les

variétés de caractères employées en 1608; nous avons résolu les abréviations : *am* ou *an*, *em* ou *en*, *om* ou *on* pour *ā*, *ē*, *ō*, *us* pour ⁹, distingué entre *i* et *j*, *u* et *v*, remplacé par *et* la ligature *&*; nous avons rétabli à l'intérieur des scènes les noms des personnages désignés dans l'original par leur initiale, et, entre crochets, la numérotation des scènes. Quelques fautes d'impression, quelques ponctuations trop insolites ont été corrigées, la leçon originale est indiquée en variante avec la date 1608.

Nous donnons en variantes, sans mention particulière, les remaniements apportés au texte de 1608 dans la tragi-comédie de 1628. Nous y avons ajouté l'indication des fautes d'impression relevées dans l'édition de la tragi-comédie par P. Jannet (*Ancien Théâtre François*, VIII, pp. 1-225; nous désignons par J cette réimpression) : elle change arbitrairement la division des scènes, elle n'a pas complètement utilisé la liste d'*errata* ajoutée à l'édition de 1628, des vers manquent malgré les nécessités de la rime.

Nous n'avons omis des pièces liminaires que celles qui ont trait aux *Meslanges*. Les *Stances à Monseigneur le Prince de Walles* ayant été reproduites avec quelques additions ou retouches dans les pièces liminaires de la *Stuartide*, nous avons joint ces variantes à notre reproduction du texte de 1608.

Nous espérons que l'on publiera quelque jour les *Meslanges* et les ouvrages épiques de Schelandre; l'on pourra alors dresser le Lexique de la langue de notre auteur. En attendant on se servira du *Glossaire* de l'*Ancien Théâtre François* (t. X).

Kolozsvár (Hongrie)

JULES HARASZTI.

ADDITIONS AUX NOTES DE L'INTRODUCTION. — P. XI, n. 2. M. Jusserand trouve par contre l'art de Schelandre identique à celui de Shakespeare : sans parler de ses concetti et calembours qui « égalent en mauvais goût ceux de Shakespeare », Schelandre rejette les unités, proscrit les messagers, mêle comique et tragique, vulgarités et échappées lyriques, « tellement à la manière de Shakespeare qu'on croirait, en nombre d'endroits, que les deux auteurs se sont connus et imités »; voyez

l'invocation aux étoiles, rôle de Léonte, *Pr. J.*, V, 4, et les paroles de Lorenzo, *Merchant of Venice* (1594), V, 1. Pour ma part je ne trouve pas tant de ressemblance entre ces passages et l'invocation de Léonte me rappelle plutôt la poésie antique. D'ailleurs M. Jusserand insiste sur le fait qu'alors « la grande floraison dramatique de Londres demeurait totalement inconnue » aux Français ; ceux-ci ne savaient pas l'anglais, ne connaissaient que la littérature latine de l'Angleterre : du Bartas lui-même, ami et admirateur de Sidney, n'a traduit que le poème latin de Jacques I sur la bataille de Lépante. Ogier ne connut pas Shakespeare « pas même de nom ». (*Hist. litt. du peuple anglais*, II, Paris, 1904, pp. 499-500; *Shakespeare en France*, Paris, 1898, pp. 31, 56-57.)

P. XXIII, n. 1. On trouve déjà chez Maupoint cette mention : « *Tyr et Sidon*. T. de M. Schelandre en 1628. » (*Biblioth. des théâtres*, Paris, 1733, p. 310). — Léris, *Dict. portatif hist. et litt. des théâtres. Seconde édit. revue, corrigée et considérablement augmentée*, Paris, 1763, après avoir qualifié la pièce de 1608 de tragi-comédie et celle de 1628 de tragédie (p. 443), écrit : « *Anchères* (Daniel) Gentilhomme, né à Verdun et vivant au commencement du dix-septième siècle ; il paroît par une Épître dédicatoire qu'il étoit attaché à Jacques I Roi d'Angleterre. Il n'a fait que la Tragédie de *Tyr et Sidon* en 1608. » (p. 497). Et ailleurs : « *Schelandre* (Jean), étoit homme de Lettres et Guerrier. Il a fait en 1628 la *Trag. de Tyr et Sidon* ». (p. 687). — Les *Anecdotes dramatiques* (Paris, 1775) répètent Léris, t. II, pp. 254, 481 ; t. III, pp. 6, 462. — Mouhy, *Journal du théâtre françois*, fait jouer en 1608 aux Enfants sans souci la tragédie de Danchères (dont il donne une analyse pleine d'inexactitudes) et en 1628 aux comédiens du Roi la tragi-comédie ; à propos de celle-ci il renvoie à la pièce de 1608 comme La Vallière.

P. XXV, n. 2. Lacroix profite en 1848 de l'avertissement de B. T. dans la *Bibliothèque dramatique de Pont de Vesle formée avec les débris des bibliothèques de Saint-Ange, de Crozat, de Mme de Pompadour, continuée par Mme de Montesson, possédée depuis par M. de Soleinne, augmentée et remise en ordre par le Bibliophile Jacob*, Paris, 1848. En citant la tragi-comédie il remarque : « Par J. de Schelandre, *c.-à-d.* Daniel d'Anchères. »

P. XXXIV, n. 2. On trouvera dans les *Modern Language Notes* de Baltimore (nov. 1907, pp. 225-229) un article fort intéressant de M. Searles, *The stageability of Garnier's Tragedies*, où les analyses et les conclusions de M. Rigal sont combattues une à une, du moins en ce qui regarde Garnier.

P. LXVII, n. 3. La tragi-comédie existe seule pour M. Jusserand quoiqu'il prononce une fois le nom de tragédie ; il ne parle d'ailleurs que de *première* et *seconde* éditions. Pour lui aussi Sch. est un *indépendant* du temps de Louis XIII, le frère d'armes de Cyrano et de Rotrou (*Shakespeare en France*, p. 60-64).

P. XXVII, n. 1. Lotheissen ne connaît pas davantage Schelandre.

TYR ET SIDON

TRAGEDIE

OV

LES FVNESTES AMOVRS

DE BELCAR ET MELIANE.

Auec autres meslanges Poëtiques

Par DANIEL D'ANCHERES
Gentil-homme Verdunois.

A PARIS
Chez IEAN MICARD, tenant sa
boutique au Palais, en la gallerie
allant à la Chancellerie.

1608.

Auec Priuilege du Roy.

AU SERENISSIME
JACQUES I. DU NOM,

Roy de la grande Bretaigne, etc.

Sire,

Je ne croiray jamais qu'un homme soit importun venant payer ce qu'il doit : et rien n'est plus justement deu que des vers au pere nourricier des Muses. Oublions pour un temps l'esclat de ces couronnes d'or qui n'estonnent que les regardants : et venons à ces forests de lauriers, à ces belles qualités de l'ame, que tout l'univers admire. Je tien que V. M. n'a point de plus certaine gloire que l'amour de la science : Le plus sage des Roys et le plus grand Roy des sages n'a formé que sur un tel desir et le choix et la priere qui l'ont rendu le plus heureux Prince du monde. A son imitation V. M. faisant la Court au sçavoir a si bien mis le siege du sçavoir en sa Court, qu'elle en est aujourd'huy la mer où tous les ruisseaux sont tributaires : chacun toutesfois selon sa portee. Envers les Dieux et les Roys (qui font grand tout ce qu'il leur plaist) les presents ne sont grands qu'à l'esgard de l'affection qui les accompagne. Cela m'encourage, Sire, de faire voir à mon Apollon mes devotieuses premices : fruits verdelets ou plustost fleurs de mon Printemps que j'expose aux rayons de ce beau Soleil pour les amener à maturité. Et si V. M. me fait l'honneur de les avoir pour aggreables, je promets que m'estant fortifié la voix sous ses favorables auspices, je feray retentir au Parnasse

François le divin subject de ses loüanges, et pour arres de mon vœu je luy offre ces frivoles fantasies comme tesmoignages plus veritables qu'artificiels du desir que j'ay de demeurer à perpétuité,

Sire,

Son tres-humble et tres-obeissant serviteur

DANIEL D'ANCHERES.

A SA MESME MAJESTE.

SONNET.

Tres-riche est la sentence et digne de l'autheur
De ce diuin Gregeois, chef de l'Academie,
» Qu'heureuse est une ville et des grands Dieux amie
4 » Où les doctes sont Roys, le Roy mesmes docteur.

Grand Monarque Breton, des Muses protecteur,
Tu sçais qu'il a bien dit, et qu'une ame endormie
Sous la nuict d'ignorance, est brutale demie,
8 Indigne d'occuper le grand nom de Pasteur.

Mais mieux s'il avoit dit, (comme en toy se rencontre)
» Bienheureux est l'estat dont le Roy se demonstre
11 » Aussi grand en sçauoir, qu'en honneur il est haut :

Qui tenant en sa main l'une et l'autre Minerve,
Paisible quand il peut, guerrier quand il le faut,
14 L'olivier ou la palme à son choix se reserve.

A ELLE MESME.

STANCES.

Grand Roy que le divin project
Formant aussi docte que grave,
A tout mis en mesme subject
Ce qu'il a de doux et de grave :

Mes vers estants nés de la paix
Seroient comme enfants de vipere
S'ils n'estoient a vous desormais
Vous estant de la paix le pere.

Les feux brilloient de toutes parts
Soubs la Diane qui precede,
Mais où est l'estoille de Mars
Des que vostre Aurore succede ?

Par là vous gaignez les lauriers
Sur touts les guerriers de la terre,
La guerre assomme les guerriers
Vous avez assommé la guerre.

Pour s'eslever les autres Rois
Font eslever force gens-d'armes
» Mais reigner par la seule voix
» C'est avoir les plus fortes armes.

Le ciel soustient vostre grandeur,
Aussi tout divin ie vous nomme,
Veu que, sans l'humaine douceur,
Vous n'avez rien tenant de l'homme.

Douceur seule entre vos vertus
Qui fait planche à mon entreprise,
Mon present seroit de reffus
Que la douceur rendra de mise.

Car vostre marque et vostre nom
Le change en monnoye de course,
Ne meritant plus le billon
Mais la reserve d'une bourse.

Ainsi fut le cuir emprunté
Par le coin d'un Cesar de Grece,
Mais ce qu'il fit par pauvreté
C'est un traict de vostre largesse.

Donc recevez les petits dons,
Apollon qui voit toutes choses,
Ne dédaigne point les chardons
Qu'il cree aussi bien que les roses.

Lors, jugeant par l'intention,
Si vous usez de clair-voyance
Ce soit pour mon affection,
Non pas pour mon insuffisance.

Ainsi (que diront mes souhaits
Que vous n'en ayez davantage ?)
Heureux soyez vous à jamais
Autant comme vous estes sage.

SIZAIN.

Si ne vous loüer point c'est estre mes-disant,
Et si pour vous loüer fault estre bien-disant,
Qui veut sans prophaner entonner vos louanges
Emprunte vostre voix seule digne de vous,
Ou s'il n'a pour ses airs le gosier assez doux
Qu'il chante du penser comme chantent les Anges.

A LA ROYNE

de la grande Bretaigne, etc.

SONNET.

Luisante de l'ame et des yeux
Vous seriez Soleil d'Angleterre,
Mais comme un seul le ciel enserre,
La terre n'en souffre pas deux :

Vostre Apollon pareil aux Dieux
Qui sur vous ses rayons dessérre,
Vous fait Diane sur la terre
Comme il est Soleil hors des cieux.

Royne, que tout bon-heur caresse,
Luy d'avec la mesme Sagesse
Par le seul sexe est different,

Et vous seriez la beauté mesme
Sinon que la vertu suprême
D'ailleurs plus aymable vous rend.

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE WALLES.

STANCES.

Sacre fleuron d'espoir, il faut traverser l'onde
Pour visiter en vous ce que porte le bruit,
Mais pour croire sans voir, c'est assez d'estre au monde,
Et cognoistre le tronc dont vous estes produit.

Si vous n'estes divin, vostre ame degenere
De ce miroir des Rois dont vous estes le sang,
Sang qui vous doit monstrer digne fils d'un tel pere,
Autant que vostre pere est digne de son rang.

Mais en peut-on douter ? si sa royalle place
Vous est acquise un jour par le droit evident,
N'auriez vous sa vertu comme heritier de race,
Puisqu'elle est de substance et l'autre d'accident ?

Ces deux successions ne se pouvant desjoindre,
Quand Jacques deffaudra soubs son aage dernier
Rendront, sinon le dueil, au moins la perte moindre,
Puis que mourant la flamme il reste le brasier.

1 Henry, dont les vertus vives et naturelles
Prennent accroissement plus viste que vos ans ;
Qui gaignez sans dessein les ames les plus belles,
Vray Phare des lettrés comme des courtisans,
Prince, au dela duquel le ciel ne peut promettre
Rien d'heureux, d'accomply, de beau, de singulier,
A qui tout sied tant bien, s'en voulant entremettre,
Que maistre vous semblez avant qu'estre escolier,
Noble appuy de la rose, il faut....

12 Elle est de la substance et l'autre est accident. — 14 Quand Jacqu'ainsi qu'Elie aux astres volera, — 16 Puisqu'en si bonnes mains son manteau coulera.

Mais plaise au Tout-puissant, que vos belles provinces
Ne parviennent jamais à un veufvage tel,
Et puis qu'il est d'ailleurs nonpareil à touts Princes,
Qu'il le soit en cela de n'estre point mortel !

Et que vous, aspirant à couronnes plus amples,
Apannagé, sans plus, de ses instructions,
Ne façonniez vos mœurs que dessus ses exemples,
Et luy tous ses desseins que sur vos actions.

Que partant de chez luy, vostre invincible marche
Espargne cela seul que l'amitié deffend,
Ne revenant jamais (comme l'oyseau de l'Arche)
Sans porter un rameau de laurier triomphant :

Sur tout, que vous jettant aux terres infideles
Releviez l'Evangile en son premier honneur,
Marquant la croix de sang sur le dos des rebelles
Qui auront refusé de la porter au cœur.

Qu'au lieu des temples vieux, dont ne reste plus trace,
Vous en dressiez de fer a l'espreuve du feu,
Et chez les mescreans ce miracle se face,
Et face mescreans ceux qui ne l'auront veu.

Et lors que l'Ottaman, soubs un soleil contraire,
En Eclypse verra son Croissant terminé,
On sçaura derechef que pour vaincre un grand Daire
Ne faut que d'un Philippe un Alexandre né.

17 larges provinces
37-40 Qu'au signe du Lion rampant sur vostre enseigne
Vous soyez un Soleil chaud et resplendissant,
Dont le front opposé face eclipser le reigne
De l'Ottoman superbe, au plein de son Croissant.

ODE SUR LE VOYAGE DE

Monsieur d'Anchère en Angleterre.

A SON LIVRE.

Allez donc avec vostre pere,
Et pour mieux vous faire juger
Legitime fils de d'Anchère,
Surmontez la peur du danger,
Courez sur la campagne moite ;
Et prenant pour nord la vertu,
Par la distance plus estroicte
Puissiez vous d'une ligne droicte
Traverser ce chemin tortu.

Allez, et recevez pour guide
Ce vent mal sain qui vers le nord
Soufle de la pleine terride,
La fievre, la peste et la mort ;
Car sa force estant oportune
Au vœu qui vous pousse en avant,
Malgré toute envie importune
Il faut que la bonne fortune
Vous arrive du mauvais vent.

Allez donc offrir vostre lire
Aux pieds de ce Prince immortel,
Et des fleurs de vostre bien dire
Allez tapisser son autel
Fleurs qui d'Elicon devalées

Pour ce mistere seulement
Par leurs douceurs emmiellées
Peuvent calmer des eaux sallées
Le tempestueux mouvement.

C'est cet astre dont l'influence
A fait la merveille des Roys
C'est ce Roy duquel l'Eloquence
Guide les Muses soubs sa voix
Et qui pour ses discours entendre
S'en voit tousjours accompagner.
Où l'on cognoist comme il peut rendre
Encore capables d'apprendre
Les plus capables d'enseigner.

Pourtant ne doutez que sa face
N'espande de ses rais plus doux
Quelque lumiere de sa grace
Et sur vostre pere et sur vous,
Car puis que le ciel l'a faict naistre
D'Apolon la garde et l'apuy,
Tout asseuré vous devez estre
Qu'il ne peut pas aymer le maistre
Sans aymer ce qui vient de luy.

D'ailleurs la coutume des Princes
Qui de la vertu sont issus,
Permet tousjours qu'en leurs provinces
Les Estrangers sont bien receuz,
Ce qui fait que je me propose
Que vous y serez recueillis,
Et pour vous en dire la cause
Sçauez vous pas bien que la Rose
A de tout temps aymé le Lys.

38 doux. 1608.

Quittez donc la rive Françoise
Et pour charmer par vos beaux vers
Celuy de qui l'ame courtoise
Charme les cœurs de l'univers,
Aydez à mettre au vent la toille,
Et puis faites que tout ainsi
Que D'ANCHERE pour faire voile
Prend ce Monarque pour estoille
D'ANCHERE soit la vostre aussi.

Car de mesme que l'Aigle porte
Ses petits au flambeau du jour
Pour sur leur veuë ou foible ou forte
Leur donner la mort ou l'amour,
Vostre pere son vol desserre
Vers ce sejour des Demi-dieux
Pour vous monstrer dans cette terre
A l'Astre qui sur l'Angleterre
Luit, comme le Soleil aux Cieux.

Mais vous qui pristes origine
Au feste de ce double mont,
Et dont l'influence divine
Aux routes hautes vous semond;
Employez vos forces extrémes
Pour luy rendre un effect pareil,
Faisant par vos vertus supresmes
Que ce soit plus tost le fils mesmes
Qui montre son Pere au Soleil.

HODEY.

SUR LA TRAGÉDIE
DE TYR ET SIDON.

SONNET.

Qui veut voir le pourtrait du Tyran de nos cœurs,
Et comme estant issu d'une fille marine,
Qui des eaux et des vents a pris son origine,
4 Il repaist ses sujets de souspirs et de pleurs.

Qui veut voir les effects de ses vaines faveurs
Et comme soubs l'apast d'une face divine
Ce cauteleux enfant remplit nostre poitrine
8 De feu, de fer, de sang, d'ennuys et de malheurs.

Qu'il vienne jetter l'œil sur ce tragique ouvrage,
Il verra de ce traistre un si fidelle image
11 En tant de braves cœurs par sa main deconfits,

Qu'il aura de quoy dire à propos de Cythere,
Qu'Apelle fut jadis le Peintre de la Mere :
14 Mais qu'à present D'ANCHERE est le peintre du fils.

HOD.

5 faueurs. 1608 — 6 diuine. 1608 — 15 Apellé 1608

SONNET DE L'AUTHEUR SUR SA MUSE [1].

Tel chante par esbat, et suivant son humeur
Sans se peiner d'autruy se contente soy-mesme,
Tel veut plaire, sans plus, à la dame qu'il ayme,
4 Tel brigue d'un beau los l'immortelle rumeur :

Moy qui n'ose pretendre un general honneur
Je tien pour vicieux et l'un et l'autre extréme,
Et bien qu'à mon plaisir se regle mon poème
8 Si reçoit-il en outre un usage meilleur.

J'escri, pour le devoir à la Majesté Saincte,
Aux grands pour la vertu qui sur eux est emprainte,
11 Aux dames pour l'amour, ou pour la feinte au moins,

Pour mordre aux envieux, pour rire à la commune,
Aux amis pour leur plaire, et les prendre à tesmoins,
14 Tout pour tromper l'ennuy, du temps ou de Fortune.

QUATRAIN [2].

Allez mes vers, enfans de mon enfance,
Si l'on vous mord, ne repartez sinon
Que d'un tel Roy vous avez pris le nom,
Vostre parrain sera vostre deffence.

Plus D'ENCHERES *et plus vaut* [3].

1. Ce sonnet est précédé de *A Monsieur D'Anchere sur ses Meslanges poëtiques. Stances.* Par Paul Ant. D'Agart, et de la *Response de l'Autheur.*
2. Ce quatrain est répété dans la *Stuartide* où le premier vers est ainsi modifié : *Courez mes vers hors et dedans la France.*
3. Cette devise est répétée à la fin des *Trois premiers tableaux* : *Plus D'Anchères et plus vaut.*

ARGUMENT
DE LA PRESENTE TRAGEDIE.

Tiribaze Roy de Tyr, et Aristarque Roy de Sidon, avoient une guerre continuelle ensemble, ou sur ces annees dernieres les Sidoniens avoient eu du pire. Advint qu'entre les deux terroirs ils donnerent une si furieuse bataille et tant opiniastrement disputee que la nuict venant les departit avec pareille perte de gens et égal advantage, de façon que les deux fils des Roys susdits qui conduisoient les armees, (estants les peres des-ja vieux) furent faits prisonniers amenés à la Court de part et d'autre, et de là fut arrestee une trefve de six mois, durant laquelle se devoient traicter les conditions d'une ferme paix. Belcar fils d'Aristarque devient en ce temps passionnément amoureux de Meliane, fille puisnee de Tiribaze et elle de luy au reciproque, si bien qu'apres plusieurs entre-veües ils vindrent jusqu'aux secrettes promesses de mariage, à l'aide et entremise d'Eurydice nourrice de Cassandre, qui sœur aisnee de Meliane avoit une mesme passion, mais ne s'en estoit ozé descouvrir à personne, jusqu'à ce que sadite nourrice la surprit preste à se tuer, et apres l'avoir contrainte de luy deceler son mal, luy promit de luy assister devant toute autre, et de là en avant prit resolution de frauder Meliane de l'accomplissement de ses amours, dequoy la Fortune luy en fournit bien-tost une occasion. Car en ces entrefaites Leonte fils de Tiribaze fut tué à Sidon surpris en adultere, dequoy le pere indigné et rejettant la faute sur Aristarque, fit emprisonner Belcar à dessein de le faire executer le lendemain. Meliane

affligee outre mesure se resoubt avec la traitresse Eurydice de gaigner le capitaine des prisons, ce qu'elle fit aisément, et s'apresta pour s'embarquer avec son amy et se sauver à la fuite. Eurydice ayant fait glisser Belcar desguisé en vieille, va querir Cassandre voilée au lieu de Meliane, et la sépare en une chambrette du navire, pour ne point descouvrir la fraude, jusqu'à ce qu'estants un peu esloignés, le Prince impatient de si longue attente se pense approcher de sa maistresse, mais il changea bien de dessein à la rencontre de ce merveilleux change. Car comme il vit ceste fille esplorée qui a deux genoux se soubmettoit à sa misericorde, il convertit sa joye en furie et leva le poignard pour la frapper, toutesfois (en respect des traicts de visage de sa maistresse qui se remarquoient au front de son aisnée) [1] se retint, et sortit pour rencontrer la malheureuse vieille, mais ne la trouvant pas à la chaude se resoult de quitter ceste odieuse compagnie : de fait il avise un esquif lié à la pouppe du vaisseau, et s'estant jetté dedans tout seul, tranche d'un coup d'espée la corde qui l'attachoit, et à force de rames prend une route à part, de façon qu'ils le perdirent incontinent de veüe, luy estant la mer fort calme et favorable. L'amoureuse delaissee trouva son poignard qu'il avoit lasché sans y penser, et outree d'un regret qui l'abandonnoit à la rage ne tarda gueres à s'en perçer le sein : puis rendant les derniers cris se lança dans la mer, qui plus pitoyable que de coustume ne l'engloutit point, mais repoussa doucement ce corps droit à son natal rivage, bien proche du chasteau de Tyr. Or Meliane sceut incontinent que son amant estoit eschappé, lors ayant cherché sa vieille messagere et ne trouvant ny elle ny Cassandre,

1. Cette idée heureuse ne sera clairement réalisée qu'en 1628.

se douta aussi tost de ce qui estoit vray. Elle sort desesperee sur le rivage, et de mille sortes d'injures se prit à maudire le navire encore paroissant à sa veüe : voicy de fortune le corps de sa sœur qui justement s'adresse à l'endroit où elle faisoit ses complaintes, duquel ayant approché et recognu le poignard, la voila plus estonnee que jamais, incertaine à qui elle doit attribuer la cause de ces nouveautés. Tantost elle veut croire que son amant l'a vengee des fraudes de Cassandre, tantost qu'apres en avoir abusé à son plaisir, il l'a ainsi miserablement accoustree en haine du mauvais traittement receu par son pere : Bref avec beaucoup de clameurs elle se lamentoit sur le corps, resolüe de suivre une mesme voye. Tiribaze estant luy-mesme en queste du prisonnier eschappé (ignorant qui l'avoit aydé ny accompagné en sa fuite) se rencontre à ce desolé spectacle, dont estant venu plus pres surprit Meliane à l'instant qu'elle arrachoit la dague du sein de sa sœur avec certaines parolles ambiguës qui sembloient confirmer la creance qu'il prit à l'heure, sçavoir qu'elle mesme avoit reduit ce corps à ce piteux estat. La voila incontinent empoignee et condamnee au feu sans que jamais on sceust tirer une parole d'elle qui estoit bien aise de n'estre pas soy-mesme l'executrice de son funeste dessein. Aussi tost apres le supplice fini voicy revenir l'Amiral qui de sa galere avoit attaint le vaisseau susdit, dans lequel (s'estants les matelots jettés à la mer pour ne tomber és mains du terrible Roy) ne restoit qu'Eurydice, de laquelle on apprit toute la verité de l'histoire. Tiribaze accablé du desplaisir de ses pertes, et du remords de sa conscience, apres plusieurs blasphémes contre les Dieux devient enragé, de sorte que voyant entrer un des siens nommé Phulter, il court à luy l'espée au poing et le perçe de part en part, s'imaginant que c'estoit Aristarque. Le

pauvre courtisan, ressentant les horreurs de la mort, se resoult à la vengeance, et tellement attaint son misérable maistre, qu'il luy fait rendre premier les abbois, puis aussi tost tombe aupres de luy : donnant assez de preuve combien la fortune est variable, et peu certaines les faveurs des grands, principalement aux flatteurs.

QUATRAIN.

Ce meslangé livret est comme ce grand Monde,
Pour les quatre Elements il a quatre subjets :
La guerre pour le Feu, pour la Terre la paix,
La pieté pour l'Air, et les amours pour l'Onde.

Esprit Aubert.

ABBREGÉ DES PERSONNAGES.

ARISTARQUE.
Outrager ses voisins n'est pas estre vaillant.
TIRIBAZE.
Un Roy n'a point d'honneur qui n'a l'ame agguerrie.
CASSANDRE.
Supplanter un rival ce n'est pas tromperie.
BELCAR.
4 Il faut tenter le sort, tout remède faillant

EURYDICE.
Il faut un prompt secours à un mal violent.
MELIANE.
Le devoir est sans force où l'amour seigneurie.
PHULTER.
Pour reigner à la Court vive la flatterie.
MARMODON.
8 Il ne fait guerres seur pres d'un Prince boüillant.

ARGOND.
Quand on ayme un bon maistre, on en parle sans crainte.
LES JUGES.
Sous le plaisir des grands la Loy souffre contrainte.
L'AMIRAL.
11 Il faut servir le Roy, fust-ce contre raison,

BALORTE.
Quand l'ennemy fait perte, usons de la poursuite.
LES ARCHERS.
On ne peut aller droit sous meschante conduite.
THAMYS.
14 Sauver un innocent ce n'est point trahison.

ENTRE-PARLEURS.

CASSANDRE,	Fille aisnee de Tiribaze.
BELCAR,	Fils d'Aristarque.
MELIANE,	Sœur de Cassandre.
EURYDICE,	Nourrice de Cassandre.
TIRIBAZE,	Roy de Tyr.
PHULTER,	Courtizan.
MARMODON,	Gentil-homme Tyrien.
LES ARCHERS DES GARDES.	
THAMYS,	Capitaine des prisons.
ARISTARQUE,	Roy de Sidon.
BALORTE,	Courtizan.
L'AMIRAL DE TYR.	
ARGOND,	Domestique de Belcar.
ANTORBE et TERPON	Juges de Tyr.
MESSAGER.	
CHŒUR DES SOLDATS TYRIENS.	
CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.	
CHŒUR DES SERVITEURS DE BELCAR.	

TYR ET SYDON

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

[I, 1.] CASSANDRE.

O le plus inhumain de la troupe divine
Fils non pas de Venus, mais bien de Proserpine
Ennemy capital des douces libertés,
Fleau de la raison, tyran des volontés,
Redoutable voleur dont les intelligences
Forcent en trahizon les plus fortes deffenses,
Qui traittant le plus mal tes plus humbles subjets,
Tients seul la guarizon des playes que tu fais,
Avare en tes presents, prodigue en tes supplices,
Petit enfant de corps, vieux routier de malices :
Helas ! jusques à quand au fond de tes enfers
Sentiray-je tes feux, tes gesnes et tes fers ?
Seront donc sans octroy mes prieres plus sainctes ?
Es-tu comme sans yeux sans oreille à mes plaintes ?
Achéve-moy d'un coup, rigoureux Cupidon,

[*Seconde Journée*, I, 1.] 1 de la race — 2 Vray fils de Tisiphone adopté, de Cyprine — 3 de toute liberté — 4 Tyran du jugement et de la volonté — 5-8 *supprimés.* — 9-10 *intervertis.* — 9 Avare de présens prodigue de supplices — 10 corps vieux 1608
11 Jusques à quand, Amour, au fond — 13 Pourquoy repousses-tu mes prières — 14 sans oreilles aux plaintes — 15-16
Si les dieux sont cléments et tendres au pardon,
Tu n'es pas un vray Dieu, rigoureux Cupidon.

Ou dy moy mon forfait, j'en demande pardon.
  Depuis l'esclair subtil de tes flammes cruelles,
Glissant de l'œil au cœur, et du cœur aux moüelles,
Qui me fit adorer d'une folle amitié
Soubs un visage d'homme un rocher sans pitié,
Comment traine-je encor ma languissante vie ?
Comment puis-je porter si longue maladie ?
Comment se peut-il faire helas ? qu'un tant de pleurs
D'un cours continuel n'ayt tary mes humeurs ?
Qu'un brasier tant couvé ne m'ait reduite en cendre ?
Que parmy tant de morts la mort ne m'ait sçeu prendre ?
  Fut-il jamais en terre une fille de Roy
Qui receut un destin si muable que moy ?
Moy, dont les yeux brillants qui plantoient de leurs flesches
Un pouvoir absolu dans les cœurs plus revesches,
Sont ores tout ternis, et flambeaux abattus
Sont, au lieu de rayons, de larmes revestus :
Moy qui de gaye humeur, de maistresse et geoliere,
Deviens melancholique esclave et prisonniere,
D'un thresor ou l'Amour receloit ses attraits,
Une ordinaire bute ou se plantent ses traits.
  Hélas ! que direz vous, ô Princes plus insignes
Du terroir Syrien, que je n'ay trouvés dignes,

16 forfait i en 1608 — 17-20 *refondus en 5 vers :*
Depuis que par mes yeux un esclair de ton foudre
Mit en braise mon cœur, mes chastes vœux en poudre, etc.
21 encor mes membres sur la terre — 22 *supprimé.* — 23 Et comment s'est-il fait qu'un tel torrent de pleurs — 27 jamais au monde — 28-31
En qui le sort parust plus muable qu'en moy,
Moy de qui les beaux yeux eschauffoient de leurs flammes
Les lieux plus esloignez et les plus froides ames,
Sont ternis tout à coup, et, cierges retournez,
32 de pleurs environnez — 33-34
Moy qui, des plus francs cœurs maistresse recogneue,
Me trouve d'un captif esclave devenue ;
— 35 assembloit — 36 butte ordinaire — 37 ô beaux et jeunes princes
— 38 Des plus grands que l'Asie eslève en ses provinces

Qui par tant de devoirs à ma beauté rendus,
Tant de soupirs en vain, tant de pleurs espandus,
Et par tous les tourments de l'amoureuse rage,
(Tourments qu'or je cognois, et trop à mon dommage)
Apres mille travaux, n'avez rien emporté
Qu'un refroigné refus, portier de cruauté :
Que direz-vous de moy ? le feu qui me surmonte
Est espris d'un forain qui de moy ne fait conte.
C'est vengeance du ciel qui passe mon forfait
Je souffre plus de mal que jamais n'en ay fait,
» C'est patir doublement que patir en cachettes,
» Ce sont larmes de sang que les larmes secrettes.
Lors que mon cœur poussé de mouvement soudain
Prepare des discours pour fleschir son desdain,
Je tremble, je rougis, mon audace s'envole
Ma langue à mon palais immobile se cole.
Las ! si le voit-il bien, mes gestes seulement
Le descouvrent assés à son beau jugement,
Mais inhumain qu'il est, aveugle volontaire,
Il refuse à me voir de peur de me bien faire.
Il est d'autres chainons de long temps detenu
Mon œil est je le sçay d'un autre prevenu,
Ma sœur, ma sœur me nuit, et moins que moy craintive
D'un lien mutuel doucement le captive.
Ha regret nompareil ! que celle qui devroit

39 par devoir exact... rendu — 40 Par fidèle service et par sang espandu
42 (Qu'aujourd'huy je ressens, las, trop — 43 A la fin de vos maux n'en avez remporté — 44 confit en cruauté — 45 me consomme —
46-8 Provient d'un caillou froid qui ne tient rien de l'homme
La vengeance du ciel surmonte mes rigueurs
Car mesme elle deffend la plainte à mes langueurs
— 49 C'est souffrir... que souffrir
51 mouvemens soudains — 52 ses dédains — 53 ma liberté — 55 Las ! si voit-il mon mal ; ma mine seulement — 56 Ne l'expose que trop — 58 Il ne veut pas me voir d'un regard salutaire — 60 d'un autre œil
63 Crève-cœur non pareil ! Celle qui me devroit

Me ceder en tous lieux m'anticipe mon droit :
Ah ! fille sans respect, fille determinee
Voudrois-tu supplanter ta mal-heureuse aisnee ?
Ouy je n'en doute plus, il seroit esbranlé
Par le premier soupir de mon sein desolé,
Eust-il dans la poictrine une roche glaçee
Si tes attraits larrons ne m'avoient devancee.

Mais deusse-je invoquant les plus affreux Démons
De son trosne arracher la Deesse à trois fronts
Y deusse-je employer de rage debordee
Les gobeaux Circeans, et les ars de Medée,
Deusse-je descendant aux antres de la mort
Conjurer les fureurs, le medisant discord,
L'envie au teint plombé, la forte jalousie,
Le soupçon mesfiant, la sombre frenaisie,
Et tout ce qui d'horrible en l'Averne est enclos
Je rompray vostre paix, guerre de mon repos.
» Qui veut bastir au seur il ne faut pas qu'il ente
Le nouveau sur le vieil, mais que tout il deplante
Le dessein precedent pour y fonder le sien :
Et quand ces detourbiers ne m'aideroient à rien.
Plustost par un boucon je me verray vengee,
Qu'estre de ce martel à jamais affligee.
Tout-beau, folle Cassandre, a quoy te resous-tu ?
Comment s'est aujourd'huy ta si rare vertu,
Ton naturel accort, ta douceur tant aymee

64 Ceder en toute chose anticipe... — 65 Ha !... à me perdre obstinée — 66 Oses-tu — 69 Eust-il le sein rempli d'une

71 appellant tout secours le plus prompt — 72 Arracher de son trosne Hecate au triple front ; — 74 Les gobelets de Circe — 75 descendante — 77 la noire Jalousie — 79 la forte Frenaisie — 79-80

Et tout ce que d'affreux l'enfer conçeut jamais,
Je vous feray la guerre en me donnant la paix.

84 tous ces efforts — 85 un poison — 86 Qu'estre toujours plaignante et jamais soulagée. — 88-9 ceste rare... Ce..., ceste douceur aymée

En vice, en cruautés, en horreurs transformee ?
Remets, remets tes sens en leur propre maison
Escarte ces vapeurs, qui brouillent ta raison,
Et pour de Meliane un sain jugement rendre,
Laisse-là l'interest que ton droit peut pretendre.
  Par les loix de Cypris est permis de saisir,
A qui premier le peut l'object de son desir
Sans respect d'aucun temps, de personne ou de place :
Donque si de ta sœur la jeunesse et la grace
Ont embrazé le sein du Prince de Sidon,
Doit pourtant ton despit flottant à l'abandon
Du vent passionné d'une injuste querelle,
Machiner un effect si funeste contre elle ?
Non meurs plustost pauvrette, accusant à ta mort
Les astres impiteux et le contraire Sort,
Qu'à ce traistre complot pour guarir condescendre
Digne d'une Progné non pas d'une Cassandre.
  Outre ces creve-cœurs un augure nouveau
Un songe ceste nuit m'a troublé le cerveau.
Ja les moreaux volants qui trainent la charrette
De la fille d'Erebe esperans la retraite,
Ayants de leur travail les trois quarts mesurés
Couroyent à chef baissé droit aux flots desirés,
Ja d'une fresche main le vigilant Phosphore
Semoit de lis rosins tout le seuil de l'Aurore :

91 ton sens en sa maison — 92 les vapeurs qui troublent — 94 Mets l'interest à part que tu dois y pretendre — 95 Cyprine, par ses loix, a permis — 97 Sans esgard d'aucuns — 98 Partant si — 99 Ont donné dans la veue au prince — 100 Dois-tu par un despit

103 en imputant ta mort — 104 A la malignité des astres et du sort — 105 guairir — 107 un presage — 108 m'a brouillé — 109 Desjà les roussins noirs — 110 De l'ennuyeuse nuit esperoient la retraitte

111 Et sentant de leur train — 113-4

Desja la fraische main du vigilant Phosphore
Commençoit à blanchir le portail de l'Aurore

Mon chef estoit à sec, et mes yeux s'ennuyans
De se voir despourveus de ruisseaux larmoyants
S'estoient laissé ciller l'une et l'autre paupiere,
Non d'un ferme dormir (car des l'heure premiere
Qu'un dard me traversa, l'image d'Atropos
Ne m'a point eslargi le miel de son repos)
Mais d'un leger sommeil interrompu de masques
De spectres, de frayeurs et de songes fantasques :
  Estant, me sembloit-il, loin du bruit soucieux
Sizes dessoubs un aulne en un pré spatieux
Seules ma sœur et moy nous cueillions des fleurettes
Chantans à qui mieux mieux quelques airs d'amourettes,
Un cerf à l'impourveu, d'un pas gravement doux
Sortant du bois prochain s'est avancé vers nous,
Sa rameure estoit d'or, d'or la forte chausseure
Qui de ses pieds venteux marquoit l'assiette seure,
Sans ride estoit son col, son chef un peu longuet
Sur qui deux yeux hagards sembloient faire le guet,
Son poil estoit plus blanc que les floccons de laine
Qui tombent en Janvier des nuaux sur la plaine,
Ses membres bien replets, bref il estoit si beau
Que la bessonne sœur du Delphique flambeau
Pour ses chastes esbats en seroit idolastre :
Il aproche asseuré puis d'un geste folastre
Caresse ma germaine, ores leschant son œil,

115-20 Mon front estoit à sec ; mes yeux, estans marris
De manquer d'exercice en leurs ruisseaux taris,
Comme par nonchalance, et faute de lumière.
S'estoient laissez coller l'une et l'autre paupière
Non pas d'un vray dormir doux frère d'Atropos
(Car mon tourment n'est point compatible au repos),
127 gayement doux — 128 d'un bois — 130 pieds legers
131 Son col hault et poli, son front large et longuet — 133 les flocquets — 136 la reyne des bois, à l'argenté flambeau — 138 Il aborde sans crainte, et — 139 Fait caresse à ma sœur d'un muffle incarnatin.

Or ses mains, or son sein, d'un musequin vermeil
Puis va, tourne, revient, sautelle d'alegresse
Comme un chien dameret qui cherit sa maistresse,
Ell' le mignote aussi de mille accents flatteurs,
Orne ses andouillers des plus exquises fleurs ;
J'en vouloy faire autant, il recule farouche
La seule Meliane en privauté le touche,
Mon offre ny ma voix sa rigueur ne fleschit,
Plus je marche apres luy, luy plus viste gauchit :
Je conçeu lors despite une humeur envieuse
Qui me rendoit des-ja ma germaine odieuse.
Quand je voy l'animal apres ces jeux mignards,
Luy accrocher sa robe à l'or de ses brancards,
La lever eminente aux pointes de sa teste,
Puis retourner au bois heureux de sa conqueste :
Je le suys, il me fuit ; mais talonné de pres,
Peureux il lasche prize, et me quitte son faix,
Je poursuy nonobstant apres telle recousse :
Le desir de vengeance et l'ire qui me pousse
Me rend les pieds dispots et les membres legers :
Apres avoir long temps sans crainte des dangers
Brossé parmy les forts et les ronces poingnantes
Par vallons raboteux, par cavernes sonnantes,
(Chose effroyable à voir) son chef devint tout rond,
Il perdit à l'instant les armes de son front,
Son poitrail s'espaissit de longue chevelure,
La jambe s'acoursist, l'oreille, et l'encolleure,

140 Baisant ses mains, ses yeux, sa bouche et son tetin
142 Comme un chien qui se joue au pied de sa maistresse. — 143 Elle aussi le mignarde avec des ris flatteurs, — 144 Ornant... de joyaux et de fleurs — 147 A mes plus doux appas sa rigueur — me fleschit 1608 — 148 Quand je veux l'approcher, il s'esquive et gauchit
152 L'accrocher par le bust à l'or — 154 recourir aux bois joyeux — 155 J'y cours et luy s'enfuit ; — 158 et d'honneur

Son poil devint tout roux et ses deux yeux ardants,
Sa gueule se couvrit de grands rochers de dents,
De son dos s'estendit une noüeuse queüe
Qui luy battoit les flancs en la cholere esmeue,
Ses pieds vindrent griffus larges à l'avenant,
Bref ce fut un lion, qui vers moy se tournant,
Ja d'un agile saut me tenoit attrapee :
De si soudaine peur ma poictrine frappee
Fit bondir un sursaut eveillant quand et moy
Le cours desesperé de mon pleurant esmoy.
  Dieu, si c'est mon trespas que Morphé me presage,
C'est ma felicité plustost que mon dommage,
» Le choix du moindre mal est heur au malheureux,
» Il vaut mieux n'estre point que d'estre langoureux.

[I, 2.] BELCAR.

Si jamais un amant tout content en son ame,
Eust subjet de cherir et l'Amour et sa flamme,
Je suis celuy qui doy, selon mes premiers vœus,
Honorer son autel du meurtre de cent bœufs,
Ce digne fils de Mars qui n'est jamais severe
A ceux qui leurs beaux ans consacrent à son pere,
Ame de l'univers, esprit qui rend épris
D'un sublime desir, des hommes les esprits,
Si favorable aux siens que l'inconstante roüe
Ne peust estre importune aux amants qu'il avoüe :

168 Sa maschoire s'arma — 169-70
Un tissu d'os nerveux, qui lui sort de l'eschine
En luy battant les flancs, l'eschauffe et le mutine ;
173 Desjà d'un sault agil — 174 ma pauvre âme — 175 en sursaut un inutil reveil — 176 Qui n'osta point le songe en ostant le sommeil. — 179 c'est l'heur

[*S. J.*, I, 2.] 181 content de sa dame, — 182 de benir — 184 du trespas — 185 enfant de Mars — 188 celeste desir — 190 N'est jamais

Dieu qui mieux que Jupin les peut eterniser
Et paistre d'un Nectar qu'on ne scait espuiser,
Roy non pas en Cythere, en Paphe, en Amathonde
En Itale, en Erix, mais bien en tout le monde,
Le plus adroit tireur le plus ingénieux
Le plus beau, le plus craint, le plus vaillant des Dieux.
Amour qui bien-heurant le malheur de ma prise
A guidé mon espoir à si haute entreprise
A si brave dessein que l'oser seulement
Me seroit trop d'honneur en tout evenement :
Il a d'une princesse emprunté les deux astres
De qui les immortels se rendroient idolastres
Et par eux si beau feu dans mon sein allumé
Que j'ay trop de plaisir d'en estre consumé,
Puis pour ravir mes sens d'une rare merveille
Il a navré son cœur d'une fleche pareille
Si qu'aujourd'huy je puis, ô mortel trop heureux !
Me dire autant aymé que je suis amoureux :
Il ne reste qu'un point pour comble de ma gloire,
Il ne reste qu'un fort pour fin de ma victoire,
La froide chasteté contre moy le deffend,
Si seray-je bien tost plainement triomphant,
» Ce n'est rien du travail ny de la patience,
» Quand on a de son but une ferme asseurance.
Voicy ma Meliane, ah celeste flambeau !

191-4 *supprimés.* — 194 Italie 1608 — 196 le plus fort et le plus craint des dieux — 198 mes pensers
201-4 Il a d'une beauté par delà tout exemple
(L'objet le plus parfait que le soleil contemple)
Engravé dans mon sein, d'un trait noble et doré,
Le celeste pourtrait au naturel tiré ;
— 205 Et puis, pour me ravir d'une douce — 206 a piqué
211 Le formaliste hymen — 212 Mais je seray — *Suivent 4 vers.* — 213-4
La patience est douce et sans peine l'attente
Alors que l'esperance est solide et constante.
— 215 ...ah ! quel essain d'attraits !

L'Aurore à son lever n'a pas le teint plus beau,
Je voy ses tresses d'or et sa gorge yvoirine,
Sa taille, sa demarche, elle est toute divine !
Eurydice est apres, qui de long-temps a sçeu
Le doux nœu qui nous joint de nul autre aperçeu,
Voila pres de Venus une hideuse Gorgonne !
J'entendray de ce coin quel avis elle donne.

[I, 3.] MELIANE, EURYDICE.

MELIANE.

Non, non, ne craignez pas, ma mere que mon feu
Hors les bornes d'honneur m'eslance tant soit peu :
Bien que j'ayme ardemment si ne sera gaignee
La fleur de mon printemps qu'en un sainct Hymenee

EURYDICE.

Ne vous offensez point, Madame, si je crains
Qu'un si riche thresor vous eschappe des mains,
Apres l'avoir lasché la repentance est vaine :
Or bien que vous n'ayez comme vostre germaine
Abouché mon tetin, je vous ay toutesfois
Pendue à mon collet et mille et mille fois
Dez que venant au jour vous parustes si belle,
Je vous cheri pourtant et peut estre plus qu'elle :
C'est pourquoy je suis libre, et de franche façon
Je prens l'authorité de vous donner leçon.
Je sçay que c'est de nous et sçay que c'est des hommes,

216-20 Elle ne me voit pas. Almodice est auprès
221 De Megere à Cyprinne estrange difference ! — 222 toute leur conference.

[*S. J.*, I, 3.] 224 Des bornes de l'honneur s'egare — 225 J'ayme, mais sans hasard de voir abandonnée — 226 qu'en faveur d'hymenée. — 227 pas — 228 Que ce joyau si cher
234 (*manque dans* J) Pour cela je vous ayme et... — 235 Pour cela

Il nous vont remonstrant, simplettes que nous sommes !
Qu'il sont navrez à mort, comme en effect aussi,
Aucuns par nos attraits endurent maint souci,
Mais leur cupidité souvent est supprimee
Aussi legerement qu'elle fut animee.
  Comme le trop de bois estouffe un petit feu,
S'il est mis sagemment le grossit peu à peu,
Ainsi de nos faveurs dont ils bruslent d'envie,
Trop esteint leur amour peu l'entretient en vie,
Amour qui toutesfois ne peut estre un moment
S'il n'a de plus en plus de ce doux aliment
Il queste sans cesser. Comme en la grande masse
D'un antique palais, une seule crevasse
Croissant avec le temps le faict tendre au declin,
Fait bresche irreparable et le renverse en fin :
De semblable progrés la poursuite soigneuse
Seduit la chair fragile et de soy chatoüilleuse
Tant que l'honneur perit.

MELIANE.

Pour un chaste baiser
Je ne le pourrois pas ny ne doys refuser,
Cela n'importe rien c'est un bien qui s'envole,
Et l'ennuy languissant d'une attente console.

EURYDICE.

C'est, Madame, c'est la le soupçon qui me tient,
C'est ou je vous attends, je sçay trop comme vient
Du baiser le toucher, du toucher autre chose.

238 Ils nous en font accroire, ô sottes. — 239 blessez — 240 par nos rigueurs tombent en grand soucy.
242 allumée. — 244 mis à propos — 247 ne peut vivre — 248 S'il ne tire toujours de — 249 Mais, comme vous voyez que dans
251 Croissante — 253 Par... leur brigue perilleuse — 254 Mine l'ame fragile et la chair — 255 Tant qu'ils nous facent choir. — 256 n'y 1608 — ny dois le refuser — 257 Cela ne gaste.

MELIANE.

Autre but qu'un baiser Belcar ne se propose.

EURYDICE.

C'est un essay friand qui fait croistre la faim.

MELIANE.

La crainte et le respect luy serviront de frein.

EURYDICE.

Se pourroit-il tenir si ne pouvez vous-mesme ?

MELIANE.

Pourrois-je a moins de frais tesmoigner que je l'aime ?

EURYDICE.

La fille appete plus que l'homme ce plaisir.

MELIANE.

La fille appaise mieux que l'homme ce desir.

EURYDICE.

Tous deux sont maistrisés de naturelle rage.

MELIANE.

Parlez vous d'une louve ou d'une fille sage ?

EURYDICE.

Toutes sont d'une chair sujette à caution,
Moy-mesme decrepite ay ceste passion,
He ! comment la jeunesse en seroit-elle exempte ?
Enfin la plus severe et la plus suffisante,
Si la peur du renom ne la tenoit de court,
Comme la plus folastre auroit le talon-court.

264 Mais sa modeste humeur, n'est-ce pas un bon frein ? — 265 Comment s'abstiendroit-il, ne le pouvant vous-mesme ? — 267 plus que l'homme appette — 268 mieux que l'homme appaise un tel desir. — 273 Et comment — 275-6

Consentiroit au mal (la prenant sur le verd),
Pourveu qu'elle crut bien qu'il demeurast couvert.

Las ! Madame, plustost se darde le tonnerre
Sur mes cheveux grisons et m'engouffre sous terre,
Qu'il advint que par moy vostre honneur fut taché :
Le cordeau qui vous prit n'a peu m'estre caché,
Je le descouvri tost, lors jugeant l'aparence
De faire avec la paix une heureuse alliance,
Je vous offri mon ayde.

MELIANE.

Et quoy ? pour l'advenir
Voulez vous renoncer ? las fay-le moy venir,
Ma mere mon conseil, Euridice m'amie,
Fay que je voye icy le soulas de ma vie,
Je ne veux que le voir.

EURYDICE.

J'auroy perdu mes pas,
Puis que j'ay commencé si je n'achevoy pas :
Je m'en vay le trouver, mais gardez la barriere.

[I, 4.] BELCAR, MELIANE.

BELCAR.

Marche à ta malencontre infernale sorciere.
Dieu vous gard mon Soleil.

MELIANE.

Chevalier admiré,

279-86 Qu'il avienne par moy quelque faute de vous :
Par moy, je parle ainsi, car seule d'entre tous
J'ai receus et cachez vos secrets en fiance,
Esperant voir la paix naistre en vostre alliance.
Par ce vous ay-je aidez. — Quoy donc ? Pour l'avenir
Voulez-vous au besoin vos bien-faits retenir ?
Me refuserez-vous, ô ma mère, m'amie,
De convier icy le soulas de ma vie ?

[*S. J.*, I, 4.] 290 infernalle courrière !
291 Ma reyne, Dieu vous gard ! — Mon prince, que les cieux

Le ciel donne à tes vœus le succes desiré.

BELCAR.

Ah ! c'est non pas du ciel, mais de vostre largesse,
Que j'attens mes plaisirs ma gloire et ma richesse ;
Favorisé de vous belle, vostre Belcar
N'envi'ra point aux Dieux le tant prisé nectar.

MELIANE.

Je ne croy le Tartare ailleurs qu'en ton absence,
Ni les champs Elisés qu'en ta douce presence.

BELCAR.

Si vous me cherissez pourquoy n'avez vous pas
Pitié de vostre amy si voisin du trespas ?
Il est comme un Tantale aux cavernes beantes
Baaillant apres les mets et lés ondes fuyantes,
Vous l'avez introduit au jardin de bon-heur,
Que ne permettez vous qu'il en cueille une fleur ?

MELIANE.

Sur toutes les vertus j'aime la patience,

BELCAR.

Et moy sur tous les biens j'aime la jouissance.

MELIANE.

Un bien durant si peu l'estimez vous un bien ?

BELCAR.

Tous biens au prix de luy je les estime rien.

MELIANE.

Un don fort attendu davantage contente.

292 Secondent vos desseins tousjours de mieux en mieux. — 293 ce n'est pas — 295 Pour estre bien-heureux, belle ,— 296 Prefère vos faveurs aux douceurs du nectar. — 297-308 *supprimés*. — 299 n'avez pas 1608

[*Sec. J.*, II, 9. (7 *dans* J), *où la même situation se répète.*] 309 bien attendu

BELCAR.

» Un don devient achept par une longue attente.

MELIANE.

Cela n'est pas perdu qui n'est que differé,

BELCAR.

Ce qu'on tient en la main ne peut estre esgaré.

MELIANE.

Un amant doit aimer l'honneur de son aimee.

BELCAR.

Cest honneur n'est qu'un vent, une vaine fumee.

MELIANE.

L'amour apres l'effect dans l'homme se tarit

BELCAR.

Un faux amour s'en perd, mais le vray s'en nourrit.

MELIANE.

Alenti cet ardeur qui ta raison emporte.

BELCAR.

Fondez par mes raisons ceste glace trop forte.

MELIANE.

Tu me fais rude guerre, hé penses-tu mon cœur,
Que je ne souffre pas une mesme langueur ?
Mais las ! s'il avenoit (comme on voit que Fortune
Ne laisse rien constant sous le tour de la Lune)

310 achapt
311-14 *supprimés.* — 314 C'est 1608 — 315-6 *placés avant* 309
Plus l'amour se deborde, et plus il se tarit.
Tant plus l'amour est libre, et mieux il se nourrit
— 317-8 Temperez ceste ardeur ou je quitte la place.
Pour la bien temperer, meslez-y vostre glace.
— 319 Eh ! — 320 par une
322 rien de ferme au-dessous de

Qu'un funeste accident, apres ces voluptez
Retardast nostre Hymen de ses solennitez,
Puis qu'on s'en apperceut, ha ! fille miserable,
Où seroit mon Azyle en la terre habitable ?
Je tremble en y pensant.

BELCAR.

Rien ne peut desormais
S'opposer à l'accord qui nous lie à jamais :
Car avant qu'aujourdhuy la nuict aux moites aisles
Seme l'azur des cieux de brillantes estoilles,
Ambassades viendront de Sidon, qui au Roy,
Demanderont la paix et sa fille pour moy :
Luy s'il n'est aveuglé ne peut qu'il ne l'agree.

MELIANE.

Quand bien sa volonté contre moy conjuree,
En feroit un refus, ce que je t'ay promis,
Te sera conservé malgré tous ennemis :
Mais comme un medecin du premier coup n'emplaye
La scie et le rasoir sur la nouvelle playe,
Ains esprouve à l'abord ses remedes plus lents
S'il les voit inutils use des violents :
Ainsi, tout hazarder n'est rien qu'une folie
A qui peut autrement. Belcar je te supplie,

325 s'en apperceust (penser espouvantable !) — 327 J'en tremble. — Asseurez-vous, rien — 329-33

Car avant que demain la nuict, pliant ses voiles,
A la face du ciel desrobe les estoiles,
J'attends l'ambassadeur chargé d'offres au roy,
Qu'il ne peut rejeter (telles que je les croy)
Pour joindre un mariage à la paix de durée.

335 En auroit fait refus — 336 tes ennemis J — 337 Or le bon medecin dès son abord n'essaye — 338 nouuelle nouuelle playe 1608 — 339 Mais applique premiers

341 hazarder sans besoin c'est folie. — 342 Cedons au cours du temps, Belcar, je t'en supplie.

Donte mon cher amy ce dereiglé desir,
» Qui s'est par trop hasté se repent à loisir,
Par tes yeux et les miens, clairs miroirs de nos ames,
Par ta bouche et la mienne oracles de nos flammes,
Jure moy mon mignon de plus ne demander
Ce que je voudroy bien mais je n'ose accorder.

BELCAR.

Plustost que ne tenir vaut mieux ne point promettre
Je ne suis pas ainsi de moy mesme le maistre,
Le nocher comme il veut sa barque fait mouvoir
L'escuyer son genest, Cupidon mon vouloir :
Or comme de nature au ciel le feu s'envole,
Le pesant tend à terre, et l'aimant vers le pole,
L'amoureux ne fait rien qui ne tire a ce point.

MELIANE.

» Souvent ou nous tirons nous n'y parvenons point.

BELCAR.

Au moins qu'en attendant, mille fois ma Deesse
Le corail emmiellé de ces levres je presse,
Pourquoy reculez-vous ?

MELIANE.

Cela m'est deffendu.

BELCAR.

Ouy par une Alecton j'ay le tout entendu.

345-6 ames *et* flames *sont intervertis.* — 347 ne plus — 349-51
Il ne faut rien promettre où l'on est sans puissance.
Je ne suis pas moy-mesme en mon obeissance.
Le pilote à son gré fait sa barque mouvoir,
353-6 Or comme vers le ciel le feu prend sa volée,
Et tous les corps pesants tirent à la valée,
Les mouvements d'amour mirent tous à ce but.
Mais les mauvais tireurs sont sujets au rebut.
— 356 ny 1608

Ha ! vieille sovien-toy !

MELIANE.

Son zele est excusable.

BELCAR.

Il n'est rien tant menteur, tant faux, tant detestable,
Tant traistre, tant puant, tant ord, tant envieux,
Tant rempli d'avarice et tant ambitieux
Q'une si vieille femme, et pour donner sa forme
Au vice, il faut depeindre une vieille difforme :
(Le presage en soit faux) mais j'ay crainte qu'un jour
Ce masque decharné nous fera quelque tour,
On se pourroit servir d'une femme en tel aage
Non pour un sacré lit, mais pour maquerelage.

MELIANE.

Tenez, rendez le moy, mon cœur apaisez vous.

BELCAR.

O baisers savoureux vainqueurs de mon couroux !
Mars si vous l'assailliez au milieu de sa guerre
Jetteroit son courage et ses armes à terre,
Vous pourriez arracher au grand Dodonean
Au plus fort de son ire un trait Cyclopean.

[*A partir de* 363, *de nouveau Sec. J.*, I, 4.] 368 Ce squelette vivant nous face un mauvais tour. — 369 devroit servir — 370 un chaste hymen — *Suivent quatre vers, les deux premiers correspondent à* 365-6, *les autres à* 363-4 :

Car si le vice mesme avoit forme de chair
En ceste affreuse vieille on le pourroit chercher
Aussi (comme on le dict) le tissu de sa vie
Est tout d'ambition, d'avarice et d'envie

371-2 Or bien, je me soubmets selon vostre demande ;
Faites la mienne aussi, mon cœur, apaisez-vous.
— O baisers ravissans, non moins puissans que doux !

— 373 au plus chaud de la guerre — 374 Jetteroit sa colère — 375-6

Vos charmes sont si forts qu'ils pourroient arrester
Un trait demy lasché du bras de Jupiter.

MELIANE.

J'entends quelque rumeur.

BELCAR.

C'est le Roy ce me semble.

MELIANE.

Escarton nous d'icy qu'il ne nous trouve ensemble.

[I, 5.] TIRIBAZE, PHULTER.

TIRIBAZE.

Ja le Ciel amoureux à rechauffé d'amont
Le sein de sa Junon par un germe fecond,
Elle est grosse de luy pour enfanter à terme,
Son muable visage et sa couleur non ferme
Esmeuvent dans les corps une guerre d'humeurs,
Ja du cuisant Boré les Zephirs sont vainqueurs,
Ja le belier astré qui le monde tempere
Desvest de son dueil blanc nostre fertile mere,
Luy redonnant un verd, que le vieillard grison
Renfermoit sous la clef d'une froide saison :
Ja des bourgeois de l'air les gorges eveillees
Caressent à l'envy les naissantes fueillees.
Quoy ? tout est rajeuny, des Nymphes les chansons

377 C'est ma sœur, ce me semble. — 378 Elle rentre tout court, nous ayant veus ensemble.

[*S. J.*, II, 5 (3 *dans* J).] 379-80
Desja l'air amoureux a reschauffé le germe
Dont nature s'esmeut pour produire à son terme ;
381-3 *supprimés*. — 384 Desjà des aquilons — 385-8
Et desjà le Belier qui la froideur tempère
Oste le voile blanc à nostre grande mère
Luy rendant l'habit vert que la mort des saisons
Avoit caché trois mois au coin de ses tisons ;
— 389 Desjà des oiselets
391 Et des nymphes de l'eau les bruyantes chansons

Resonnent sur les eaux delivres des glaçons,
Mars s'est donné ce mois ; sa riante maistresse
Rompt en tous animaux l'hyvernale paresse.
Donc qui me tient encor que je ne fay sortir
De mes ports brise-flots les antennes de Tyr ?
Pourquoy ja mille pins sur les plaines salees
N'estendent-ils en l'air leurs voiles empoullees ?
Eole nous semond d'un souffler oportun,
Je voy doux au montoir les Phoques de Neptun,
Qui semblent convier nos carenes dormantes
A seillonner son dos de rides escumantes.
Que font tant de drapeaux qu'ils ne sont eventés
Et voltigeans en plis sur les pouppes plantés ?
Mes fantassins crestés n'attendent autre chose,
Qu'une peau bourdonnante interrompe leur pause.
Que tarde l'airain creux que de sons esclattans
Il ne rassemble en un tous mes forts combatans,
Qui fretillent des mains desireux de reprendre,
L'honneur que la Fortune à bien ozé deffendre ?
Moy qui suis né guerrier nourry le fer au poin,
Tousjours la gloire au cœur et en l'esprit le soin
Qui or me fait chomer ? faut-il qu'une vieillesse
En une oysive paix languissante m'opresse ?
Non, non, d'un froid hyver je n'ay rien que le teint,

392 Après un long combat triomphent des glaçons — 393 O Mars, voicy ton mois, Ja... — 394 L'a choisi pour donter... — 396 Du thresor de mes ports la puissance de Tyr ? — 397 Pourquoy mille sapins — 398 Ne font-ils egayer leurs toilles ampoullées ? — leur voiles 1608

401 semble — 402 labourer son dos en — 404 montez — 405-6

Veu que mes fantassins impatiens n'attendent
Sinon que des tambours les cordages se tendent ?

— 407 son esclattans 1608 — 408 rassemble en gros mes braves

412 ...,en la teste — 413-4

Qui me peut amuser ? Faut-il que la vieillesse
En trefve languissante avec honte me laisse ?

Je suis verd au dedans mon feu n'est pas esteint :
Et quand bien par les ans ma force derobee
Auroit ridé ma chair et ma taille courbee
On ne verra jamais mon courage envieilli,
Ni l'amour en mon sein de Bellonne failli.

PHULTER.

Sire c'est en ce point que les nobles Monarques
Portent des immortels les plus notables marques,
Clothon d'un mesme lin ne retord en ses doigts
Le filet des petits et la trame des Rois :
Leurs ames sont d'enhaut, et paroissent royales,
En graces, en courage, en humeurs speciales :
C'est dequoy j'ay bien sceu de tout temps inferer
(Plus que d'autres vertus qui vous font admirer)
Que vous aviez la teste au Diadesme née,
Et la dextre nerveuse aux sceptres destinée.
Il n'est rien plus seant aux Princes enthronés,
Que d'estre ambitieux aux combats obstinés :
La guerre des estats affermit les colonnes,
La guerre est la boutique où se font les couronnes :
C'est la guerre qui peut seule eschele des cieux,
Faire les hommes Rois, et les Rois demi-Dieux :
La guerre est la portiere au temple de memoire,
La guerre est le sentier d'une eternelle gloire :
Par là le deux fois né se rendit surhumain,

416 Je brusle par dedans — 417 Et bien que par — 418 Ait sillonné mon front et — 420 l'amour de Bellonne en mon ame failly.

421 les dignes monarques — 426 En vigueur, en constance, en valeur spéciales : — 427-30 *supprimés.*

431 Car l'humeur mieux seante aux monarques bien nez — 432 C'est d'estre — 433 Les Estats sur la guerre ont fondé leurs colonnes ; — 434 c'est la forge — on se font 1608 — 439 fois, né 1608 — 439-40

Par là sont parvenus en gloire surhumaine
Les invincibles fils de Semèle et d'Alcmène ;

L'Heros que Jupiter dans le rampart Thebain
Engendra par l'effort d'une triple nuitee,
Accreut des immortels la bande redoutee
   Quoy? le grand Macedon qui mesmes avoit peur
Non que l'heur luy manquast, ou le temps, ou le cœur,
Mais qu'apres tant d'exploits, il fallust que son glaive
Faute de resistants se donnast quelque treve :
Et le premier Cesar dont le tiltre emprunté
Apporte quand et soy si grande majesté,
N'ont-ils par le labeur des sanglantes batailles,
Remparé leurs vertus d'aimantines murailles
En despit de la Parque, et gardé les lauriers
Malgré la faux du temps jusqu'aux siecles derniers ?
La guerre est icy bas de noblesse la mere
Indigne est de regner qui n'en fait ordinaire,
Au lieu qu'avec la paix les Rodomonts des courts
Effeminés vanteurs ont la vogue et le cours :
La guerre est le creuset ou la valeur prisee
De son escume faulse à l'œil est divisee ;
La guerre est un beau jeu dont l'honneur est le prix
Qui endurcit les corps, aiguise les esprits,

TIRIBAZE.

La guerre est mon esbat, puisse finir ma vie,
Lors que de l'exercer finira mon envie.
   Mais quel est le Demon qui conduit icy bas

441-2 Par là mille guerriers sans avoir des autels,
En renom neantmoins deviennent immortels.
Suivent deux vers intercalés sur Achille et Hector — 443-51
Et ce grand Alexandre, heros de nostre temps
Qui ne craignoit manquer sinon de resistans,
N'ont-ils point par le choq de sanglantes batailles
Remparé leur renom d'imprenables murailles,
Dans l'enclos du renom conservant leurs lauriers.
453-460 *remplacés par d'autres vers.*
463 sqq. *remplacés par d'autres vers.*

D'un variable cours le succez des combats ?
Si le plus de valeur, de gloire et de richesse,
Le temps avantageux et le nombre et l'adresse,
Asseuroient un party du triomphe esperé,
Celuy du dernier chocq nous estoit preparé.

PHULTER.

Le ciel a pour un coup la palme departie,
Ce n'est que pour un an remettre la partie.

TIRIBAZE.

» Un cœur accoustumé de se voir glorieux,
» Estime estre vaincu s'il n'est victorieux.

PHULTER.

Nous n'avons point cedé la place à l'adversaire.

TIRIBAZE.

Aussi n'a-il à vous : c'est ce qu'il souloit faire.

PHULTER.

» Le bonheur souhaité n'est toujours en un lieu,
» Estre exempt du malheur c'est le propre d'un Dieu.

TIRIBAZE.

Le prix doit demeurer aux bandes plus guerieres.

PHULTER.

» On a veu de tout temps les armes journalieres.

TIRIBAZE.

Le camp qui pas à pas avance en conquerant,
Sur celuy qui recule a l'advantage grand.

PHULTER.

Qui debat son gazon, la crainte du servage

468 *et* 481 *cf. Pr. J.*, I, 3 : BELCAR
Car il ne s'agit point d'un butin estranger,
Ny d'un gazon voisin, le nostre est en danger.
En somme si ce chocq leurs victoires n'arreste...

Plus que l'ambition redouble son courage.

TIRIBAZE.

Or conte moy Phulter, comment à ceste fois
Le champ fut balancé par un tel contrepoids,
Que deux peuples haineux egaux se retirerent,
Les deux contraires chefs prisonniers demeurerent :
Je ne l'ay pas bien sceu, jamais d'un long discours
Je ne souffre empescher de mon ire le cours,
» On doit quand un revers à nos desirs s'oppose,
» S'enquerir du remede avant que de la cause.

PHULTER.

Quand l'Austre nuager et l'Aquilon mutin
Esveillants les Tritons affamés de butin
Nous eurent dispersés, et l'une et l'autre armée
Loin-loin de leurs amas, non sans perte, semée
Vostre sage conseil ou (le foudre excepté)
Vous semblez un Jupin seant en majesté,
Conclud de resserrer un des bras de la guerre,
Et, veu l'air importun, combatre sur la terre :
Le jeune Prince alors, et ses chefs diligents
Mirent bien ordonnés en bataille vos gens.
Nous passames le Tente, et puis les vieilles bornes
Du terroir reconquis, ja vis à vis des cornes
Du mont Antiliban nos quartiers se plaçoient,
L'horreur et le trespas devant nous s'avançoient

[*Première Journée*, III, 2 (*4 dans* J), *à partir de* 483.] 485 deux camps ennemis — 488 ma cholère en son cours. — 490 Préferer le remede au recit de la chose.

491-8 *supprimés.* — 499-502

Si tost qu'au rendez-vous nos drapeaux s'arborants
Furent tous accomplis de files et de rangs,
Du terroir reconquis nous passasmes les bornes,
Le Tente estant gayé, jà vis à vis des cornes

Et le gay souvenir des victoires passees
Estourdissoit les airs de nos clameurs haussees :
Belcar qui voit de loin le superbe apareil,
(Pour n'avoir le bonheur ny le nombre pareil,
Et pour sentir aussi, depuis sa maladie,
De ses soldats battus la valeur refroidie,
Voire et que le secours de ses associés
Encor avec le gros ne s'estoient alliés)
Reculant s'empara d'une plus forte assiete
Au pan d'une colline à nulle autre sujette :
Il prévoit à tous cas, il fossoye à l'entour
Son logement commode, et remet nuit et jour
Aux lieux plus descouvers garde non endormie,
A deux milles sans plus de la ville ennemie
Nostre camp arrivé contrecarra le sien :
Les ouvriers plus dispos du mestier Thracien
Esmeurent maints debats d'escarmouches legeres,
Qui furent plus des leurs que des nostres meurtrieres :
Depuis comme un deffy vous eut esté donné,
Par un Herault exprés, le champ fut assigné,
Leonte le voulut malgré toute apparence.

TIRIBAZE.

» Souvent le trop d'ardeur emporte la prudence.

PHULTER.

A ce notable jour les bataillons dressés

506 le ciel de nos voix eslancées. — 507 voyant de loin ce pompeux — 508 Et n'ayant — 509-14
Mesme recognoissant la fougue refroidie
De ses soldats battus durant sa maladie,
Conseilla quelques jours, esquivant, reculant,
Mais tousjours en sa marche aussi ferme que lent,
Tant qu'il fut emparé d'une colline forte
Où l'on n'eust sceu couper ses flancs en nulle sorte.
515-26 *remplacés par 24 autres vers.* — 517 Au lieux 1608
527 files et rangs dressez

Flamboyants de bouclairs de picques herissés
Chargerent la campagne, et la cavalerie
Sur les aisles brilloit pres de l'infanterie :
Maint peloton volant de tireurs asseurés
Sçavoit et sa retraicte et ses pas mesurés,
Autant en fit Belcar : mais, chose mal preveüe,
Le vent et le Soleil nous offusquoit la veüe.

TIRIBAZE.

C'est attaquer le ciel.

PHULTER.

Ja les enfants perdus
Estoient entre-lassés pesle-mesle espandus.
Les gros vindrent au choc, ô terrible journee
A peupler les enfers de mânes destinee !
Tant de voix, de tambours, de cliquetis divers,
Faisoient comme en Chaos resoudre l'univers :
Bellone ayant au front de Gorgonne la creste,
Chassoit de son foüet la rage et la tempeste
Dans l'estour acharné, sans nombre les esprits,
Sortoient des corps tombants avec horribles cris !
Là de l'acier tranchant et du fer de sa lance
Mon Prince executa mainte rare vaillance,
Taillant et renversant plus d'ennemis navrés
Qu'on ne voit tresbucher de fleurettes aux préz
Quand un robuste ouvrier à l'eschine estendue,
Passe l'outil courbé sur la rive barbue :
Tout cede à sa fureur et croy mesme qu'un Dieu

528 Tous reluisans de fer ou de bois herissez — 529 Nous courons la campagne où la cavalerie — 530 Gardoit son parallèle avec
533 *remplacé par 5 autres vers.* — 534 (« le Sidonien... par évolutions ») Nous donna le soleil et le vent au visage — 535 Vous combattiez le ciel. — 538 Au seul gain de Charon par le ciel destinée !
542 avec son fouet — 544 corps tremblants J — 546 mille traits de vaillance — 550 Fraye d'un courbe outil la rive non tondue.

Caché de son harnois combatoit en son lieu.
Il tenoit l'aisle gauche et Belcar à la droite
Non moins cruellement qu'adroitement exploite,
Il esclaircit les rangs, jamais d'un effort tel
On ne vit sans arrest s'eslancer un mortel,
Un foudre ensanglancé suit l'esclair de son glaive,
Il force les plus forts sans repos et sans tréve,
Que si ces deux Achils se fussent affrontés
Seuls ils eussent du sort les succez arrestés :
Leonte de sa part enfonce la victoire,
Belcar ne trouve rien qui demente sa gloire,
Mais le pieton se mesle et demeure douteux :
Qui voit au temps certain sur l'estran sablonneux
Les flots s'entrechoquants au retour de maree
Empieter peu à peu d'une avance barree,
Voit de Tyr et Sidon le variant effort
Or' arrière, or' avant, mais le nostre est plus fort.
Le prix estoit à nous quand du vallon plus proche
Une embusche nouvelle à travers se decoche,
La vostre fils trop prompt sans conduite avancé
Se laissa prendre, hélas ! comme il se vit pressé :
Pour luy donner secours vaine fut nostre suite.
Belcar poussant sa pointe et chaud en sa poursuite,

554 Aussi violemment — 555 jamais la fière Mort — 556 Par la main d'un mortel ne rendit tel effort. — 557 Le foudre suit l'esclair de son acier qu'il lesve — 558 En forçant... sans pardon — 559 lors ces deux chefs ...abordez ; — ses deux 1608 — 560 Ils eussent seuls pour tous les differends vuidez.

564-8 Qui voit sur le sablon de l'Océan venteux
Le flus s'entrechoquant au progrès des marées,
Empietter peu à peu d'avances rembarrées,
Voit comme, en nous mouvant d'un variable cours,
En arrière, en avant, nous avançons tousjours.

— 569 La palme... d'un vallon — 570 embusche puissante — Vn embusche 1608

573 N'ayant que trop de cœur, mais manque de conduite. — 574 Belcar, doublant

Perça les fantassins et rencontrer nous vint :
Là le gros rallié de nos fuyards survint,
Luy mal accompagné, ja foible d'une playe
Avise à son danger et la retraite essaye,
Je l'attaque de prés, son cheval fut perçé,
Il se rend à ma foy se voyant terracé.
La lumiere faillit, un millier de trompettes
Rassembla les restants à diverses cornettes.

TIRIBAZE.

Que long m'est ce repos ! le vieil Sidonien
Ne veut tirer son gage et me rendre le mien,
La paix est son dessein mais bientost de Leonte
Mesme dans son palais il me rendra bon conte,
Cependant ils vivront en pareil traictement
Prisonniers arrestés sans emprisonnement.

[I, 6.] CHŒUR DES SOLDATS TYRIENS.

Fende qui veut d'une vile charrue
Les paternels guerets,
Et à ses champs l'usure distribue
Des presents de Cerés :
Morde qui veut d'une anchre passagere
Les sablons estrangers,
Et pour le guain dans les Indes s'ingere
Mesprisant les dangers.

575 Perçant ses fantassins, à nostre flanc revint ; — 576 Mais un escadron frais vertement le soustint ; — 577 Luy trouvant resistance et foible — 579-82

Lors son cheval luy tombe et son bras est froissé ;
On le prend à mercy comme il est terrassé.
La lumière faillante on commande aux trompettes
D'assembler...

583 sqq. *remplacés*.

Donne qui veut le plus beau de son aage
Aux Pegasides sœurs
Et d'un vain nom s'esleve le courage,
Fantasque en ses humeurs :
Trompe qui veut de quelque art mechanique
La dure pauvreté
Ou des-ja riche aux recherches s'applique
De toute volupté.
Coulons nos jours, compagnons tous ensemble
A la suite de Mars,
L'honneur nous poind, nostre art est ce me semble
Le plus noble des arts.
Si le peril et le travail d'aquerre
Rend un prix plus prisé.
Combien est beau le plaisir de la guerre
Tant cher et mal-aisé !
» Puis qu'à Pluton nous voyons asservie
» Toute chair icybas,
» Heureux l'humain qui honore sa vie
» D'un louable trespas !
» L'homme n'est point de nature divine
» S'il n'est ambitieux
» La lente paix soubs terre l'achemine,
» Les batailles, aux cieux.
» Le dard cruel de la Parque certaine
» Le renom n'amortit
» Du genereux qui, prodigue de peine,
» Soubs les armes patit.
Le droit le nombre et la valeur cognue
Nous jugent les lauriers,

608 nobles 1608

Ja de long-temps nostre Tyr est tenue
Pour mere des guerriers.

Le seul bon-heur du Macedon monarque
Nos remparts a forcés,
Comblant Thetis d'un travail de remarque
Par arbres entassés :

Mais nul exploit ne luy fut impossible
Des qu'il le projetta,
Ny le Persan, ny l'Indois plus horrible
Tant ne luy resista.

» Ceux prennent part au bien de la victoire
»Qui se deffendent mieux,
» Car du vainqueur la non-mourable gloire
» Les rend plus glorieux.

Terrible Dieu qui gouvernes les Thraces
Soubs un sceptre de fer,
Cache de nous tes sanglantes disgraces
Et fay nous triompher :

Sois nostre chef et pour nostre couronne
Prens le glaive et l'escu,
Si que bien tost nostre Empire fleuronne
Sur le monde vaincu.

Lors nous ayans ces graces resenties
Dresserons tes autels,
Ou tomberont pour plus dignes hosties,
Les rebelles mortels.

ACTE SECOND.

[II, I.] MARMODON, LE CHŒUR DES SOLDATS.

MARMODON.

Encombre sans pareil à l'estat Tyrien !
L'espoir de sa grandeur se dissipe en un rien.
Grand desastre à son Roy qui doit voir esgaree
Sa couronne à sa race, helas ! mal-asseuree !

CHŒUR.

Quel homme est cestuy-cy qui se plaint et se bat ?
N'est-ce point Marmodon que la tristesse abat ?

MARMODON.

Dommage à nos soldats pour un tel capitaine,
Double douleur à moy, qui de playe inhumaine
Ayant veu trespasser mon maistre, mon support,
Suis encore destiné messager de sa mort !

CHŒUR.

Ne passe point de grace amy sans nous aprendre
D'où naissent tes sanglots que nous venons d'entendre.
Un grand dueil par un seul ne doit estre porté.

MARMODON.

Un grand dueil tant plus croit que tant plus est conté.

CHŒUR.

Nous serons le scachant à ton mal secourables,

[*S. J.*, II, 6 (4 *dans* J).] 658-66 *remplacés ou entièrement refondus.*
667 Je pourray vous estre secourable. (*Chœur remplacé par Thamys.*)

MARMODON.

Vous serez le scachant vous mesmes miserables.

CHŒUR.

Qui scait plustost sa perte est plustost consolé.

MARMODON.

Tousjours un tel rapport est trop tost decelé.

CHŒUR.

Nostre penser ne peut si grand malheur se feindre.

MARMODON.

Imaginez en vous le plus grand qu'on peut craindre.

CHŒUR.

Mille perils divers, mille cuisans meschefs,
Des humains en tout temps environnent les chefs,
Mais ils sont incogneus et nul tant soit il sage,
Avant le coup senti ne prévoit son dommage.

MARMODON.

Ce jeune prince helas ! qui changeant tour à tour
Armé n'estoit que peur et desarmé qu'Amour,
Vray Soleil d'Orient, flambeau de sa patrie,
La fleur des plus parfaits est aujourd'huy flestrie,
Leonte ; helas ! Leonte ô dueil sans reconfort !

CHŒUR.

Dieux qu'est-ce que j'entends, quoy Leonte est-il mort ?

668 deplorable — 669 son mal — 670 Tout funeste rapport
671 Mon penser ne peut pas — 672 Feignez-vous le plus grand que vous auriez peu craindre. — 673-6 *supprimés.* — 677-80 *remaniés et placés entre* 688 *et* 689 :

Ce prince environné de terreur et d'amour.
Ardant comme la foudre et beau comme le jour
Nostre Soleil levant, lorsque chacun l'adore,
A trouvé son couchant auprès de son aurore.

682 Dieux ! que me dites-vous

MARMODON.

He, he ! tout est perdu.

CHŒUR.

Las le devons nous croire ?

MARMODON.

Que fusse-je menteur ! Mais il m'est trop notoire :
Pourquoy n'estoit cillé d'un sommeil eternel
Mon œil qui le voyant s'est rendu criminel ?
O trop inique sort !

CHŒUR.

O dommageable esclandre !
O ciel le donnois tu pour si tost le reprendre ?
Hé ! que sert un printemps qui florissant produit
Tant de vives couleurs si l'esté ne le suit ?
Si l'orage gresleux vient renverser à terre
L'esperance d'un peuple aussi fresle que verre.
O tutelaire Mars que n'en aviez vous soin ?
Orphelins bataillons, que vous aurez besoin
D'un si brave pasteur qui premier à la charge
Vous servoit de conduite, et d'exemple, et de targe !

MARMODON.

Ha ! mon Roy triste pere où sera ta vertu ?
Las que j'ay peur de voir ton esprit abatu

683 Eh hé ... Jupiter, quelle playe ! — 684 La chose est-elle seure ? — Elle n'est que trop vraye. — 685 Las ! que n'estoit — 686 Mon œil que cest aspect a rendu — 687 *remplacé par cinq vers.* — 688 donniez-vous — 689-90

Las ! que sert le printemps, si l'esté ne le suit ?
Un arbre bien fleury si l'on n'en (l'on en J) a le fruit ?

693-6 Alcide tutelaire, où dormoit vostre soin ?
O soldats orphelins qu'il vous fera besoin !
Que vous plaindrez ce chef qui servoit à la charge
D'exemple et de conduitte, en retraitte de targe !

— 697 Ah ! — 698 ton courage

Sous les pieds du malheur, au despens de ta vie
Et la mort de ton fils de la tienne suivie.

CHŒUR.

Conte nous compagnon quel trop estrange cas,
Survenu si soudain l'a conduit au trespas :
Ne nous en cache rien, si le glaive d'un traistre
Fievre, cheute, ou poison t'a privé de ton maistre.

MARMODON.

Bien qu'il me greve trop je vous contenteray.
Leonte n'estant pas prisonnier enserré,
(Car le sage Aristarque hors toute meffiance
Luy portoit amitié non moins que reverence)
Avoit sa court à part et son palais aussi
Libre dans la cité comme Belcar icy.
Or des-ja de longtemps il avoit en son ame
Entrouvert un foyer à l'amoureuse flame,
Espoind d'une beauté qui certes meritoit
Que Jupin la servit tant parfaite elle estoit,

CHŒUR.

Un esprit tout divin tire aux choses plus belles
Mais succombe souvent à moitié chemin d'elles.

MARMODON.

La dame par ses yeux folastrement mignards
Tesmoignoit ses desirs n'estre point trop hagards
Mais un vieillard jaloux l'avoit assujettie
Tousjours guettant ses pas des qu'elle estoit sortie :
Le tonnerre grondant n'est si prosche à l'esclair
Ny le feu de Cyprine au grand Astre plus clair
Que cest homme importun, contrepois de sa joye,

701-808 *supprimés sauf* 769-86 *déplacés*. — 702 la 1608 — 704 ta 1608

Son espouse en tous lieux sans relasche costoye.
Mon Prince forçenoit ne pouvant à propos
Aborder le sujet qui trouble son repos :
Combien ay-je de fois le trouvant aux alteres
Maudissant la fortune et les destins contraires,
Ou tasché de l'induire a ne plus persister
En ce dessein penible, ou a patienter.
Mais c'estoit sans effect car la première œillade
Renversoit les efforts de sa raison malade,
Comme on voit des seillons la perruque jaunir
Et des plus riches prés les tapis se ternir.
Sentant du chien astré la cuisante halenee,
Ainsi l'adolescent de journee en journee
Declinant d'en-bon-point morne et palle devint :
Tant que par une vieille un avis luy survint
De coucher en papier les plaintes de sa peine
Dont il reçeut bien tost une responce humaine.

Chœur.

L'amour est inventif ny l'airain d'une tour
Ni le soin d'un Argus qui veille nuit et jour
Cherchant ce qu'il ne veut de frenetique rage
A l'amant diligent ne font perdre courage.

Marmodon.

Nous le peusmes juger à son port plus riant,
(Car nul des familiers le sondant ou priant
Jusqu'à la fin n'a sceu de sa langue discrette
Tirer en mots certains sa victoire secrette.)
Lors craignans (las en vain !) l'infortune avenu
Nous le suivions de nuit sous habit incognu,
Bien qu'il le deffendit nous ne quittions sa trace :
Ja trois jours sont passés que prenant ceste audace
Seul je le vis partir, (le muable Croissant

Alloit d'argent blafard la terre blanchissant)
Au bas d'une fenestre avec peine il se lie,
Et se guinde leger tirant une polie.

CHŒUR.

Sorciere passion que tu vas transformant
En ridicule estat le miserable amant !
L'homme tyrannisé d'une si folle envie
Oze fouler aux pieds son honneur et sa vie.

MARMODON.

Ja deux heures passoient, quand le pauvret descend
En la mesme façon, lors je me vay glissant
De peur qu'il m'apperçeut, au fil d'une ruelle,
Quand j'oy non gueres loin, avanture cruelle !
Sa voix criant à l'aide et les glaives bruyans,
J'y cours, mais les meurtriers s'evaderent fuyans,
Je le trouve estendu, deux ennemis sans ame
Gisoient à ses costés transpercés de sa lame.
  Marmodon, me dit-il, haletant à sanglots,
Tu vois un amoureux qui va nager aux flots
De l'ombreux Acheron, pour tesmoin ta presence
Soulage quelque peu ma derniere souffrance.

[*Première Journée*, V, 7.] 769-86

Mon Timadon, dit-il, ne sois point si dolent ;
Voy que moy-mesme seul je me vay consolent,
Enten ces derniers mots qu'à peine je profère :
Va porter prudemment mes adieux à mon père ;
Dy-luy que du trespas l'immuable decret
A mon esprit content ne laisse aucun regret,
Sinon le seul penser de sa plainte future.
Mais, helas ! qu'il supplée à ma triste aventure ;
Ne pouvant esperer que je luy sois rendu,
Qu'il ne se perde point après m'avoir perdu.
Quand il ne voudroit pas vivre pour sa patrie,
Qu'il vive pour le moins, parce que je l'en prie.
Lors, en tournant les yeux avec un grand souspir,
On a veu peu à peu ses membres s'assoupir.

Raporte à Monseigneur cest accident piteux,
Qu'il m'impute la faute et non le crime à ceux
Qui pour justes raisons ceste vengeance ont prise.
Asseure tout mon camp que si mon entreprise
N'a plus hausse l'honneur de nostre nation,
C'est manque de fortune et non d'ambition :
Mais sur tout mon amy fay que ma belle sçache
Qu'apres tant de faveurs le mourir ne me fasche,
Pourveu qu'elle ait un cœur, sans s'abattre, constant,
Qu'à ce mordant regret elle aille resistant,
Qu'elle vive pour moy qui pour elle trespasse,
Adieu pour tout jamais, ja mon heure se passe.
Atant tourna les yeux et poussant un soupir
Il sentit de glaçons ses membres assoupir :
Dieux que devins-je lors ! quelle pointe aceree
Me perça l'estomach, douleur immoderee !

CHŒUR.

Et qu'en dist Aristarque ?

MARMODON.

Aussi tost qu'il m'oüit
Le pauvre bon vieillard de dueil s'evanoüit,
Puis revenu, jura par l'Archer du tonnerre,
Par les torches du ciel, par Neptun, par la terre
Et par le fleuve noir imparjurable aux Dieux
Que d'en faire l'enqueste il seroit soucieux.

CHŒUR.

Une ombre ne revit pour aucune vengeance.

MARMODON.

Si est-ce aux affligés quelque peu d'allegeance,
Une descharge à luy pour n'avoir assisté
A ce traistre meffait, mesme de volonté.
Ha ! mon fils, me dit-il, (deux sources desbordées

Baignoient son poil neigeux et ses traces ridées)
Comme tu es tesmoin de ce commun malheur,
Soys-le vers Tiribaze aussi de ma douleur,
Qu'il ne m'en blasme point, et ne pense que j'aye
Fait à ma conscience une si grande playe :
J'atteste les hauts cieux que je voudroy pour luy
Finir mes ans cassés de vieillesse et d'ennuy,
Va donque le trouver et d'adresse bien sage
Tempere le discours d'un si rude message.

CHŒUR.

Jamais jamais son cœur pour aucunes raisons
Ne se commandera qu'il ne saute des gonds :
Je le pense ja voir, tout ainsi que malades
Grimpent au mont fourchu, les bacchantes Menades,
Courir, heurler de rage, et penser furieux
Que les plus doux propos luy sont injurieux :
Il est des-ja fougoux et bouillant de nature.

MARMODON.

Helas ! mes compagnons que ma charge m'est dure !

CASSANDRE, EURYDICE.

[II, 2.] CASSANDRE seule.

Donques ce grand soupçon qui tousjours me gesnant
Me balançoit en doute est failli maintenant :
J'ay veu (las ! j'ay trop veu) ceste couple meschante
Se flater à l'escart d'une voix allechante

[*Sec. J.*, II, 6 (*4, dans* J) *à partir du vers* 809.] 809-10
Jamais son cœur altier s'eslevant comme à bonds,
Ne se pourra tenir qu'il ne sorte de gonds.
811 Je croy desjà le voir — 813 Courant, hurlant.., ..pensant — 815 farouche et — 816 Helas, mon cher amy

[*Sec. J.*, I, 5.] 819 ceste maudite paire — 820 librement d'une voix haulte et claire

Et s'entremignarder de baisers savoureux :
Ah ! que dans mon martyre ils se baignent heureux !
  Que feray-je, pauvrette ? où prendray-je la voye
Qui a moins de rigueur au Cocyte m'envoye,
Sous l'ombrage muet des myrthes et cyprés
Ou des forçats d'amour les eternels regrets
Ramentoivent les coups de Fortune ennemie ?
Moy que je vive encor ? J'auray ceste infamie
Que ma sœur ma cadette et d'aage et de beauté
M'arrache un si grand prix que j'ay mieux merité.
Qu'ay-je aperçeu Diane ! une fille sans crainte
Baiser son Adonis entre ses bras estrainte !
Je rougis pour toy mesme, ô louve sans pudeur :
  Et quoy ? si j'eusse esté, pour rendre spectateur
Le Roy de ce diffame, à te nuire aussi prompte
Comme de ton devoir tu monstres peu de conte ?
J'ay craint, non de te perdre, ains de mettre en esmoy
Mon ennemy que j'ayme empestré quand et toy,
Tant je porte respect à celuy qui me tue !
J'iroy m'ouvrir le flanc d'une dague pointue,
Ou me serrer le col d'un funeste cordeau,

821 baisers amoureux — 822 ils triomphent — 823 Qui par moins de douleur — 828-30
Car pourrois-je encor vivre avec ceste infamie
Qu'à mes justes desirs tout espoir soit osté
Pour ma cadette en aage aussi bien qu'en beauté ?
831 apperceu, bons Dieux? — 832 estainte J — 833 J'en rougis —
834-8 Et d'une telle audace admire la grandeur.
Quoy ! si je voulois estre a vous nuire aussi prompte
Comme de mes soucis vous faites peu de conte,
Ha ! que je pourrois bien, malavisez amants,
Destruire vos desseins jusques aux fondemens,
En decelant au roy (ce que je devroy faire)
Vostre amour clandestine aux loix d'honneur contraire.
Mais folle, helas, je crains de perdre quant et toy
Mon ennemy que j'ayme autant et plus que moy.
— 837 de perdre 1608 — 840 Car j'ouvrirois mon flanc d'une lame
841 Je m'estraindrois — d'une funeste 1608

Ou d'un rocher pendant m'abandonner à l'eau,
Plustost que machiner au peril de sa vie
Cest acte, ou le depit contre toy me convie.
» Voila, qu'il est bien vray ! Fortune vient ayder
» Ceux qui sont sans vergoigne, hardis à demander,
» Amour hait les couards, la Royne d'Amathonte
» Ne departit jamais ses faveurs à la honte :
Qui sçait si aujourd'huy mes larmes essuyant,
Rassemblant les rayons de mon œil attrayant,
Parant mon teint de lis et de roses meslees,
Avec tant de douceurs qui jadis estalees,
Voire n'y pensant pas, sçavoient si bien dompter
Les plus farouches cœurs qui vouloient resister :
Si dis-je m'aprochant du subjet qui m'enflame
J'espandoy devant luy les desirs de mon ame
D'un discours supliant, il prendroit à mespris
Mal-courtois et cruel un don de si grand prix ?
Les amans d'aujourd'huy ne sont pas si fideles
Qu'ils n'osent accepter deux differentes belles,
» L'homme en tous ses plaisirs ayme le changement.
Ha ! Cassandre où es-tu ? ce resver seulement
Monstre ta fin prochaine, iroys-tu donc commettre
Ta sainte renommee à l'incertain peut estre ?
» L'homme cherche tousjours ce qu'il voit mal-aysé,
» Le difficile accez rend un chasteau prisé,

842 Je sauterois d'un roc en un abysme d'eau — 843 de tramer — 844 Ce laqs — 845 O que l'on dit bien — 846 aspres a — 849 si de ce pas
853-4 Captivoient et forçoient par leurs appas vainqueurs
Mesme sans y penser, les plus farouches cœurs
— 855 m'accostant de l'object — 856 Je luy faisois sentir — 857-8
Mesme en le suppliant, il seroit si cruel
Que de me refuser un plaisir mutuel ?
— 860 Qu'ils ne reçoivent bien
861 en toute sa vie — 862 Ah ! — 863 ...prochaine. Et quoi sur un peut-estre — 864 Voudrois-tu bien trahir ton honneur, ton bon maistre ?

» Mais une offre sans peine en fait perdre l'envie.
Las ! que feray-je donc ? souffriray-je en ma vie
Tous les jours mille morts ? Si je ne puis guarir
Pourquoy tout d'un beau coup ne me fay je mourir ?
Le trespas le plus bref est le moins redoutable :
Sois ô juste Adrastee au bon droit secourable.

[II, 3.] EURYDICE.

Ceste fille s'afflige et sans dire de quoy
Souvent pour lamenter se desrobe de moy.

CASSANDRE.

Puny en ma faveur d'une main vengeresse
Telle impudicité qui cause ma detresse.

EURYDICE.

Quoy mon cher nourrisson n'auray je point pouvoir
D'aprendre le subjet qui vous fait tant douloir
Vous ayant tant de fois en vos plaintes surprise ?
Vous cachez vous de moy qui vous suis tant acquise ?
Qui vous cheri si fort que pour vous contenter
Je voudroy, s'il s'offroit, le trespas supporter,
De moy dont vous avez honoré les mammelles,
Qui n'ay pas plus que vous conservé mes prunelles,
Qui ay ce corps tendret eslevé jusqu'icy
Dez l'heure qu'Atropos le terme eust accourci
Du support maternel vous laissant orpheline ?

867 L'offre d'un bien sans — 868 ....Puisque toute ma vie — 869 N'est plus qu'une langueur sans espoir de guerir
871 bref, c'est le plus tolérable — 872 Adtastee 1608 — Chaste sœur d'Apollon, soyez-moi secourable ! — 873 et ne sans 1608 — 875-6
Que si jamais vous pleust quelque mien sacrifice
Renforcez-moy le bras pour ce dernier office.
— 877 nourrisson, d'où vous naist ce vouloir — 878 De me celer le mal qui — 879 sur vos plaintes enquise ?
882 Rien de trop dur à moy ne se peut presenter ; — 883 Moy de qui — 885 Ayant ce

Ne me direz vous point cest ennuy qui vous mine,
Et qui vous fait descheoir comme neige au Soleil ?
Où se sont enfuis les esclats de votre œil ?
Qui fait ainsi ternir les graces plus naïves
De ce larmeux visage et ses couleurs si vives ?
Comment se rend de moy vostre cœur mesfiant ?
Ne me parlez vous point quant je vous vay priant ?

CASSANDRE.

Las ! quand je l'auray dit quel suport en auray-je ?

EURYDICE.

Il n'est si grand' douleur qu'un bon conseil n'alleige.

CASSANDRE.

» La mienne est sans remede.

EURYDICE.

Il n'est rien icy bas
» Qu'on n'y puisse gauchir si ce n'est au trespas
» Un amy sert beaucoup, tousjours la solitude
» Est un accroissement de la solicitude,
» Le feu brusle tant plus que tant plus est celé,
» Mais le mal descouvert est moitié consolé.

CASSANDRE.

Je ne le cele plus, ce qui me rend dolente
C'est mon pauvre germain qu'une main violente

888 pas — 889 Qu'est-ce qui vous esteint tous les esclairs de l'œil ? 890 *placé avant* 889.
891 Qui défigure ainsi — 892-4
Des traicts de ce visage et ses couleurs plus vives ?
D'où vient de vous à moy le soupçon mesfiant
Ne respondez-vous point, quand je parle en priant ?
— 895 quel soulas — 896 grand ennuy — 897 Le mien — 898 ny 1608 — esquiver, ...le trespas. — 899 mesme la solitude — 900 de toute inquietude
901 que plus il est — 902 demy-consolé — 903 le cache point : — 904 mon frère enlevé d'une

A tiré loin de nous, las ! qui pourroit sçavoir
Le temps de son retour ! Je meurs de le revoir.

EURYDICE.

O la belle desfaite ! ô que vous estes fine !
Ne le nirez vous pas si je vous le devine ?
Madame c'est l'amour et non pas l'amitié,
C'est ce petit garçon qui blessoit sans pitié
Les Dieux et les mortels attirés par vos charmes,
Qui retourne vers vous la pointe de ses armes :
N'ay-je pas bien attaint ? quelque beau Cavalier
A fleschi vostre cœur à tous autres si fier.
Que ne respondez-vous ? le silence l'advoüe
Et le beau vermillon qui monte à vostre joüe,
Et ces deux clairs surgeons perle à perle poussés
Tesmoins d'un cœur serré, le confessent assez :
» Et bien celuy peut tout qui peut prendre courage,
J'ay de l'affection, de l'esprit, et de l'aage
» Pour ayder vos desirs, souvent en un tel fait
» Le bon avis des vieux donne aux jeunes l'effect.
Mais si ne faut-il pas qu'une fille bien nee
Soit par ses appetits sans bride gouvernee,
Il faut cognoistre avant celuy qu'on veut aymer,
Et non à tous objects brusquement s'enflammer.
Il n'est dessous le ciel un Prince tant insigne
Fust-il un demy-dieu dont vous ne soyez digne :

905 C'estoit tout mon support. Las ! ne puis-je sçavoir — 908 si le vray je devine ?
914 A fait ce qu'avant luy n'avoient fait un millier — 915-8 *supprimés.* — 919 celuy qui peut tout 1608 — 920 Pour vous donner secours j'ay le sçavoir et l'aage ;
921 Servez-vous donc de moy : — 925-8

Il faut bien recognoistre avant de bien aymer,
Et sçavoir de quel bois on se doit enflammer
Je ne cognois point d'homme assez grand, assez brave,
Qui ne tienne à faveur de vivre vostre esclave.

N'abaissez donc le chef où vous avez le pié.

CASSANDRE.

Las ! ma chere nourrice ayez de moy pitié.

EURYDICE.

Il faut qu'un noble rang vos volontés commande.

CASSANDRE.

J'ay fait election si celeste et si grande
Qu'au lieu de m'accuser d'un courage trop bas
Me jugerez plutost ne la meriter pas.
Je ne vous tairay point apres la foy promise
Le nom de ce parfait meurtrier de ma franchise.

EURYDICE.

Par les traicts petillans que le Saturnien
Lance d'un bras ireux sur le rond terrien,
Par le chien triple-chef qui garde les grands portes
De l'Orque rigoureux, par les rages plus fortes
Du chasteau Tartaré qui de fer est enceint,
Et si dans l'univers il est rien de plus craint,
Je jure mon enfant que ma langue fidele
Tiendra comme non sceu ce qu'il faut qu'elle cele,
Voire et pour vous plaçer au desiré bonheur
Je voudroy negliger et la vie et l'honneur.

929 N'abaissez point la teste

931 un rang d'honneur sur vos desirs — 932 eslection d'une valeur si grande — 933 m'accorder] — 934 Vous jugerez plutost que je ne la vaux pas. — 935-6

Que si par un serment vous me rendez hardie,
Je vous descouvriray toute ma maladie.

— 937-41 Par les traits enflammez que le ciel se fendant
Fait fondre sur la terre en sifflant et grondant,
Par le rivage noir, par le chien à trois testes,
Par les rages d'enfer à nuire toujours prestes,
Par le fer et le feu dont le Tartare est ceint,

943 jure de tenir ma langue si fidelle — 944 Qu'on n'exigera point une trahison d'elle — 945 Et que, pour — 946 Je veux mettre à mespris et

CASSANDRE.

L'esprit tant admiré, la valeur signalee,
La douce et franche humeur, l'eloquence emmiellee,
La grace plus qu'humaine, et la rare beauté
Du Prince de Sidon ravit ma liberté
Dez qu'il parut icy, deslors à l'impourveüe
Mon sein fut foudroyé de l'esclair de sa veüe,
Mais helas ! c'est un roc tant glacé de rigueur
Il se bouche les yeux pour ne voir ma langueur.

EURYDICE.

Ah ! que me dites-vous ! m'en voilà toute esmeüe,
Un grand estonnement dans mon sang se remüe,
Vous me surprenez donc ? que seroit devenu
Ce ferme jugement en effect si cognu ?
Ores plus que jamais, petit batard de Gnide,
Je voy l'aveuglement où ta flesche nous guide.

CASSANDRE.

Quoy ? n'est-il assez beau pour se faire cherir ?

EURYDICE.

Il ne l'est que par trop pour vous faire perir.

CASSANDRE.

Ouy si de me guarir il ne luy prend envie.

EURYDICE.

Attendez vous d'un si l'arrest de vostre vie ?

CASSANDRE.

Qui le rendroit contraire à mes contentements ?

947 la grave bien disance — 948 humeur pleine de complaisance —
949-50 La valeur, la beauté, la royale façon
Du prince prisonnier m'ont pris à l'hameçon.
951-4 *supprimés.* — 953 cest 1608 — 955 Ha ! — 958 ...par tant d'effects cognu ? — 959 Icy plus — 960 ta torche
961 N'est-il point assez — 963 guerir — 965 à mon contentement ?

EURYDICE.

Qui vous rendoit revesche à vos autres amants ?

CASSANDRE.

Mais il est trop courtois pour estre inexorable.

EURYDICE.

» Jamais d'un fol amour la fin n'est favorable.

CASSANDRE.

Est-ce aymer follement que d'aymer son pareil ?

EURYDICE.

C'est aymer follement qui ayme sans conseil.

CASSANDRE.

Pour voir ce qui m'est bon, n'ay-je point assés d'âge ?

EURYDICE.

A vostre souverain vous devez cest hommage.

CASSANDRE.

Il doit pour un espoux enquerre mon desir.

EURYDICE.

C'est a vous d'aprouver mais à luy de choisir.

CASSANDRE.

Belcar est de maison plus noble que toute autre.

EURYDICE.

Belcar est d'une race adversaire à la vostre.

CASSANDRE.

Je veux garroter Mars des nœuds de son enfant.

966 rendroit 1608 — rendoit jadis contraire à tout amant — 968 Vostre amour est trop fol pour estre favorable. — 970 que d'aymer
971 pas — 972 Le père doit guider tousjours la fille sage. — 973 Il doit avec raison souscrire à mon desir. — 975 La qualité du prince est sortable à la mienne. — 976 Vous estes de famille ennemie à la sienne. — 977 Je voudrois lier Mars

EURYDICE.

Le Roy n'aura repos qu'il ne soit triomphant.

CASSANDRE.

Las ! j'ayme qu'y feray je ?

EURYDICE.

Armez vous de constance.

CASSANDRE.

Mon cœur est ja vaincu.

EURYDICE.

Pourquoy sans resistance ?

CASSANDRE.

Amour sans contredit est un Dieu si puissant
Qu'il n'est rempart d'airain qu'il n'aille renversant.

EURYDICE.

Amour est un enfant dont la dextre peu forte
Ne gourmande que ceux qui luy ouvrent la porte :

CASSANDRE.

Il a souvent celuy qui meut tout l'univers
Fait mouvoir à son gré par cent efforts divers,
Le transformant en or pour fondre d'une nue,
Or en toreau neigeux à la teste cornue,
Or en cigne à long col, or en autres façons,

978 Le roy ne veut la paix qu'en vainqueur triomphant. — 979 qui 1608 — 980 Mon cœur est desjà pris.
981-2 Amour est si puissant que son arc souverain
Pourroit mesme enfoncer des murailles d'airain.
— 983 n'est qu'un enfant de qui la main — 984 luy cèdent — 985-6
Il a souvent esmeu par changemens divers
Celuy qui d'un clin d'œil esmeut tout l'univers,
— 987 or distillant de la nue — 988 Tantost en taureau blanc — 989 Puis en cygne, en belier, en mille autres façons

Les Nymphes ne sont pas soubs les roides glaçons
Au seur de son brandon, soubs les vagues profondes
Il navre les Tritons et le prince des ondes.
En vain nourrice, en vain votre conseil donné
Veut combatre mon mal si fort enraciné,
Il me faut succomber ou franchir la carriere,
Le destroit ne permet de rebrousser arriere.
Je suis, tant me previent ce premier mouvement,
Et sourde de l'oreille et de l'entendement,
Le jouyr seulement me peut estre un remede,
Et c'est là, s'il se peut, que j'implore vostre ayde.

EURYDICE.

Non le royal courroux qui viendroit m'accabler,
Non l'effect qui pourroit difficile sembler,
Mais vostre saint honneur dont je seroy meurtriere
Me force à repousser ceste injuste priere.

CASSANDRE.

Et le respect contraint deu à vostre serment ?

EURYDICE.

Qui jure et fait le mal il peche doublement.

CASSANDRE.

Or sus tant de raisons ont vaincu ma folie,
Le destin ne veut pas que mon Hymen allie
Deux sceptres ennemis, jamais je ne verray
M'offrant à sa mercy mon nom deshonoré.

991 A couvert de ses feux ; — 992 Il blesse... et l'empereur — 993 ...vos conseils bien donnez — 994 Combattent mes desirs trop fort enracinez — 996 de tourner en arrière — 999 La seule jouyssance y peut donner remède — 1000 Et c'est en cela seul que

1001 le courroux du roy — 1004 M'empesche d'escouter ceste — 1005 Mesprisez-vous desjà la force du serment ? — 1006 Faire et jurer le mal, c'est pescher — 1009 ...,et ne sera point dict — 1010 Que sur ma chasteté l'amour ait eu credit.

Je te depite Amour, je sçay le seul azyle
Qui me peut guarentir de ta chaine servile,
J'ay le fer protecteur qui bravant ton pouvoir
M'affranchira de tout, reduite au desespoir.

EURYDICE.

Ha ! Junon qu'est-ce là ! tout-beau.

CASSANDRE.

Laissez moy faire.

EURYDICE.

Hola.

CASSANDRE.

Vous me faschez.

EURYDICE.

Quoy ? vous vouloir desfaire ?

CASSANDRE.

Laschez moy ce poignard.

EURYDICE.

J'ay de la force aux mains
En cest aage cassé.

CASSANDRE.

Voire ! mes doigts contraints
Ont bien quitté l'acier destiné pour m'occire,
Vous ne pouvez pourtant tout moyen m'interdire,
Quand vous le briserez en cent luysants esclats

1011 Non, non, je le despite et sçay... — 1012 sa — 1013 ce fer... son pouvoir, — 1014 Retiendra mon honneur en son juste devoir. — 1015 Ha ! que voy-je ? bons Dieux ! tout beau ! — 1016-20
C. : Vous me faschez ; pensez-vous me distraire ?
Laschez-moy ce poignard. — A. : Vous me romprez les mains
Ou je vous l'osteray. — C. : Quoy ! Que mes doigts contraints
Vous quittent ceste lame à mon sang destinée !
Ma resolution n'en est pas destournée

1021 la

Ma resolution vous ne briserez pas.
» Tant de chemins glissants, tant de passages tendent
» Au royaume beant où les ombres se rendent
» Que tousjours sans refus on y voit introduits
» Les humains desireux de tromper les ennuis.

EURYDICE.

Je n'eusse jamais creu qu'une telle castille
Peust tant bouleverser le cerveau d'une fille,
Las ! Madame vivez, j'ayme mieux offenser
Les hommes et les Dieux que vos jours avançer,
Vivez, et deussions nous nous rendre condanables,
» Car les tourments plus forts, les pechés plus blasmables
» Nous sont à suporter moins fascheux que la mort,
» Mort estrange sommeil qui jamais ne dédort.
» Ne desesperez point, il n'est rien impossible
» A celuy qui s'efforce au travail invincible,
Ou l'augure me trompe, ou bientost vous verrez
Au comble de bon-heur vos souhaits asseurés :
Laissez m'en le soucy, vous cependant delivre
Vous appuyant sur moy n'ayez soin que de vivre,
Relevez ces beautés qu'on alloit adorant
Armez vous d'une œillade et d'un ris aparent,

1022 Mon mortel desespoir ne s'en fleschira pas ; — 1024 A l'empire muet... descendent. — 1025 Qu'en tout temps — 1026 Tous humains desireux de vaincre leurs ennuis. — 1027 jamis 1608 — que telle frenesie — 1028 Eust d'un si bel esprit blessé la fantaisie — 1030 Immortels et mortels
1031 nous lascher à tous crimes — 1032-3
Car les pertes de bien, d'honneur, d'amis intimes,
N'ont rien qui ne soit doux à l'egal de la mort,
— 1034 qui sans reveil endort — 1035 point : un courage invincible — 1036 Rencontre en son effort toute chose possible. — 1038 A l'abry du malheur vos — 1039 mettez-vous à delivre — 1040 Sur l'appuy de ma foy ;
1041-2 Relevez vos beautez par un ris attrayant,
Rallumez les esclairs de vostre œil foudroyant,

Retournez à la court, cependant que je puize
Au fond de mes pensers un moyen qui nous duize.

CASSANDRE.

Ma mère travaillez, souvenez vous de moy,
Il faut qu'un fer ou vous finissiez mon esmoy.

[II, 4.] EURYDICE seule.

Qui te degagera des charges malaisees
(Impossibles plustost) qui te sont imposees,
Malencontreuse vieille ! he ! que de maudissons
Pendent ja tous certains sur tes cheveux grisons !
Quelle route prens-tu ? d'une ou d'autre partie
Te voila de Charybde ou de Scylle engloutie.
Que je sens de discours l'un l'autre seduisants !
D'irresolus desirs l'un l'autre destruisants !
Que de flots et de vents dont l'inconstant orage
Submerge ma raison d'un terrible naufrage !
Bastiray-je un complot, pitoyable et cruel,
Pour frauder les plaisirs et le feu mutuel
Qui brusle avec Belcar nostre jeune princesse ?
Ils s'asseurent en moy, seray-je donc traitresse ?
Mais las ! mettray-je aussi Cassandre a nonchaloir,
Ma plante que tousjours j'ay fait croistre et valoir
Elle seche à mon sçeu, faut-il que je l'endure ?

1045-8 Travaillez donc, ma mere, et ne presumez point
De vaincre par le temps la fureur qui me point.
A. : Qui te peut amoindrir la charge mal-aisée
Mais tout insupportable à ton dos imposée
— 1049-50 ...Eh que sur ton sommet
D'horribles maudissons ton dessein te promet !
1053-4 Combien de faux projects, de mouvemens divers,
Retournent tout à coup mon esprit à l'envers !
— 1055 d'un inconstant — 1056 Poussent mon jugement à deux pas du naufrage ! — 1058 et l'amour mutuel — 1059 Qui joint avec — 1060 à moy, leur seray-je traistresse ?
1063 Va secher

J'ay engagé ma foy, seray-je donc parjure ?
Que fera Meliane en sa juste rancœur
Si d'un si lasche trait je luy romps son bonheur ?
Que dira son amant ? qui pour raison aucune
Ne voudra transposer le but de sa fortune,
De quel nouveau maintien le pourray-je aborder ?
De quels termes choisis pour le persuader ?
Apres avoir longtemps dans leurs jeunes courages
Fomenté deux braziers par mes propres messages,
Me liguer encontre eux quelle infidelité !
Mais, voir mon nourrisson fondre a l'extremité
En pleurs continuels, voir sa fin toute proche
Faute de l'assister ô dieux quelle reproche !
  Avienne qui voudra, j'oubliray tout devoir,
En faveur de Cassandre, et de tout mon pouvoir
Tascheray d'assouvir les desirs qui l'affligent,
C'est ou plus le serment et l'amitié m'obligent.

[II, 5.] TIRIBAZE, PHULTER, MARMODON, LES ARCHERS, BELCAR, THAMYS.

TIRIBAZE.

Tu as doncque brutal, violateur de foy,
Contre toute divine et toute humaine loy
Meurtri mon cher Leonte, et ta main desloyale

1064 Elle a receu... luy seray-je parjure ? — 1065 douleur — 1066 lache tour je trame son malheur ? — 1067-8

Que dira son Belcar ? Sa passion constante
Ne souffrira jamais qu'un autre objet le tente.

— 1069 Et mesme avec quel front — 1070 Quels seront mes discours 1071 par mes propres messages — 1072 Du trafic de leur cœur asseuré les passages — 1073 Leur rompre le chemin, — 1074 nourrisson dans telle extremité — 1075 Se fondre toute en pleurs... — tout proche J. — 1076 Le pouvant empescher, — 1077 Quoy qu'il puisse arriver — 1078 de ma fille — 1079 d'appaiser le tourment qui l'aflige — 1080 C'est où le naturel par contrainte m'oblige — *Suivent 16 vers nouveaux.*

[*S. J.*, II, 10 (8 *dans* J).] 1081 Tu m'as doncques, tyran sans courage et sans foy — 1083 Massacré mon Leonte

A poussé mon appuy sous la voute infernale !
O ciel vis tu jamais un si perfide tour ?
O flambeau guide-mois, pasle image du jour
L'as-tu veu sans rougir ? ô puissant fils de Rhee
N'as-tu point escrasé sa teste parjuree ?
O grand porte-trident n'as-tu soudain caché
Sous mille flots bruyants cest enorme peché ?
N'as-tu point englouty, Roy de l'ombreux Tenare,
Sous la terre beante un acte si barbare ?
J'en creve ! et si l'espoir d'estre bien tost vengé
N'esclaircissoit mes sens, je mourrois enragé.
Ha monstre ! quel subjet, ha tygre impitoyable
T'a peu donner de haine un prince tant aimable.
» Tyran je sçay tes meurs, entre les vicieux
» Nul n'est digne de mort que les seuls vertueux,
Son jugement rassis, son innocente vie,
Ses rares dons du ciel ont bouffi ton envie.
Tu le craignois coüard, sa valeur te nuisoit :
Mais avant que Titan dix fois plonge se soit
Au repos journalier, tu sentiras cuisante
L'esmeute sans pardon de ma dextre pesante.

PHULTER.

Armez vos estendarts et portez le brandon

1085 un plus — 1086 O reyne de la nuict, — 1087 N'en as-tu point rougi ? Souverain fils — 1089-90

D'où vient, ô roy des mers ! que tu n'as point enclos
Un crime si voisin sous l'horreur de tes flots ?

1091 Que n'engloutissois-tu, — 1094 mon sang, j'en — 1096-9

Peut t'avoir fait haïr une humeur tant aimable ?
C'est que chez les tyrans vicieux et brutaux
Les plus belles vertus sont crimes capitaux.
Ses heroïques mœurs, sa glorieuse vie

— 1100 ont esmeu ton envie.

1102-8 Ce qui plaisoit à tous à toi seul desplaisoit.
Mais dans bien peu de jours j'espère que ta fraude
Se verra descouverte et punie à la chaude.

Portez le fer vainqueur dans les murs de Sidon,
Qu'il n'en eschappe rien, c'est par dix mille encombres
Qu'il vous fait expier de Leonte les ombres :
Quand il pourroit toucher, enclos de toutes parts,
Pluton de ses fossés, Jupin de ses ramparts,
Vous l'irez enfoncer, ja la bande immortelle
Demande vostre solde en si juste querelle,
» Mars n'est point gouverné par un aveugle sort,
» Le ciel pese equitable et le droict et le tort :
Puis comment combattront d'inusité courage
Vos braves bataillons piqués de cest outrage ?
Je les voy ja courir sur leur ost cazanier
Comme se precipite un torrent printannier
Du forestier Liban, qui gros d'ondes soudaines
Arrache, emporte, noye, arbres, rochers, et plaines

MARMODON.

Tres haute Majesté, si jamais un bon cœur
Fut comme accravanté d'une amere douleur,
Ne peut qu'un trouble grand de vos sens ne s'empare,
La perte d'un tel fils jamais ne se repare.
L'estranger s'en estonne, et le peuple ennemi
Forcé de son merite en a mesme gemi :
Seriez vous donc armé d'une froide constance
Pour attendre ce choc de ferme resistance ?
Vous qui, non sans subjet, vous promettiez le voir

P. : Mettez-vous en campagne et d'un sac carnacier
Jettez dedans Sidon les flâmes et l'acier ;
Faites une vengeance aussi forte que pronte,
Qui leur face expier les ombres de Leonte.
— 1109 ils pourroient — 1110-17
Et l'enfer de fossez et le ciel de remparts,
Nous les enfoncerons. O que d'exploicts estranges
Feront en leur fureur vos puissantes phalanges !
Je les voy desjà fondre après ce casanier
1119 qui par ondes — 1121-52 *remplacés par 12 autres vers.*

Un jour tout glorieux de triomphant pouvoir
Passant de ses vertus les plus belles des vostres
Autant que vos lauriers excellent sur tous autres,
N'en seriez vous attaint ? Les premiers mouvements
Emportent avec eux les plus beaux jugements,
Toute raison chancelle à ce coup si sensible
Vous n'estes pas un Dieu ni un roc impassible.
» Mais quoy ? tout bien pesé, ni les pleurs, ny les cris,
» Ny le vengeur courroux, ny la rançon de prix,
» Ne ramenent un mort de la voute relante
Ou chacun doit subir l'arrest de Rhadamante.
Pour le moins s'il vous plaist du sang des malfaiteurs
Recompenser le tort dont ils vous sont autheurs,
Faites comme Jupin qui d'un trait de Cyclope
Le bon et le meschant ensemble n'envelope,
Ains separe du mal l'homme qui n'y consent,
Je sçay de ce complot Aristarque innocent.

TIRIBAZE.

O poltron effronté ! qui te fait entreprendre
De me philosopher, pour la cause deffendre
De ce parjure chien ? oses-tu bien monstrer
Ayant veu devant toy ton Prince massacrer,
Peut-estre de ta main ? Je te feray cognoistre
Qu'on merite la mort de survivre un tel maistre.

[II, 6.] LES ARCHERS.

Sire nous l'amenons.

BELCAR.

Vous ay-je fait refus ?
Je marche à front levé, ne me contraignez plus.

1153 THAMYS : Entrez, parlez au roy !

TIRIBAZE.

Et bien, malheureux fils d'un detestable pere,
Mourant n'accuse point mon courroux trop sévere,
Qui t'a donné la vie est autheur de ta mort.

BELCAR.

Le ciel sera tesmoin quand vous me ferez tort.

TIRIBAZE.

Le ciel de sa malice est juge irreprochable.

BELCAR.

Il le punira donc s'il le juge coulpable.

TIRIBAZE.

Le glaive punisseur commencera sur toy.

BELCAR.

C'est en vostre pouvoir mais contre vostre foy.

TIRIBAZE.

En seroy-je lié puis que luy s'en exempte ?

BELCAR.

Fondez vostre soupçon de preuve suffisante.

TIRIBAZE.

C'est assez discouru, ta mielleuse Pithon
Ne t'arrachera point des griffes de Pluton :
Tandis qu'un eschaffaut dans la ville s'apreste
Prens la charge Thamis, garde le sur ta teste
En tes seures prisons.

1155 Eh bien ! — 1156-62
Mourant, n'accusez point mon jugement sevère ;
La disgrace vous vient de luy non pas de moy.
B. : Vostre pouvoir est libre et non pas vostre foy.

1164 Appuyez vos soupçons — *Suivent 18 vers ajoutés.* — 1165-6 Non, non, c'est trop plaider. Sur peine de ta teste — 1168 Enchaîne-le, Thamys, et me responds de luy. — 1169 sqq. *remplacés par 3 vers.*

TIRIBAZE.

J'en seray respondant.

PHULTER.

Infortuné Belcar !

TIRIBAZE.

Rien n'ira retardant
Son suplice arresté, qu'un jour de patience.

PHULTER.

» Un roy ne doit avoir si legere creance,
» Son glaive plus souvent pour estre trop hastif
» Traine un vain repentir, que pour estre tardif,
Vous pouvez bien tousjours luy retrancher sa trame,
Non pas la renoüer quand il sera sans ame.

TIRIBAZE.

Or sus despeschez vous, Moribant, apres moy,
Je veux que tout mon camp se range dessoubs toy,
Qu'on ouvre mes thresors, que la monstre soit faite,
Que dans quatre Soleils notre attirail s'apreste.
Que de boüillons ireux, que d'ennuis à la fois
Assiegent à l'entour mon estomach panthois !
Voila mes sens troublés, mes forces egarees,
Et mon sang tout recuit dans mes veines souffrees,
Mon chef s'apesantit, et des-ja sur mes yeux
Le sommeil tient d'espraindre un pavot oublieux,
Je me retire seul. Le souci qui me greve
Pourra par le dormir prendre un petit de treve.

[II, 7.] CHŒUR DES SOLDATS TYRIENS.

» Tout ce qui prend naisssance
» De l'element espois
» Naist avec asseurance

» (Quelque tard qu'il avance)
» De mourir une fois.

» La filandiere Parque
» Dans le coulant esquif
» Egalement embarque
» Le serf et le Monarque,
» L'heureux et le chetif.

Il n'est lieu de franchise
Ni sort contrariant
Que sa main ne reduize,
Venant l'heure precize,
Aussi tost à neant.

Soit que l'homme s'en cache,
Soit qu'il se montre prest,
La dommageable hache
A son gré nous arrache
Aussi tost qu'il luy plaist.

Par mille et mille voyes
Elle œuvre puissamment,
Les demeures plus coyes,
Voire les douces joyes
Luy servent d'instrument.

Elle met en deroute
Nostre plus grand support,
Nostre esperance toute,
Lors que moins on redoute,
Perit de son effort.

Ce prince de courage
Par le destin promis
Pour gloire de nostre aage,

Qui mesprisoit la rage
D'un monde d'ennemis :

Qui bravoit de Bellonne,
Courageux et dispos,
La tempeste felonne,
La paix nous l'empoisonne
Du miel de son repos,

Et l'Amour l'assassine
De ses dards acerés,
Ceste couple maline
Sont de vertu divine
Adversaires jurez.

Ainsi le noble Alcide
Que l'Hydre Lernean,
Ni le vol Stymphalide,
Ni le front homicide
Du toreau Cretean,

Ni la dent escumee
Du porc Erymantin,
Ni l'horreur de Nemee,
Ni la gorge enflammee
Du voleur Aventin,

Ni le colosse Anthee,
Ni de riches rameaux
La deffence crestee,
Ni la troupe iritee
Des monstres mi-chevaux,

Ni la Royne guerriere,
Ni les trois corps d'un Roy,
Ni du veillant Cerbere

La bave mortifere
Ne mirent en desroy :

Alors qu'il se repouze
A l'abri de la paix,
Amour poind son espouze
D'une fureur jalouze
Motif de son decez.

Ainsi ce grand Achille
Parangon de valeur,
S'estimant au tranquille
Aupres d'un saint azyle
Rencontra son malheur.

Luy dont le baignoir fée
Du marais Stygien,
Et l'armure estoffee
Dans la gueule eschaufee
Du mont Sicilien,

Estoient tant redoutables
Aux Teucres investis,
Que les plus indontables
De leurs princes notables
S'en reculoient craintifs :

Luy qui bien sçeut deffaire
D'Hector mesmes l'orgueil,
Un infame adultere,
Cazanier sagittaire
Le vendit au cercueil.

Ha ! Paix Circé meschante,
Qui, d'esprits non de corps,
Tourne ceux qu'elle enchante

De sa coupe allechante
En inutiles porcs.

Paix qui rend engourdies
Les plus guerrieres mains,
Qui rend abastardies
Les humeurs plus hardies
Des plus braves humains.

» De ses sales delices
» Naist une oysiveté,
» D'oysiveté les vices,
» Des vices les suplices
» Honteuse extrémité !

Et toy, nain de Cythere,
Qui de ta mauvaistié
Les effects considere,
Choisit plustost le taire
Qu'en parler à moitié :

Seulement puis-je dire
Que tout ce qu'Alecton
De malencontre tire,
D'horreur et de martyre,
Des bords de Phlegeton,

Ne consument tant d'ames
En ce poudreux sejour,
Que tes maudites flames
Pour la gloire des dames
En perdent chaque jour.

ACTE TROISIESME.

[III, I.] MELIANE.

O tyranniques loix des Olympiques feux
Qui gourmandez le cours de nos ans malheureux !
O fortune aux yeux clos, qui en ton insolence
N'as rien de plus constant que la mesme inconstance !
Combien injustement vous me precipitez
Du sommet de mon aize au fonds d'adversités,
Me privant de tous biens que j'esperoy d'atteindre,
M'envoyant tous les maux que j'ay jamais peu craindre !
Que diray-je à ce coup ? quel de mes accidents
Se verra ramenteu de regrets precedents ?
Plaindray-je le destin de mon unique frere
Autrefois mon support, aujourd'hui ma misere ?
Voila de mon Belcar le tourment preparé,
Qui seul Roy de mon cœur veut estre preferé :

[*S. J.*, III, I.] 1309-12
O tyranniques feux, sur nos testes luisans,
Qui traversez le cours de nos malheureux ans!
Fortune, dont le vent hors de leur route emmeine
Les vaisseaux mieux guidez de la prudence humaine,

1313 Las ! qu'inopinément vous — 1314 Du comble de mon aise en mille adversitez — 1315-6 *intervertis.* — 1315 Et m'ostant tous les biens — 1317 Lequel de mes malheurs — de memes accidents 1608 — 1318 Aura le premier rang dans le cours de mes pleurs ? — 1319 Dois-je vouer ma plainte à mon

1321 le tombeau préparé

Et si de mon plus cher l'encombre je lamente,
Le sang m'est un remords la pudeur me tourmente,
Tant pour mettre en oubly le malheur fraternel,
Que pour couver en l'ame un amour criminel :
Il faut ô desespoir ! que je sois declaree
Ou desloyale amante ou sœur desnaturee :
Et bien que les deux points de ma calamité
Soyent d'une mesme source et mesme qualité,
Le premier des meschefs fait que ma plainte n'ose
Eventer le second dont il est seule cause,
Et faut (si je le puis) ô double creve-cœur ?
Tesmoigner un desir de quoy j'ay plus de peur.
Or suis-je seule icy de tesmoins reculee,
Sortez dolents propos de ma bouche enfiellee,
Tempestez librement, que la pierre ait pitié
D'une tourtre sans pair regrettant sa moitié.
Dispense mon devoir sainte ombre de Leonte,
Si la rage d'Amour toute amitié surmonte
Pense que pour exemple un bel œil a regné
De pouvoir souverain sur ton cœur esloigné
De nostre souvenir, que tu mis en arriere
La vieille passion, cedant à la derniere.

1323-6 Mais si pour cettuy-ci tous mes sens se lamentent
La nature et l'honneur d'un remords me tourmentent,
Tant de mettre en arriere un decez fraternel
Que de couver en l'ame un regret criminel
—1329 Car bien que les deux chefs
1331 Le premier accident fait hélas ! que je n'ose — pose 1608 — 1333 Mesme (si je le puis) il faut à contre-cœur — 1334 Monstrer en mon désir ce dont j'ay — 1336-8
Ma douleur librement y peut estre exhalée.
Sortez et tempestez ô mes justes clameurs,
Soulagez mon angoisse, autrement je me meurs.
—1339 Tu me dois dispenser, — 1340 la force... mon amitié
1341-4 Par exemple, tu sçais que, de nous esloigné
Un bel œil a sur toy si puissamment regné,
Que tu mis en oubly, par ton amour extrême,
Et nostre souvenir et le soin de toy-mesme ;

Helas! prou de clameurs se debondent pour toy,
Nul de mon chevalier se lamente que moy.
Flambeau, pere du jour, argentine Diane,
N'œilladez plus jamais la triste Meliane,
Aussi bien vos rayons luy font obscurité
Puis que des l'Orient son jour est absenté :
Grand-mere des vivants, fertille nourriciere,
Cache moy ta verdure et ta fleur printaniere,
Ton teint m'est desplaisant puis que je voy flestri
L'espoir de mes plaisirs nagueres tant fleuri :
Venteux Prince de l'air, qui cent bouches souflantes
Scais lascher et retraindre en tes caves relantes,
Donne moy des poumons pour assez soupirer
La mortelle douleur qui me vient martyrer :
Preste moy tous tes flots, Roy des ondes cruelles,
Que je les convertisse en larmes eternelles,
Puis quand par bien pleurer tes eaux me defaudront,
Ma vigueur et ma vie en pleurs se resoudront!
Pauvrette que dis-tu ? la fortune meurtriere
Te ravit pleurs, souspirs, esperance et lumiere,

Après 1344 *quatre vers ajoutés.* — 1345-6
Et puis assez de pleurs se respandent pour toy,
Mais nul pour mon Belcar ne s'afflige que moy,
—1347-50 Grand conducteur du jour, et toy, blanche Diane,
Cessez dorénavant d'œillader Meliane,
Car elle perd la veue en perdant son flambeau
Et par vostre clarté ne voit plus rien de beau.

1351 ...... florissante et fertile — 1352 Cache ton coloris, car il m'est inutile —1353 je voy pery — 1354 Le fruict de mon amour nagueres si fleury — 1355-58
Leger prince de l'air, qui des vents plus farouches
Du creux de tes soufflets emplis les fortes bouches
Preste-moy tes poumons, afin que puissamment
Je pousse des souspirs égaux à mon tourment ;
—1359 Donne-moy — 1360 Qu'ils deviennent en moy larmes continuelles ;

1361 Et lorsque pour pleurer — 1363-4
....Non, non met bas les armes
Quitte le jour, l'espoir, les souspirs et les larmes :

Les morts ne sentent rien, quoy ne mourras tu pas
Quand le cœur de ton cœur subira le trespas ?
Ha ! nous sommes unis d'une chaine si ferme.
Que la Parque à nous deux ne peut donner qu'un terme,
L'heure qui de Belcar limitera les ans
Doit faire voir mes os en la tombe gisants.
O Roy qui procreas ma sinistre naissance,
De qui juste est le dueil, injuste la vengeance,
Que ne sçais-tu ce nœu ? peut estre mon dessein
Resolu de le suivre amolliroit ton sein.
Que ta raison, d'ardeur trop vivement attainte,
Et mes discours, bridés de vergongneuse crainte
Ne sont ils devoilés ? Afin qu'en cest endroit
Tu peusses balancer, moy deffendre le droit :
Je plaideroy comment celuy qui mit sur terre
Le prince plus parfait que la nature enserre,
Si genereux, si franc, si noble, si bien né,
Ne peut estre meschant comme il est soupçonné.
De la coulombe sort la coulombe amiable,
Du milan le milan, chacun de son semblable.
» Et des traistres humains les fils peu diferents
» L'engeance participe aux meurs de ses parents :
Je diroy que des loix la rigueur plus extreme

1365 Si tu n'es desjà morte, au moins mourras — 1367 Ouy nous —1369-70 Car, tirans l'un de l'autre et vie et mouvement,
Nous mourrons l'un et l'autre ensemble en un moment.

1371 O roy de qui provient — 1372 Puisque nostre destin despend de ta puissance, — 1373 en mon dessein — 1374 Que ton propre interest amolliroit — 1375-8
O que mon cœur troublé d'une trop vive attainte
Et mes propos liez de respect et de crainte,
Ne sont-ils en franchise en faveur du bon droict,
Comme pour disputer la raison le voudroit ?
—1379 mit au monde — 1380 Un prince en qui l'honneur infiniment abonde

1381 et si bien né — 1383 colombe.... colombe — 1386 La race participe —1387 D'ailleurs mesme des loix

Ne punit d'un meffait que le malfaiteur mesme,
Voire et si tu pretends à le rendre affligé
De pareil traitement dont tu es outragé,
Je voudroy remonstrer d'une preuve bien ample
» Qu'on ne doit establir le vice par exemple,
» Que le parjurement d'un sacré-saint traité
» Quelque excuse qu'il ait n'est qu'infidelité :
Mais las ! c'est perdre temps, ta fureur animee
Te rend l'esprit aveugle et l'oreille fermee.
L'effect en est conclu, dont te pourra sortir,
Sinon le desespoir, au moins le repentir.
Fille des flots salés, belle Royne d'Eryce,
Qui fus de nostre amour favorable nourrice,
De quoy nous a servi l'entretien des regards
Des baisers des discours et des jeux si mignards,
Qu'à nous faire sentir la perte plus poignante ?
He ! puis qu'une infortune à rebours survenante
Accable nos desirs, mesme avant que pouvoir
Gouster les voluptés qu'un Hymen fait avoir :
Pourquoy dans ceste cour, de façon familiere
Hanta le prisonnier qui me tient prisonniere ?
Pourquoy le ciel en luy se monstra liberal
De tant de raretés qui me tournent à mal ?
Pourquoi l'ai-je cognu ? Pourquoy dez sa venue
Avalay-je à longs traits le poison de sa veüe ?
Pourquoy ma simple oreille, agreant ses humeurs,
Donna jamais entrée à ce larron de cœurs,

1389-93 Ainsi, quand on voudrait du père se venger,
Pourquoi le fils sans coulpe en la peine engager ?
Enfin sans te desduire un plaidoyer plus ample,
Le meurtre ne doit pas s'establir par exemple,
Et toute infraction d'un solennel traictè

1394 qu'elle ait — 1395 car ton ame aveuglée — 1396 A tourné son bon sens en fureur (faveur J) dereiglée. — 1399-1418 *supprimés.*

1404 un 1608

Qui dompte par son bras les ames plus rebelles,
Qui fleschit par sa voix les dames plus cruelles ?
Trompeuse passion ! ton abord est sucrin
Aigre-doux ton progrès très-amere ta fin.

[III, 2.] MELIANE, EURYDICE.

EURYDICE

Celuy qui, condamné d'un Parlement severe,
Voit qu'un doux souverain la sentence modere
Est aize autant que moy que Leonte mourant
A tiré d'un Dedale et d'un blasme apparent,
Deslogeant Cupidon du cœur de nos Princesses.

MELIANE.

Ha ma mere est ce vous ? que d'estranges tristesses !
Comme chez les humains en un petit moment
Se tourne en desespoir un grand contentement !

EURYDICE.

Quelle perte Madame ! en l'avril de son aage
Voir perir sans ressource un si grand personnage,
L'appuy du Roy vieillard, des voisins la terreur,
Le favori des cieux, de sa race l'honneur,

1419 Le criminel jugé d'un — 1420 Quand, par grace du roy, son arrest se modère
1421 N'est pas plus gay que moy que Leonte en mourant — 1423 Dénichant — 1424-6
Ha ! ma mère, approchez. Hélas ! que de tristesses !
Comment chez les mortels on voit soudainement
Se tourner en douleurs un grand contentement.
— 1427-32 Rien ne peut reparer ny priser ce dommage.
Helas ! Que nous perdons un rare personnage,
En qui se relevoit tout l'honneur de nos rois,
En qui la vie humaine avoit mis à la fois
De tous ses trois degrez la diverse richesse :
D'age enfant, de cœur homme et vieillard de sagesse !

Guerrier qui promettoit à force de conquerre
D'egaler son partage aux bornes de la terre !

MELIANE.

Eurydice mon cœur quel revers contre moy !
Alors que mes souhaits demeuroient à recoy
Comme au dernier degré de la chose esperee,
Helas ! voir de celuy la ruine juree
De qui j'avoy juré l'eternelle amitié,
Prince autant sans peché que le Roy sans pitié.

EURYDICE.

Quoy ! vous en souvient-il ?

MELIANE.

Quoy ? pour aucun esclandre
Pourroy-je en son endroit oublieuse me rendre ?

EURYDICE.

Et malgré Tiribaze ?

MELIANE.

Et malgré tout respect
» Nul devoir contre amour ne doit avoir effect.

EURYDICE.

Que sert ceste constance ?

MELIANE.

Et c'est ce qui m'accable

1433 Almodice, — 1434 Lorsque tous mes — 1436 Helas ! de celuy-là voir la perte jurée — 1439-50
ALM. : Y pensez-vous encor ? — M. : O question gentille !
Qui m'en divertiroit ? — A. : O l'admirable fille !
N'estes-vous point esmeue en perdant vostre sang ?
M. : Sur toute emotion l'amour retient son rang
A. : Malgré la mort d'un frère et le vouloir d'un père ?
M. : Encor fust-ce la mort et de père et de frère :
Je deplore la mienne et non celle d'autruy.
A. : On n'en veut qu'à Belcar. — M. : Mais ma vie est en luy.

» Un coup afflige plus quand il est incurable.

EURYDICE.

Lamentez, souspirez, non tant pour ce forain,
Mais bien pour vostre sang, vostre unique germain
Que le fer a poussé sur le rivage blesme.

MELIANE.

L'un n'estoit que mon frere et l'autre est un moy-mesme,
Mon mal me greve plus que l'encombre d'autruy.

EURYDICE.

Patir avec Belcar !

MELIANE.

Que ne puis-je pour luy !

EURYDICE.

Les filles d'aujourd'huy n'ont gueres de prudence.

MELIANE.

Les vieilles comme vous n'ont gueres d'asseurance

EURYDICE.

La mort vient assez tost on ne doit l'avancer.

MELIANE.

La foy c'est un un nœu saint on ne doit la fausser.

EURYDICE.

La foy n'oblige pas à la chose impossible.

MELIANE.

Un serment contre tout doit rester invincible.

EURYDICE.

Le feu d'aveuglement tous vos sens esblouït.

1451 prudence 1608 — 1452 de constance. — 1453 sans ainsi l'avancer. — 1454 Mais trop saincte est ma foy pour ainsi la — 1455 point —1456 Le vouloir pour le moins en doit estre — 1457 Le trouble du malheur vostre esprit eblouit.

MELIANE.

Mais vostre jugement de peur s'esvanoüit.

EURYDICE.

Ma peur vient du peril ou courez sans contrainte.

MELIANE.

» Déz qu'on a tout perdu c'est erreur que la crainte.

EURYDICE.

Quoy ? Meliane donc, tant humble auparavant,
S'ira contre son pere aujourd'huy souslevant ?

MELIANE.

Eurydice, autrefois l'entretien de nos flammes,
Bandera son projet à desunir nos ames ?

EURYDICE.

Mes projets ont pour but vostre félicité,

MELIANE.

Les miens n'ont pour objet que la fidélité.

EURYDICE.

Vous offencez le Roy.

MELIANE.

Vous trahissez un Prince.

EURYDICE.

L'ennemy capital de toute la province.

1459 Je crain, vous voyant courre au peril sans — 1460 Quand on a
1461-4 Meliane, autresfois (austrefois J) complaisante à chaqu'un
Devient donc sans respect et sans crainte d'aucun ?
M. : Almodice, autresfoi (austrefois J) le soufflet de nos flâmes
Veut rompre la soudure où se joignent nos ames ?
— 1465 Almodice a pour — vostre fidelité 1608 — 1466 Et moy je n'ay pour but — la felicité 1608 — 1467-8
A. : Fidelité rebelle aux volontez royalles.
M. : Fidelité contraire aux rigueurs desloyalles.

MELIANE.

» Jamais sans ennemis ne reignent les vertus,
» Les plus grenez espics de gresle sont battus,
» Les Heros de valeur, de non coulpable vie,
» Espreuvent sans mercy la fortune et l'envie:
» Mais un amy loyal, au lieu d'estre estonné
» De leurs coups furieux, en est aiguillonné,
Ressemblant, non Progné qui jamais ne mignarde
Le couvert de nos toicts d'une voix gazouillarde,
Que durant l'air serain, lors que sur les gazons
Flore espand les bouquets de cent mille façons,
Lors que le ciel nous rit, la mere à Persephone
Fait blondir les seillons, l'aigre-douce Pomone
Enrichit les vergers, et le pere des vins
Enferme sa despoüille en chesnes et sapins :
Puis dez que la verdeur se pallit demi-morte,
Quand le clair scorpion les frimats nous apporte,
Dez les moindres frissons, le passager oyseau
Laisse nostre climat pour un autre plus beau :
Ains plustost ressemblant une droite colonne
Qui tant plus se roidit, et tant moins abandonne
Le deu de son appuy, que tant plus elle sent
Le sommier imposé sous le poix fleschissant :

Après 1468 *quatre vers ajoutés dont le dernier est mis dans la bouche d'Almodice:* Au fonds, sur l'ennemy l'avantage on doit prendre.
1471 Les hommes de grand cœur et d'innocente vie, — 1472 Rencontrent sans — 1473 Mais lors un ami franc ...opprimé — 1474 s'en trouve confirmé : — 1475-8

Non pas comme l'on voit la fille de Terée
Attendre pour nous voir l'absence de Borée,
Lorsque sous l'air serein la prime des saisons
Des affiquets de Flore esmaille nos gasons

—1479-82 *supprimés.*
1483 Puis, si tost que le verd se change en fueille morte, — 1486 Quitte — 1487 Au contraire, un amy ressemble à la colonne

» Comme en l'ardent fourneau le plus fin or se treuve
» Durant le temps fascheux une amitié s'espreuve.

EURYDICE.

» Mais tel est des parents le droit et le pouvoir
» Qu'on ne doit rien aymer que suivant leur vouloir.
Nature l'establit et le ciel l'authorise
» Qui d'un rebelle enfant jamais ne favorise
» Les vaines passions, mais destine tousjours
» Une funeste issue aux clandestins amours.
Tu nous en fais leçon, folle infante de Crete,
Qui, d'avoir depestré par ton aide secrette
Un jeune criminel, te trouvas pour guerdon
Deffloree au desert, seulette à l'abandon :
Et toy qui dérobas la perruque fatale
Pour faire triompher de ta ville natale
Ton amant ennemy, n'en reportas sinon,
Prenant un corps plumeux, qu'un infame renom :
O belle fleur de Tyr, soleil de la Phenice,
Il faut bien qu'un dessein par contrainte finisse
Quand le subjet finit, moderez vos regrets
Si le ciel l'a perdu ne vous perdez après.

MELIANE.

O tison de discorde, outil de perfidie,

1491 Enfin, comme au fourneau — 1494 que selon — 1496 le rebelle
—1497-8 Et les sœurs de Clothon ne forment les destins
Que de funeste issue aux amours clandestins
—1499 en fis — 1500-2
Lors que tu desployas ta ficelle secrette
Pour un jeune estranger qui, payant ton amour,
Despestré des destours, te fit un mauvais tour.
1504 Pour l'amant ennemy de triompher 1608 — 1505-10
L'ayant fait triompher que t'en vint-il alors
Qu'un desespoir en l'ame et des plumes au corps ?
Il faut bien par contrainte, ô phenix de Phenice !
Lorsque l'object finit, que le dessein finisse :

Vieille sans naturel, masque d'hypocrisie,
Va, ne me tente plus, tu perds en me preschant
Tout ton credit, ton temps, et ton propos meschant :
Cruelle comme toy je n'ay dans la poitrine
Du fer au lieu de cœur, je n'ay mon origine
Du Caucaze pierreux, les tigresses n'ont pas
Presté leur lait sauvage à mes premiers repas.
Toy, tourne au gré du Sort oubliant ta promesse,
Fleschi soubs la frayeur, non seulement delaisse
L'innocent oppressé, mais t'arme contre luy
Qui s'asseuroit en toy de conseil et d'appuy,
Fais comme les mastins dont la troupe se rue
Sur celuy qu'on poursuit de pierres par la rue :
  Moy je verray plustost rebrousser le Jordan
Jusqu'au cedreux sommet du Palestin Liban,
Je verray le brandon qu'à Delphes on adore
Se lever au Ponent se coucher à l'Aurore,
Je verray les cloux d'or du plus haut firmament
Vaguer comme animaux au plus bas element,
Et plustost je verray ceste ronde machine
Se refondre en Chaos d'une guerre intestine,

User de la raison pour vaincre vostre ennuy,
Laissez perir Belcar sans perir quant et luy.
1512 Naturel sans pitié, charité refroidie — 1515-7
Je n'ay pas comme toy le roide cœur d'un arbre ;
Non, je n'ay pas le sein de bronze ny de marbre,
Et dans quelque desert les tigresses
—1519-22 ...du vent, non seulement delaisse
Un amy que le sort injustement abaisse,
Mais rends toy sa partie et fais tout ton effort
A lui monstrer ta haine au lieu de ton support ;
1526 Jusqu'au plus haut — 1527 Je verray le dieu blond — 1528 au couchant — 1529-30
Que de voir ma promesse aller contre son cours
Ou se perdre sans moy le soleil de mes jours ;
1531-40 Et plus tost du chaos je reverray la guerre,
Le feu confus en l'eau, l'air opprimé de terre,
Que des flots du malheur mes amours submergez

Qu'avoir si laschement le cœur espouvanté :
Ni l'horrible portail de l'Erebe vouté,
Ni l'œil rebarbatif du nautonnier avare,
Ni les bouillons souffrés de la flambante mare,
Ni le throne ferré des juges sans mercy,
Rendront en ce devoir mon courage transi,
Je vous suivray partout mon soleil, ma chere ame,
Bravant de vos haineux les armes et le blasme.

EURYDICE.

Prenez mon zele en gré, Madame ce n'est point
La terreur de la mort qui me trouble en ce point :
(De combien, reculant, sçauroit estre exemptee
De son mortel acier ma carcasse édentee
Ce n'est point cruauté ni peu d'affection,
Las ! je n'ay de Belcar moins de compassion
Que vous mesme, que vous dont l'ardeur dangereuse
Seule me fait douter une fin malheureuse.
Or puis que vous restez en propos resolu
Je vous veux suivre au trac que vous avez esleu,
Commandez, essayez si pour vostre allegeance
Je manque en loyauté non plus qu'en diligence :
» Mais le vouloir est vain quand la force deffaut,

Ou craintifs, ou muets, de peines surchargez.
N'importe à mon egard que la Fortune assemble
L'ire de tous les dieux et des hommes ensemble :
Car toutes les horreurs des gesnes et des fers
Qui regnent tant delà qu'en deçà les enfers,
La plus cruelle mort, la plus hideuse rage,
Auroient de l'impuissance à fleschir mon courage.

1541 en gré; ce qui l'esmeut si fort, — 1542 Madame, ce n'est point la terreur de la mort. — 1544 son acier fatal — 1545-6

Ce n'est point que légère ou sans affection
Je ne plaigne ce prince en son affliction.

—1547-50 *supprimés*
1551 son allegeance — 1552 le pouvoir deffaut

Ja se dresse là bas un funeste eschaffaut,
Le conseil en est pris en la teste royale,
Conseil ou le courroux donne voix principale
Juge ensemble et partie.

MELIANE.

He he ! quel creve-cœur !
Las ! n'y pouvons nous rien ? mon bel astre, mon cœur
N'est-il aucun secours ?

EURYDICE.

La detestable cage
Est haute, espaisse en murs, son estroit fenestrage
Se barre a triple rang, cent armes surveillants
Sont pres des huis de fer sans repos fourmillants,
Si que le grand foudrier s'y glisseroit a peine,
S'il n'estoit or pleuvant aussi menu qu'areine :
Thamis commande à tous, et gouverne les clefs
Des pesants cadenats et verrouils accouplés.

MELIANE.

Ho ! qu'à nostre proffit cest homme est trop fidele !

EURYDICE.

On ne vient point à fin d'une entreprise belle

1554-62 Desjà pour son supplice on dresse l'eschaffaut.
Les conseils en sont pris, ou seroit son refuge ?
Le roy s'est declaré la partie et le juge.
M. : Ma mére, mais encor ne peut-on pas tascher
A quelque trait subtil qui le face lascher?
Songeons-y, je vous prie. — A. : Il est en une cage
Espaisse de muraille et très haute d'estage ;
Tous les jours sont garnis de barreaux près à près,
Ses guichets, occupez de vingt gardes exprès
—1558 ny 1608
1563-4 *supprimés*. — 1565-6
Sont commandez d'un chef que Thamys on appelle.
—1567 Oh ! — 1568-9 Qui n'ose rien ne fait. Quel

Sans hazarder un peu. Quel seroit le rocher
Qui ne s'amoliroit vous le venant prescher ?
Non pas le pere Dis vous scauroit esconduire,
Il fut bien exorable à l'Orpheane lyre,
Promettez, presentez, est-il homme constant
Qui ne soit esbranlé d'un salaire contant ?

MELIANE.

Sus il le faut tenter. Donc ô Dieu de faconde
Qui premier as reglé le commerce du monde,
Pere du luth charmeur, prompt sergent et courrier
Du Roy des immortels, subtil avanturier
Qui tiras du croton le germain de Bellonne,
Et du guet a cent yeux par adresse larronne
La genisse Inachide, ô beau Cyllenien
Fay descendre Pithon dans le langage mien.

EURYDICE.

Je voy, s'il le permet, la procedure aysee :
Moy, Thamis, et le prince, en forme deguizee
Gaignerons un vaisseau soubs l'œil brun de Vesper,
Ja le vent opportun nous semond d'eschapper.

1569 peu, quel 1608
1571-2 *refondus en six vers.* — 1573-4
Au reste, offrez, donnez : qui seroit refusant
En ceste belle main d'un liberal present ?
— 1575 O dieu de bien-disance — 1576-90
Père d'invention, d'art et de complaisance,
Grand patron des coureurs et des aventuriers,
Qui jadis delivras le maistre des guerriers
Des chaines d'Ephialte, et la fille d'Inache
Des cents yeux la gardans en forme d'une vache,
Influe en mon langage, ô beau Cyllenien,
Et le doux artifice et la force du tien.
A. : Si Thamys le permet, la chose est bien aisée,..
Nous le ferons couler en robe desguisée
Dans quelque bon vaisseau tout prest à demarer.
M. : J'y veux aller aussi... Pourquoy nous separer ?
J'entends de partager le peril et la joye.

MELIANE.

Me laissez vous ? j'yray, que me sert-il que j'oye
Le salut d'un amy si je n'en voy la joye ?

EURYDICE.

O courage vaillant ! baste, puisqu'il vous plaist,
Commencez, je rendray le mistere complet.

CASSANDRE, LE CHŒUR DES FILLES TYRIENNES,
PHULTER, EURYDICE.

[III, 3.] CASSANDRE.

Couchez, ne feignez point, soubs une froide lame
Couchez mon corps transi separé de mon ame,
On doit ce saint office aux palles trespassés :
Filles que tardez vous ? n'apparoit-il assez
Que j'ay les yeux esteins, la couleur mortuaire ?
Si je souspire encor, si comme à l'ordinaire
Je forme encor ces mots, helas ! c'est la douleur,
Et non plus mon esprit, qui m'avive le cœur.

CHŒUR.

Pleuron pleuron compagnes desolees
Faison noyer de nos larmes coulees
Les rivages herbeux,
Faison gonfler les campagnes salees
De souspirs orageux.

Pour croire son salut il faut que je le voye.
A. : Courage de Pallas en un corps de Cypris !
Poursuivons ce complot : il est bien entrepris.

[*S. J.*, III, 4] 1591-8 *rejetés vers la fin de la scène.* — 1592 Ce corps... son âme. — 1594 Pourquoy retardez-vous ? N'appert-il point assez — 1595 la couleur d'une morte ? — 1596-8
Si je respire encor, vivante en quelque sorte,
Si je forme ces mots, c'est la seule vigueur
De mon dueil immortel qui m'anime le cœur.
—1599-1643 *supprimés avec le chœur.*

Faison sonner de nos trop justes plaintes
L'air plus sublime et les demeures saintes
Des astres sans pitié,
Las ! on ne peut de si rudes attaintes
Se douloir à moitié.

CASSANDRE.

Ne te plains point malheureuse Cassandre,
Le coup si grand ne te permet d'entendre
A souspirs ny a pleurs,
Les moins ferus ce recours peuvent prendre,
Toy meurs pauvrette meurs.

CHŒUR.

Ha ! triste Roy de qui l'ame affligee
Souffre bien plus que le fameux Ægee
Trop credule et soudain,
Ta perte est vraye et non pas presagee
D'un signal incertain.

Ha ! tristes sœurs, plus dure est vostre peine
Que le regret des filles de Clymene,
Au moins leur Phaëton
Cheut ennobli d'une main souveraine
Au gouffre de Pluton.

CASSANDRE.

Comme ces sœurs, ô Princesse dolente,
Ne vests ton corps d'escorce distillante,
Car entre tes langueurs
Point ne convient la fueille verdoiante,
Mais meurs pauvrette meurs.

CHŒUR.

Ha ! pauvre Tyr, vefve desesperee,
Retourne en noir, de ta robe honoree

Le pourpre estincelant,
Courbe à jamais ton eschine atterree
Sous le Sort violent.
Tant de dommage et de tristesse amere
Ne souffrit onc la Tantalide mere
En deux fois six enfants,
Que toy d'un seul qui t'ombrageoit naguere
De chapeaux triomphants.

CASSANDRE.

Tu ne sçaurois desastreuse Cassandre
De Niobé la froide forme prendre,
Car apres les ardeurs
D'un foudre aigu rien ne reste que cendre,
Meurs donc pauvrette meurs.
Ha ! fille sans secours et sans ressource aucune !
Malencontreux destin ! detestable fortune !
Que maudit soit le jour qui premier me feit voir,
Pour m'exposer apres à si grand desespoir :
Que feray-je ? où courray-je ? où suis-je ? ardente rage !
O cheveux sans valeur, infortuné visage !
Que deviendray-je donc ?

CHŒUR.

Bons Dieux quelle pitié !
Quels funestes effects d'une forte amitié !
Tout beau Madame, helas !

[III, 4.] PHULTER.

Quelle esclatante plainte

1644 Ah ! — 1646 ...qui me fut le premier, — 1647 Et maudit celuy-cy qui sera mon dernier. — 1648 Ah ! quelle rage ! — 1649-50
O malheureux cheveux ! ô malheureux visage !
O sein, de mes tourmens principal receleur,
Que ne puis-je en t'ouvrant arracher ma douleur !
Ongles mal aiguisez...
— 1650-2 *réplique du chœur supprimée.*

Sonne tant en ce lieu ? J'en tremble tout de crainte.

CASSANDRE.

Foudroye moy Jupin.

PHULTER.

Et quoy, Madame, quoy ?
Veillé-je ou si je songe ? Et qu'est-ce que je voy ?
Donc quelle passion d'estrange violence
Triomphe de vos sens et de vostre prudence ?
Comment ! que faictes vous ? qu'ont fait ces fils deliez
Mieux dorés que l'or fin qui pendent jusqu'aux pieds ?
Pourquoy les brisez vous ? et ces pommes jumelles
Pourquoy les plombez vous de froisseures cruelles
D'où vient cest œil hagard, et ce front esperdu
De coups d'ongles saigneux ?

CASSANDRE.

He he ! tout est perdu.

PHULTER.

[mesme.
» Tout est perdu pour vous quand vous perdez vous
Je sçay que ce grand dueil sort d'un malheur extréme
Si que le sage instruit au porche Athenien
Seroit un marbre froid s'il n'en ressentoit rien :
» Mais quoy ? le trop est vice aux choses plus seantes,
Se plaindre et se tuer, sont voyes differentes,
» Par nous ny pour nous seul nous ne vivons icy,

1654 *(hémistiche de Cassandre)* Changez-vous en rasoirs ! — 1656 De quelle passion l'estrange — 1657 Triomphe de vostre ame avec tant d'insolence ? —1659 qui pendet 1608 — l'or mesme et pendans
1662-3 ...,ce nuage tendu
En rides sur ce front ? — C. : Eh ! hé !...
— 1664 si vous — 1665 vient d'un — 1666 Et qu'un sage en tel cas au porche Athenien — 1667 Seroit tout de metail — 1668 Mais le trop est blasmable aux humeurs mieux seantes : — 1669 sont choses

» Mourir par nostre main nous ne devons aussi,
» Le bras est execrable et pis que parricide
Qui démolit le siege où son ame reside.

CASSANDRE.

Je ne puis eviter qu'à l'ombre du trespas
Les injures du ciel,

PHULTER.

Non non, ne croyez pas
Que sortant de la vie on sorte de misere,
» La chair proye des vers dans le sein de sa mere
» S'exempte de douleurs, mais le soufle divin
» C'est l'homme proprement qui ne prend point de fin,
» Et qui porte son mal, quelque part qu'il s'envole,
Comme un daim traversé le mattras qui l'affole.
Mal d'autant plus cuisant qu'en l'hideuse noirceur
Des antres sousterrains on ne trouve qu'horreur,
Et qu'ayant une fois eschapé la lumiere
Il ne peut remonter en sa place premiere.
Vivons donque, vivons et armés de vertu
Ne nous rendons jamais sans avoir combatu,
Laisson l'impatience à la folle commune,
» Le seul et seur moyen de vaincre la Fortune
» C'est de la mespriser.

CASSANDRE.

Ainsi de discours vains
Remonstrent la constance aux malades les sains.

1672 et plus — 1676 Qu'en sortant — 1677 La chair quitte ces maux dans — 1678 Et brave les douleurs ; — 1680 ..., de quel costé qu'il verse,

1681 Comme un chevreuil courant le matras qui le perce, — 1682 ...qu'il ne trouve là-bas — 1683 Ny divertissement, ny repos, ny soulas, — 1684 delaissé la lumière — 1685 Nul ne peut — 1686 vivons, targuez de la vertu, — 1687 Et ne nous rendons point

PHULTER.

J'en atteste les Dieux si je suis insensible
A ce cruel meschef, si d'oreille paisible
J'en ay sceu la nouvelle, et si a tousjour-mais
Je n'iray regrettant la perte que j'y fais
D'un sage, liberal et debonnaire maistre
Seul astre de mon heur. Mais qui veut recognoistre
Que nos jours sont bornés, et qu'on n'avise rien
Qui ne soit perissable en ce rond terrien.
Qui scait que du serpent la rondeur infinie
Rend des plus durs remparts la hauteur aplanie,
Celuy ne fonde point son appuy tellement
Sur un homme fragil qu'en son esbranlement
Il tombe quand et luy desolé sans remede,
Mais plus modestement ses amis il possede
Et ses biens les plus chers, s'imaginant tousjour
Que, puisqu'ils sont du monde, il les doit perdre un jour:
Lors, apres les eslans de soudaine tristesse
(Dont la raison si tost ne peut estre maistresse)
Il rentre en ses esprits, laissant tout à loisir

1692-703 J'en atteste les Dieux si mon ame n'applique
Ses plus forts sentiments à la douleur publique,
Et si jamais un coup m'avoit touché si fort
Que ce grand accident, cet outrage du sort
Qui m'oste un bienvueillant, liberal et bon maistre,
En qui seul ma fortune affermissoit son estre!
Mais quoy! celuy qui sçait que les pleurs ny les cris,
Ny mesme un desespoir, rançon de trop grand prix
Ne peuvent rachepter un ombre du rivage
Où la faulx de la Parque estalle son ravage,
Celuy-là sur autruy n'est pas fondé si fort
Qu'alors un accident moissonne son support
1705-19 Au contraire, en usant des amis qu'il possède,
Les cognoissant mortels il se tient preparé
De s'en voir tost ou tard quelque jour separé.
Tous premiers mouvemens à combattre impossibles
(Si ce n'est par les dieux ou les rois impassibles)
Se vainquent par le temps d'un effort sans effort.

Adoucir et miner son mordant desplaisir.

CASSANDRE.

Qui pourroit adoucir ma detresse tant forte ?

PHULTER.

Le temps plus qu'elle fort qui toute chose emporte,
Et le vray jugement qu'il vous faut concevoir
Que les grandes clameurs ne feront pas ravoir
Le dommage passé, tant est dure la serre
Du noir Saturnien qui regne soubs la terre !
  Puis le ressort dernier et le seul reconfort
Est de donner salaire aux autheurs de la mort :
Vous verrez de Sidon les murailles crouslees,
Les palais enflammés, les richesses pillees,
Les champs pavés de corps, et ceux qui resteront
Accouplés de gros fers à vos pieds serviront :
Vous verrez ce vieux loup, artisan de malices,
Souffrir entre nos mains cent severes suplices,
Voire avant deux Soleils cherra devant vos yeux
Son propre unique fils.

CHŒUR.

He ! Madame.

C. : Ouy bien quand on a l'œil à quelque reconfort.
P. : En faut-il un meilleur qu'une vengeance pronte
Qui mesme l'ambroisie en volupté surmonte ?
Madame, attendez-la certaine de nos mains
Qui rendront la pareille aux meurtriers inhumains.
—1720 les murailles rasées
1721-7 Les thresors enlevez, les maisons embrazées,
Les carrefours à nage au sang des obstinez,
Et nos marchez tout pleins des restans enchainez;
Mesmes en attendant que leur maistre on punisse,
Qu'un royaume et son roy d'un mesme coup finisse,
Vous verrez dès tantost tomber devant vos yeux
Belcar, son fils unique. Ah qu'est-ce là, bons dieux ?

1727 C. (= *Cassandre*) 1608 *l'exclamation du chœur* (*Ch.*) *est mise par erreur dans la bouche de Cassandre.*

PHULTER.

Bons Dieux

Quel changement de teint !

CHŒUR.

Helas ! elle est pasmee.

PHULTER.

A l'eau, courez à l'eau, qu'elle soit defermee
De l'habit qui l'estraint.

CHŒUR.

Elle se meurt helas !
Rien ne meut ny respire.

PHULTER.

Esmerveillable cas !

[III, 5.] EURYDICE.

Quel bruit ay-je entendu ? ô celeste puissance !
Cassandre est trespassee.

PHULTER.

Estrange deffaillance !

EURYDICE.

Madame, et qu'est-ce la ? ma fille, respondez
Madame, elle n'oit rien, ses beaux yeux sont bandez
D'un voile tenebreux.

PHULTER.

Triste desconvenue !

1728-37 Elle tombe en syncope. Eh madame, courage !
Elle a les yeux ternis, la palleur au visage,
Et la sueur au front. A l'eau ! courez à l'eau !
Venez tous au secours ! — ALM. : Quel est ce bruit nouveau ?
Que voy-je ? O Jupiter ! Cassandre est trespassée.
P. : Faites qu'elle ait de l'air, qu'elle soit delacée.
A. : Madame ! Elle n'oit rien. Ma fille respondez !

EURYDICE.

Madame.

CHŒUR.

Elle revient, la lévre se remue.

EURYDICE.

Mon nourrisson, mon cœur, mon soulas parlez moy.
Je suis seule qui puis soulager vostre esmoy.
Levez vous je vous pri.

CASSANDRE.

Qui si tost me resveille
M'enviant un repos de douceur nompareille ?

PHULTER.

Quoy donc ? en vos ennuis voulez vous succomber ?

EURYDICE.

Las ! reprenez vigueur, gardez de retomber.
Amis retirez vous, la memoire trop fresche
De sa calamité son jugement empesche :
L'homme du noir cachot nouvellement tiré
Est aveuglé du jour au lieu d'estre esclairé :
Laissez la moy mener, qui scait mieux qu'Eurydice
Ce qui luy peut servir ou porter prejudice ?

Me cognoissez-vous point quand vous me regardez ?
P. : Il semble qu'à ce cri vostre objet l'ait esmeue.
A. : Cassandre ! — P. : Elle revient, sa lèvre se remue.

1738 mon tout, parlez à moy ; — 1739 C'est moy seule. — 1740-1
P. : Elle vous tend l'oreille.
C. : Je dormois doucement.. D'où vient qu'on me reveille ?

1742 Quoy doncques ? Voulez-vous aux ennuis succomber ? — 1743 Appuyez-vous sur moy craignant de retomber. — 1744 Ostez-vous tous d'icy. — 1745 D'un cuisant desplaisir — 1747 S'aveugle du jour mesme — 1748-9

Au reste, qui seroit-ce autre que sa nourrice
Qui la cherisse plus, que plus elle cherisse,
Qui mieux la cognoissant mieux la gouverne aussi ?

[III, 6.] CASSANDRE, EURYDICE.

CASSANDRE.

He he ! jusques a quand me seront les huis clos
D'Averne mon refuge !

EURYDICE.

Esloignez ces propos
Oyez et croyez moy, je veux ceste journee
Malgré tout l'univers vous rendre fortunee.

CASSANDRE.

Non pas le Haut-tonnant qui les astres regit
Me sçauroit bien heurer.

EURYDICE.

C'est en moy que tout gist :
Laissons la le deffunt qui jamais ne remonte,
Le plus grand desplaisir n'est pas né de Leonte.
Mais, que me donnez vous si, avant que la nuit
Descouvre avec le char le bouvier qui le suit,
Je vous sauve Belcar le Roy de vos pensees,
Je descharge ses bras de chaisnes enlaçees
Et si dans un lieu seur je vous ose ranger
Touts deux joyeux ensemble et francs de tout danger.

CASSANDRE.

N'ay-je assez de tourment sans ceste moquerie ?

1750-1 (*premier hémistiche*) *remplacés.*
1752 je veux vous faire vivre — 1753 En depit de la mort qui ces assauts vous livre. — 1754-7

Voire dea ! Jupiter qui les cieux faict mouvoir,
A peine le pourroit. — A. : Et moy, j'ay ce pouvoir.
Tout vostre desespoir ne vient pas de Leonte.
Laissons-le en son repos puisqu'aucun n'en remonte.

—1758 me diriez-vous si, devant... — 1760 Je delivrois Belcar,
1761 Les chaines, les prisons et les gardes forcées — 1762 je vous allois loger.

EURYDICE.

Que je vous moque, moy ? m'avez vous je vous prie
Quelque autre fois surprise en ce vice effronté ?

CASSANDRE.

J'y voy peu d'apparance et trop d'absurdité.

EURYDICE.

Non, non, depuis longtemps j'ay de ma bienveillance
Tesmoigné prou d'effects pour obtenir creance :
Si l'Amour vous domine, et que pour l'espouser
Vueillez pere, patrie et renom mespriser

CASSANDRE.

Il ne me chaut de rien.

EURYDICE.

Je peux en peu de terme
Vous transporter tous deux en une aise tres ferme.

CASSANDRE.

L'oseroy-je esperer ?

EURYDICE.

Attendez en l'essay,
Je ne deduiray pas les moyens que j'en sçay,
Le loisir m'est trop cher.

CASSANDRE.

Sur vous je m'en asseure.

1765-71 Que de vous je me moque ! Eh ! dites, je vous prie,
Quand m'avez-vous surprise en quelque fausseté ?
C. : Ce qui n'est pas croyable est pour faux reputé.
A. : A vous de trop longtemps ma foy j'ay tesmoignée
Pour estimer ma voix de croyance esloignée.
Si vous aymez ce prince, osant, pour l'espouser,
Vostre père, vos biens, vostre honneur mespriser...

1772 Je puis dans peu de terme — 1773 Vous placer l'un et l'autre — 1774 Mais faites-en l'essay. — 1775 Je ne propose pas — 1776 Ny le temps ny le lieu n'ont point assez d'espace.

EURYDICE.

Reste a vous disposer pour dans le cours d'une heure
Entrer en un bateau que je vay preparer.

CASSANDRE.

Ha ! si vous me pouviez tant de bien procurer !

EURYDICE.

Ne doutez de mon soin.

CASSANDRE.

Que les Dieux charitables
Scellent de leur adveu vos desseins serviables.

[III, 7.] THAMIS, seul.

Te voila pris Thamis, comme un bourgeois de l'eau
Qui saisit avec l'haim le funeste morceau :
Glaive de grand pouvoir que pour vaincre nos ames,
» La Nature a caché sous les levres des dames !
» Le roussin plus fougoux par la bouche est mené,
» Par les armes du front le toreau forcené,
» Par les naseaux le buffle, et de façon pareille
» L'homme le plus farouche est conduit par l'oreille.
Insensé qu'as tu fait ? n'as tu de ton plain gré
Trahi ta propre vie et ton nom denigré ?
Qui scait si dans le cœur la Princesse maline
Couvant une rancune a tramé ta ruine

1777-81 Vous importe-il comment, pourveu que je le face ?
Un voile sur le front, de ce pas toutes deux
Allons prendre un esquif sur le rivage ondeux
Qui nous face aborder un navire à la rade,
Ou Belcar deguisé vous dresse une embuscade.
Mais partons promptement; j'ay crainte qu'après luy
L'on ne se mette en queste. — C. : Avancez, je vous suy.

1782-1833 *scène supprimée en 1628* — 1786-9 *utilisés en 1628 dans la refonte de 1571-1572* — 1788 Par le nez l'elephant

Par ces mots decevans ? Ha, non, dedans ses yeux
J'ay veu le vray signal d'un amour furieux.
» Or la femme est subtile, et scait bien se contraindre
» Conformant son visage à ce qu'elle veut feindre
En tout, fors en l'amour ou l'hypocrite fard
D'un maintien simulé n'use point de son art :
L'archerot a des seaux qu'il ne preste a personne,
Luy mesme au front des siens en presence les donne.
Quoy donc ? tout le doux fruit du service rendu
Au sceptre Tyrien me doit estre perdu ?
Frivole destourbier ! Sidon peut en une heure
Faire un millier de fois mon avance meilleure.
» Mais l'homme est imprudent qui du bien se depart
» Qu'il tient des ja certain pour courir au hazard.
Puis jamais en beau grade on n'esleve les traistres.
Car qui peut tromper un, peut bien aussi deux maistres :
Ho ! que pour estre ingrat il paroist trop civil !
Ce vice vray tesmoin d'un courage tout vil
Gagneroit un tel Prince, apres que ta main seule
Auroit tiré ses pas de l'Avernale gueule ?
Ne le crains pas Thamis. Mais crain pauvre homme crain
De ne voir succeder ton penible dessein,
Quel seroit le tourment trop rigoureux et rare
Pour egaler ton crime au gré de ce Phalare,
Ce barbare Neron de qui le sein d'acier
Ne se plaist qu'aux effets d'un courroux carnacier ?
Non, non, tout est facil, tout en moy se repose,
O chevalier royal par moy sera declose
Ta tenebreuse tour, par moy tu reverras
Le doux front paternel qui t'avance les bras,
» Par moy les Dieux aydants, Dieux qui tousjour retirent
» L'homme juste en ses faits des maux qui le martyrent.
Que sert de chanceler ? Tout l'univers bandé

De nul tant fut-il fier je ne fusse arresté ?
Me promettant pas moins (creve-cœur indicible !)
Qu'estre des trois cités le Monarque paisible :
Combien eust mieux valu qu'un de ces chevaliers
Qui ont de rouges flots arrosé mes lauriers
M'eust foudroyé le chef du fil de son espee,
Ou qu'il eut en mon flanc une lance trempee,
Ou que ceste langueur qui durant deux Hyvers
M'a collé dans la couche en martyres divers
(Tandis que l'adversaire heureux de mon absence
Tournoit à nos despens de ses armes la chance)
Eust envoyé ma vie au Charontide bord,
Que la voir reservée à si piteuse mort :
Mort ou les plus abjects qui d'honneur ne font conte
Craignent moins toutesfois le tourment que la honte.
  O ma Royne mon tout, dont trop doux est le cœur,
Pour estre né d'un Scythe ennemy de douceur,
De qui le grand ennuy, les aigres doleances
Grevent plus ton Belcar que ses propres souffrances,
Pourquoy m'as tu guary quand à double trespas
L'amour trainoit mon ame et la playe mon bras ?
Attaint de tes regards (qui a mourir incitent
Les Dieux les plus puissants et puis les ressuscitent)

1874 Qu'il me valoit bien mieux qu'un — 1875-8
Qui sous mes coups pesans sont tombez à milliers
Eust en un champ d'honneur, brisant ma violence,
Annobly de ma teste ou sa lame ou sa lance,
—1880-1 (Tandis qu'à nos despens et par ma seule absence
Le tyran tyrien relevoit sa puissance)
1882 Eust envoyé mon ombre — 1883 Plutost que me garder — 1884 Ou les plus lasches cœurs qui — 1885 Craignent toutesfois moins — 1886-9
Que je te plains, ma belle, en qui gît tout mon bien !
Combien mon propre mal m'est moindre que le tien,
Veu que tu n'es pas moins et sensible et soudaine
A la compassion que ton père à la hayne !
—1890-7 *supprimés.*

Je sechoy jour et nuict, la Parque maintefois
Eust esteint ma vigueur ja tendante aux abbois,
Si le mesme aiguillon qui causoit ma blessure
N'eust piqué mon espoir d'un favorable augure :
  Helas ! il m'en souvient quand de ta charité
Je sentoy' les bienfaits en ma necessité,
Quand ny l'hostilité de rancune acharnee
Ny l'horreur de ma face, affreuse et descharnee,
Ny l'odeur des onguents, de l'air fade et relant,
Ny la peur d'un faux bruit par les bouches volant
Te faisoient desdaigner de ma chambre l'approche :
Soit que Titan montast en sa flammeuse coche,
Soit que du plus haut poinct il mipartit le jour,
Soit que le Roy des eaux le receut en sa cour,
Tu m'osois visiter et d'un courtois langage
Enquerir ma douleur et me donner courage :
Ores tes doigts polis faits d'yvoire vivant
Tastent l'accez fiebvreux en mon poux se mouvant,
Ore entre les couraux de ta bouche mignonne
Tu fais mesme l'essay du boire qu'on me donne,
Voir si du Lenean la fumeuse vigueur
Ne se tempere assez de Naiade liqueur,
Or, de tes propres mains si douillettes et blanches

1898-901 Helas ! il me souvient qu'avant nostre amitié
Je ressentis d'abord l'effet de ta pitié,
Quand ny l'objet public de la guerre obstinée,
Ny mon regard affreux, ma palleur descharnée
— 1902 l'air renclos et relant — 1903 Ny la crainte d'un bruit — 1904-7
De moy, pauvre blessé, ne t'empeschoient l'approche.
Soit lorsque le soleil alloit monter en coche,
Soit alors que plus haut il partissoit le jour,
Soit alors que dans l'onde il achevoit son tour,
— 1909 T'enquérir de mon mal en me donnant — 1910 Tantost tes — 1912 Tantost, sous le corail — 1913 Tu fais l'essay toy-mesme au crystal qu'on me donne — 1914-5
Pour gouster si Bacchus a perdu sa vigueur,
Au sein d'une Naïade infusant sa liqueur,
— 1916 Et tantost de tes mains

Obligeant l'apetit mes vivres tu détranches :
Mais quoy ? tant de faveurs, qui pourroient au tombeau
Ouvrir un œil cillé du funeste bandeau,
Ne me sont qu'un venin qui lentement me ronge,
Mon ulcere s'empire et mon mal se prolonge,
Le Dieu Cotylean s'esmerveille de voir
Pour un coup si leger ses drogues sans pouvoir,
Et toy chere Deesse à mesme soin touchee
Tu donne un souspirail à ma peine cachee
Par cest heureux propos : O Prince de valeur,
Aussi grand de renom que de race et de cœur,
Touts jugent d'une voix que la guerre chagrine
D'un interne soucy vous destruit et vous mine,
Non le mal apparent, me voudrez vous celer
Quel est ce desplaizir qui fait tant escouler
La verdeur de vos ans ? quelle peine incognue
Vous fait pointer les os et de chair vous desnue ?
Que si d'un pere doux la distance vous cuit,
Eh ! ne voyez vous pas que l'ennuy vous y nuit ?
Mourant vous esloignez pour jamais sa presence.
Ou bien si le regret de vivre en la puissance
D'un monarque ennemy vous va persecutant,
C'est ou plus est besoin de paroistre constant,
» La celeste vertu dont une ame est doree

1917 les morceaux tu me tranches. — 1918-26 (*début*) *remplacés.* [*Pr. J.*, II, 4, *où les paroles rapportées ici par Belcar sont réellement prononcées par Méliane et Belcar.*] 1926 (*fin*) MELIANE : Prince, nostre vainqueur — 1927 Grand d'esprit, de renom, de fortune — 1929 D'un dueil interieur vous devore — 1930-3

Que c'est un mal caché, non le mal apparent
Qui vous rend le teint jaune et l'œil demy-mourant.
Me le celerez-vous ? Quelle angoisse incognue
En vostre guarison de santé vous denue ?
Que si l'esloignement d'un bon père vous cuit,

1937 d'estre sous la puissance — 1939 C'est là qu'il vous sied mieux de — 1940 L'invincible....l'ame est remparée

» Chez les plus grand haineux se doit rendre admiree :
Non, n'ayez tant de peur, vous n'estes en la main
D'un Sarmate brutal ou d'un Gethe inhumain.
  Ainsi non d'une fille ains de la douceur mesme
Partoit tout ce discours, d'allegement extreme
Pour le malade esmeu, qui d'un œil larmoyant,
D'une tremblante mine, et d'un son bégayant
Repart en ce langage : Excellente Princesse,
De vray c'est un soucy qui me gesne sans cesse
Et m'attache en ce lict, voire et doit à la fin
Me porter à Charon miserable butin
Puis que c'est trop oser d'esperer le remede :
Toutesfois mon silence à vos demandes cede ?
Ma langue s'enhardit de si rare bonté,
Et mon piteux estat me donne liberté :
Scachez, Soleil des cœurs, qu'une beauté royale
(Qui en tout l'univers à vous seule s'egale)
A de ses rais ardents un brasier allumé
Au profond de mon sein dont je suis consumé,
Homme presomptueux ! las ! je ne suis pas digne
D'œillader seulement sa presence divine.
  La le respect craintif et l'amour violent

1941 grands — 1942-3
Au fond, ne craignez point : vous n'estes pas en main
D'un Cyclope cruel, d'un Busire inhumain.
— 1944-7 *supprimés*. — 1948 Belcar : Chef d'œuvre de nature, adorable princesse, — 1950 Qui m'attache
1953 Toutesfois je reçoy vostre enqueste à mon ayde, — 1954 s'enhardit avec vostre bonté — 1955 se donne — *Suivent deux vers intercalés*. — 1956
Vous sçaurez donc, Madame, et ne vous faschez point,
Qu'un amour indiscret m'a reduit a ce point :
Les yeux doux et meurtriers d'une fille royale
— 1957 Qui dans tout — 1958 Ont de rayons subtils un
1961 Seulement d'aviser son front en droitte ligne — 1962-7 M. : Il s'esmeut de rechef. Monsieur, reprenez cœur.
O le petit sujet d'une grande langueur !

Me ferment les conduits du poulmon panthelant,
Je soupire sans plus, Meliane s'avise
Que ce n'est qu'à son but que mon attainte vise,
Un vermillon subtil s'espard dessus son front,
Puis a demy riante en ces mots me respond :
Si c'est la le seul point qui vous melancholie
Secoüez desormais le chagrin qui vous lie
Estimez vous si peu vos merites cognus ?
Est-il une beauté, fut elle une Venus,
Qui de vous posseder ne se repute heureuse ?
» R'apellez vostre force, une ame genereuse
» Jamais de ses desseins ne va desesperant,
» Le ciel ayde au mortel tousjours haut aspirant.
Ainsi par ces devis, ainsi ma chere vie
Du seuil du Phlegeton mon ombre fut ravie

[III, 9.] THAMIS, EURYDICE, BELCAR.

THAMIS.

Sa suppliante voix a fleschi mon devoir.

EURYDICE.

Je m'en tenoy' certaine avant que de le voir.
Prince despechez vous, posez ceste coiffeure
Au lieu d'une salade, endossez pour armeure
Un de mes vestements, esbarbez ce menton,
Empoignez pour un glaive un chancelant baston,

1971 Où seroit la beauté — 1972 ne s'estimast — 1973 Reveillez —1974 sur ces desseins ne demeure en deffaut — 1975 aspirant toujours haut — *Après 1977 suivent 12 vers nouveaux.*

[*S. J.*, III, 3 *fin, quelques vers utilisés.*] 1980-93

T. : Çà, çà que vistement je desserre vos fers.
Ne tardons point, sortez (car les huis sont ouverts) ;
Sous ceste fausse barbe et sous ceste casaque,
Venez vous retirer au fonds d'une carraque
Où Meliane et vous, à la faveur du vent,
Irez en mesme lieu, mesme risque suivant.

Et sans vous esmayer quel acte s'appareille
Prenez au plus naïf le minois d'une vieille,
Or sus ne musez plus.

THAMIS.

J'ay desserré les fers,
Le rasoir est tout prest, les huis nous sont ouverts,
Aucun n'a l'œil sur nous, j'ay relasché la garde,
Usons du temps commode et que rien ne retarde.

BELCAR.

Quel est donc ce mystere ?

EURYDICE.

On veut par cest habit
Vous tirer promptement du supplice maudit,
Un pilote la bas qui à Cypre veut tendre,
Vous doit, sans le sçavoir, dans sa carene prendre.

BELCAR.

Ne resvez vous au moins ?

EURYDICE.

Laissez vous atourner.

THAMIS.

Il faut de ce linceul la jouë embeguiner,
Monstrez dans ce corset votre eschine courbee.

EURYDICE.

Celle qui vous cherit veut à la desrobee
S'evader quand et vous.

BELCAR.

Admirable amitié !

1997-8 B. : O bonté ravissante ! amoureuse merveille !
O d'un cœur feminin constance nompareille !
T. : Suivez-moy jusqu'au port... Je vous y vay guider.

THAMIS.

Et moy des ce moment je porteray le pié
Sur un noble genest, et d'une course agile
Gaigneray sans peril vostre natale ville.

BELCAR.

O si je t'y puis voir, quel sera ton loyer !

EURYDICE.

Je vous vay de ce pas au havre convoyer,
Puis viendra quand et moy la Princesse voilee,
Mais tenez vostre ardeur pour une heure celee.

BELCAR.

Me voila transformé.

THAMIS.

Alentissez le pas,
Vous gardez un maintien qui ne vous convient pas.

EURYDICE.

Fuyez vierges fuyez, ma vieille frauduleuse
C'est un loup desguisé d'une robe laineuse.

[III, 10.] CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

Se peut-il faire que les feux
Qui dans l'azur vouté reluisent,
Et qui de leurs rayons douteux
Le sort bon ou mauvais conduisent,
Tesmoignent tant d'iniquité
Dans le cours de leur influence,
Ou bien si peu de cognoissance
Du bien ou du mal merité,

1999-2001 De là sur un coursier je me veux evader.
2001 natal 1608

Donnants tousjours à l'advanture
La joye et la tristesse dure ?

Se peut-il faire avec raison
Que le recteur de l'Empyree
Laisse en la terrestre maison
Ou sa grandeur est adoree
Florir un tas de mal-vivants
Qui comme dangereuses plantes
Couvrent les tiges excellentes
Des bons a peine s'eslevants,
Leur ostant la clarte benine
Et tout le suc de la racine ?

Falloit-il qu'un maudit vieillard
Charge inutile de la terre
Possedast un œil si gaillard
Le plus beau que Sidon reserre,
Et qu'à rebours nostre Leont'
Digne cent fois d'une Deesse
Pour avoir veu ceste maistresse
Perist d'un desastre si prompt,
Prince dont l'ame fut sincere
Non moins que le bras fut severe ?

Certes souvent le ciel permet
Que les plus fausses consciences
Du bonheur touchent le sommet,
(Au moins selon les apparences,
» Car nul n'attaint le vray bonheur
» Que celuy que la vertu guide
» Nul aussi que la vertu bride
» Peut succomber au vray malheur,

2018 advaature 1608

Souvent des traistres l'insolence
Va triomphant de l'innocence.

Affin que l'homme droiturier
Sa plus belle attente ne range
Sur le changement coustumier
En ce bas element de fange :
Mais qu'il aspire au firmament
Cedant aux ames plus serviles
Les voluptés breves et viles
Qui ne presagent que tourment,
Et coule en ce monde son aage
Comme en un penible voyage.

ACTE QUATRIESME.

[IV, 1.] ARISTARQUE, Roy de Sidon, BALORTE.

ARISTARQUE.

O filles de la nuict, inevitables Parques
Qui des moindres pasteurs et des plus grands Monarques
Filans les ans divers, sur eux executez
Les eternels destins par le ciel arrestés :
D'où vient malignes sœurs, que vos funestes forses
Atterrent au cercueil des plus jeunes les forces,
De ceux le plus souvent moissonnent le printemps
Qui voudroient voir le jour et devroient plus long-temps ?
Et ceux qui, saouls des biens, las des maux de ce monde
N'ont autre ambition qu'une fosse profonde,
On les voit impuissants, chagrins, caduques, vieux,
Trainer envi le faix de leurs jours ennuyeux.
O mort que tardes-tu que tu ne viens dissoudre
Ceste inutile chair en sa premiere pouldre ?
Que me rest-il encor à desvider icy
De plaisir, de travail, de joye ou de soucy ?
N'ay-je dez mon Avril savouré pour breuvage

[*Pr. J.*, I, 2.] 2060 inexorables
2063 dans le ciel projettez — 2065 Retranchent tout à coup des — 2067 Qui devroient et voudroient respirer plus long-temps — 2070-1
On les voit tous courbés, malsains et malplaisans,
Trainer à contre-cœur le fardeau de leurs ans ?
2074 me peut-il rester à — 2075 De repos — 2076-80
Ay-je quelque plaisir ? Sens-je quelque amertume
Que l'usage commun ne me tourne en coustume ?

Le fiel confit en miel de l'amoureux servage ?
N'ay-je assez veu roder, par maints tours et retours
La Royne aux yeux bandés des succez de nos jours,
Au gré de l'onde perse et d'Eole flottante ?
Peut-elle plus forger sur sa boule inconstante
Un sort doux ou fascheux que je n'aye esprouvé ?
Ou bien si quelque choc est encor reservé
Dont je sois ignorant, (car son ire attizee
D'encombres tout nouveaux ne peut estre espuizee)
Ravy moy douce mort, et rends d'un coup de faulx
Insensible ma cendre à ses derniers assauts.
  Ha ! si, comme l'on croit, et facile et glissante
Estoit à touts venants d'Averne la descente,
Le mortel icy bas braveroit les malheurs,
Et n'attendroit jamais ses extremes douleurs,
» On ne doit de tout point appeller miserable
» Qui peut prendre à propos une fin desirable :
Si les chainons cachés qui jusques aujourd'huy
Ont accroché mon ame en son fragil estuy
Se pouvoient eslargir sans l'expresse ouverture
Du tout-puissant geolier Seigneur de la Nature,
Ja des maintes moissons s'estendroient en repos
Sous la poudreuse tombe et mes maux et mes os :
» Vivre, à qui veut mourir, n'est pas moindre martyre
» Que mourir est fascheux à qui vivre desire.
Hommes infortunes ! las ! d'où vient que tousjours

N'ay-je point assez veu les destours et retours
De la reyne sans yeux qui domine en nos jours
Au gré du vent muable et de l'onde flotante ?

2083 m'est — 2084 Que je ne prevoy point (car — 2085 De malheurs — 2087 Invisible

2091 des extrêmes J — 2093 un trespas honorable — 2094 Si les secrets chainons qui jusqu'à ce jourd'huy — 2097 Du grand maistre qui tient l'empire de nature, — 2100 moins un martyre

2102 Humains

Vos plus ardents desirs rencontrent à rebours ?
Soit que le Dieu premier, dont la dextre eternelle
Vous donna ceste forme admirablement belle,
Animant d'un soufler vos mobiles poulmons
Voulut contrepeser la valeur de ses dons
D'un importun malheur, afin que trop de gloire
Ne vint de vostre humblesse abolir la memoire :
Soit qu'à succez de temps apres qu'il vous eust faits
Plus que tous animaux heureux, sains, et parfaits,
Par vos corruptions, tout ce que l'œil du monde
Revisite en un jour au dedans de sa ronde,
Revolté contre vous ayt contre vos desseins
Conjuré de les rendre ou desastreux ou vains,
Tant que vous respirez, vos ames non contentes
Ne conçoivent chetifs ! que nouvelles attentes.
L'un affamé de voir des tas clairement blonds
Du metail dont Pactole embellit ses sablons,
Or' fouit jusqu'au Lethe, et race de vipere
Ouvre sans pieté le ventre de sa mere,
Or', fendant Amphitrite element inhumain,
Cerche autant seurement le trespas que le gain,
Or a moindre peril sous simple couverture,
Mange loup ravissant les pauvres par usure :
L'insensé toutesfois n'en reçoit en vivant
Qu'une bourelle peur qui le va captivant,
Puis au fatal despart un regret l'accompaigne
Jusqu'aux funestes pres que le Cocyte baigne.
L'autre aspirant plus haut d'un sourcil eslevé,
Piqué de l'aiguillon d'un honneur depravé,
Se lance à touts dangers et d'ardeur imprudente

2103 souhaits — 2104-15 *remplacés.*
2116 Car tant que vous vivez, — *Après* 2117 *deux vers nouveaux.* — 2118-43 *supprimés.*

Rend, souvent par sa mort, sa valeur evidente,
Et tout pour le seul nom de cruel carnacier
Masqué du tiltre faux de brave chevalier.
L'autre n'ayant pour but que de rendre estimée
Jusqu'aux siecles derniers sa vive renommee,
Consume sa vigueur et matte ses esprits
Pour compiler des vieux ses modernes escrits,
Pauvre ! qui ne scait pas si la race future
Ingrate les mordra de sinistre lecture,
» Espoir malasseuré ! le corps estant destruit
» L'ombre ne sent le los ny le blasme qui suit.
Mais le plus fol souhait qui abuze tant d'hommes,
Est de lever les yeux aux grandeurs ou nous sommes
Rois gesnés de soucis, qui parmy nos honneurs
Avallons tous les jours mille horribles terreurs :
O cent fois plus heureux ceux qui passent leurs aages
A guider un troupeau sur l'esmail des herbages !
Si leur sceptre est, non d'or mais de fresne esbranché
Si leur corps n'est de soye ains de toile caché,
S'ils ont leurs mets friands au fonds d'une mallette
S'ils n'ont pour leur palais qu'une basse logette,
Pour leur suite un mastin, si leur nom n'est cognu
Qu'en un coin du hameau dont leur tige est venu :
Aussi sont ils exempts à jamais de l'envie,
Leur ame en cest estat de gloire est assouvie,
Ils dorment en repos sans crainte du boucon,
Ils n'ont de leurs flatteurs un penible soupçon,

2144 Mais le plus vain désir dont s'abusent — 2145 C'est dans l'ams bition des grandeurs — 2147 Sommes toujours en butte aux chagr in et frayeurs. — 2150 n'est d'or
2151 n'est de pourpre — 2152-53
Si pour mets plus esquis ils ont leur pannetière,
Leur hute pour palais, la paille pour littière
—2153 S'il 1608 — 2155 un chetif — 2156 exempts de la mordante envie — 2157 en bas estat est d'honneur — 2158 crainte et sans soupçons

Ils n'ont à contenter tant d'avides sangsues
Qui briguent en la cour recompenses non deües,
Sur tout ils sont à eux et ne sont obligés
De vanger envers tous le droit des affligés,
Le faix d'un grand estat sur leur dos ne repose,
Ils n'ont soin des meffaicts dont ils ne sont pas cause,
Ils ne sont appellés par blasmes differents
Pour paisibles, coüards, pour justiciers, tyrans.
» Plus un mortel est grand, plus grande est sa ruïne
» Quand le sort impiteux contre luy se mutine,
» Plus grands sont ses chagrins, plus aussi ses pechés
» Sont du babil piquant d'un vulgaire touchés.
Miserable maistrise, ou plustost servitude !
Qui nous fait grisonner par son inquietude,
Excecrable bandeau ! dont tout homme chargé
Outrage ses voisins ou s'en voit outragé,
L'un corrompt la candeur d'une ame juste et sage,
L'autre pousse en furie un genereux courage.
Depuis que ma cité par serment solennel
Laissa dans ceste main mon sceptre paternel,
Combien ay-je tasché d'ombrager mes contrees
Sous l'aisle de la paix, si long-temps desastrees ?
Paix la fille du ciel, la mere des vertus,
Meurtriere sans mercy des vices corrompus,
Nourrice des bons arts, beau nœud de concordance,

2159 On n'espionne pas leurs humeurs et façons ;
2161 dans les cours des pensions indues — 2162-3
Jls sont pleiges d'eux seuls, et ne sont obligez
De respondre en autruy du droict des mal jugez ;
—2164-5 *intervertis* — 2164 Le fardeau d'un estat... ne fait pause—2165 il 1608 — 2167 si paisibles... si justiciers — 2170 sont ses malheurs
2174 O dangereux bandeau — 2176 Si bien que l'un repugne à l'ame juste et sage, — 2177 en fureur — 2178-9
Depuis qu'un vieil amy du vainqueur Macedon
Mit en mes simples mains le sceptre de Sidon,
2183 Le juste cavesson des mutins abattus, — 2184 sainct nœud

Source de toute joye, et corne d'abondance :
Paix qui peuplant la terre en despit de la mort
Rend herbeux et desert le Charontide port,
Paix l'unique ciment qui retient en duree
La masse du grand Tout de cinq corps bigarree,
Paix le plus bel effect de la saincte raison
(Par qui l'esprit humain dans sa vive prison
Paroist d'autant plus noble au dessus d'autres ames
Que les feux etherés sur les terrestres flames :)
Paix que qui n'ayme point se fait voir à la fois
Homicide, voleur, et contempteur des loix,
Paix que ne chercher point c'est égaler la rage
D'une louve aux grands crocs que sa race encourage,
Avoir de son peril moins de compassion
Qu'un tygre d'Hircanie, un Lybique lion :
O paix mon cher desir, qu'ay-je fait pour t'atteindre,
Et pour ce grand brasier dans mon terroir esteindre !
Qu'ay-je fait pour changer, restaurant les degasts,
En socs les corselets, en faulx les coutelas !
J'en atteste aujourd'huy les majestés supremes.

BALORTE.

Sire, tout l'univers, vos adversaires mesmes
Diront combien de fois, vaincu de pieté
Vous avez mis avant un trop libre traité,
Voire quittant du vostre, encores que pour l'heure
Vous possediez vainqueur leur province meilleure.

ARISTARQUE.

Que me servoit-il las ! si cest avide Roy

2185 Thresor de tout bonheur —2187-98 *supprimés.*
2202 changer nos douleurs en soulas — 2203 Nos corselets en socs... nos... — 2206 Vous le confesseront, et que par pieté — 2207 Vous mettiez en avant — 2209 D'entre ses regions vous teniez la meilleure.

Ne pretendoit rien moins que ma couronne et moy ?
Maudite ambition ! que d'horribles carnages
Sont provenus de toy sur nos moites rivages
Depuis que le flambeau qui nous remarque l'an
A logé douze fois au mouton Phryxean !
Les Dieux en ont horreur, les Astres pour vengeance
Ne dardent plus sur nous nulle bonne influence,
Les champs, les ruisseaux, l'air, l'Atlantide, sont las
De porter, de couler, d'ouïr, de mener bas,
Les charoignes, le sang, les hurlemens, les ombres,
Des mortels succombants au fort des encombres,
L'orphelin nous deteste et la veufve maudit
Ceux qui vont dispersant tant de peuple à credit,
Les vagues de Thetis si barbares et fieres
Semblent nous reprocher nos rancunes meurtrieres.

BALORTE.

Ores si faudra-il, despourveu de support,
Qu'il baisse les sourcils pour le bien d'un accord.
Ce glouton de grandeurs, il aymera de prendre
Vous pour son allié, mon Prince pour son gendre,
Ou s'il est obstiné, je prévoy que les cieux
Le veulent accabler pour vous eslever mieux,
» Jamais seul dessus l'homme un desastre n'arrive :
Tandis que d'un Tyran l'arrogance excessive
Jette ses feux soudains, le Sort rit à ses vœux,
Son choc comme un torrent traverse impetueux

2211 pas moins — 2212 Maudite faim d'honneur — 2213 tristes rivages — 2214 qui marque les saisons — 2215 en ses douze maisons — 2216 Les cieux.... ; ses feux pleins de vengeance — 2217 nous qu'une gauche — 2218 l'air et Mercure

2221 D'hommes de part et d'autre incroyables en nombre. — 2223 Nos conseils prodigans tant — 2224-5

Neptun (Neptune J) par intervale, en calmant ses orages,
Quelque impiteux qu'il soit, nous reproche nos rages

— 2226-88 *remplacés par deux vers nouveaux.*

Les passages plus forts, son Empire se monte
Degré dessus degré d'une façon trop prompte :
Mais si le vent se tourne et d'un tour seulement
Donne à ce grand amas le moindre esbranlement
Tout fond en un clin d'œil, et la bresche premiere,
Abolit du surplus la memoire derniere.
  Ainsi quand au Lion le Soleil arresté
Rostit les champs crevés au plus chaut de l'Esté,
Ses rais puisent les eaux, une vapeur humide
Flotte subtilement dans l'espace liquide,
Qui-tout à coup s'esleve et grossit à veu' d'œil,
Se forme en un gros nuage et prend bien cest orgueil
De priver de splendeur l'autheur de son essence,
Mais si tost qu'il se voit au comble d'accroissance,
Dez qu'une goutte en sort, tout se rompt à la fois
Et tombe d'une piece aggravé de son poids,
Si qu'apres un moment nulle marque ne reste
D'un si gros appareil, au visage celeste.
  Leonte est aboli, la colomne de Tyr,
Le pere sent un deuil qu'il ne pourra patir
Ja le camp sans conduite à toute alarme tremble,
» Un troupeau sans pasteur jamais bien ne s'assemble.

ARISTARQUE.

Las ! c'est mon creve-cœur que commis à ma foy
Ce pauvre adolescent soit massacré chez moy.

BALORTE.

Vous en estes lavé dans votre conscience.

ARISTARQUE.

Cela n'en lave pas la commune creance.

2247 nuagee et 1608

BALORTE.

» D'un soupçon mal fondé jamais ne sort effect.

ARISTARQUE.

» Quelquefois le soupçon nuit autant que le fait.

BALORTE.

Qui sçauroit empescher qu'a tort on ne le blasme ?

ARISTARQUE.

C'est la le desplaisir qui bourelle mon ame.

BALORTE.

On vous cognoist trop franc pour en estre l'autheur.

ARISTARQUE.

Tel en orra le bruit qui ne sonde mon cœur.

BALORTE.

Punissez les meurtriers que vous avez fait prendre.

ARISTARQUE.

Venger son enfant mort ne sera pas luy rendre.

BALORTE.

Vous ne pouvez rien plus pour son dueil adoucir

ARISTARQUE.

Il peut pour s'alleger son prisonnier occir.

BALORTE.

Sçauroit-il contre vous un pretexte produire ?

ARISTARQUE.

» Le pretexte ne manque à qui tasche de nuire.

BALORTE.

Pourquoy l'auriez fait ?

ARISTARQUE.

Pour rompre ce rempart.

BALORTE.

Vous le caressiez tant.

ARISTARQUE.

Il dira que c'est fard.

BALORTE.

Nous tiendroit-il si faux ?

ARISTARQUE.

Ouy jugeant pour soy-mesme.

BALORTE.

Ha ! non ne craignez point.

ARISTARQUE.

Tousjours craint qui bien ayme.

BALORTE.

L'enqueste vous absout de telle trahison.

ARISTARQUE.

Un coup si violent estourdit sa raison.

BALORTE.

Ce seroit cruauté brutale et nompareille.

ARISTARQUE.

Ce sera, diroit-il, me rendre la pareille.

BALORTE.

Le ciel n'est-il tesmoin de vostre integrité ?

ARISTARQUE.

Souvent perit le juste et ne l'a merité.

BALORTE.

Les Dieux tiennent des grands l'ire trop dissolue.

2283 la 1608

ARISTARQUE.

Un grand sur ce qu'il tient a puissance absolue :
Mais, ô Saturnien qui sur les Deités
Parois comme un soleil pres des moindres clartés,
O pere dont la veüe icy bas eslancee
Perce dans les cachots de l'humaine pensee,
O Juge sans appel dont les justes arrests
Traittent chacun vivant à l'egal de ses faits :
Si depuis mon Printemps, deslors que ton Astree
Du vray temple d'honneur me descouvrit l'entree
J'ay pratiqué ses loix, et bridant toute ardeur
Qui tente la vertu j'ay suyvi la rondeur :
Si j'ay le cœur sans fiel, et si la convoitise
Ne me souilla jamais d'un acte de feintise,
O liberal donneur, donne moy de ce pas
Pour loyer de mes ans le repos du trespas,
Je ne demande rien, que mesme la nature
Ne concede une fois à toute creature.
Ou si tyran, perfide, hypocrite, malin,
J'ay tramé ceste embuche à un Prince voisin,
Si j'ay rien consenty de sa perte soudaine,
Si je n'en porte en l'ame une incroyable peine,
Et si je ne voudroy' sous l'Erebe enfermé
Prendre son lieu fatal pour le rendre animé :
Je veux, non que ton bras d'une flame tranchante

[*Pr. J.*, V, 7.] 2288 Donc, ô Dieu souverain, modelle des bons rois, — *Suivent deux vers intercalés.* — 2289 Pénètres les cachots — 2290 appel, examinant (examinent J) les faits

2291 Des grands et des petits, des bons et des mauvais — 2292 ...j'ai choisi mon entrée — 2293 Au vrai... par la porte d'Astrée — 2294-5
Si j'ay si bien vescu que jamais ma candeur
N'a quitté tant soit peu mon progrez de grandeur.
2302-3 Ou si par couardise et par desloyauté
J'ay dressé contre luy ce tour de cruauté
—2304 Si j'avoy rien preveu de — 2305 Voire si je n'en souffre une

Escrase en cent morceaux ma carcasse meschante,
Le coup seroit trop noble, et le supplice bref,
Mais que le grand Tartare esmeu de ce meschef
M'engloutisse vivant, là les torches bruslantes
Les serpents, les foüets, les ondes reculantes
Les vautours, les rochers, et le tour d'Ixion,
Soient eternels fleaux de mon affliction.
Ou (puis que voir le jour m'est comble de martyre)
Que je sois pour jamais privé de mon Empire,
Vagabond, fugitif, du commun detesté,
Patron de tous malheurs, miroir de pauvreté,
Qu'aux miens je face peur, mes ennemis en rient,
Que leurs plus doux rayons les astres me denient,
Le feu me soit sans chaud, les ondes sans liqueur
La terre sans pasture, et le vent sans frescheur,
Que souffrant sans mourir mille morts en une heure
Je vive à tous ennuis, à tous plaisirs je meure.

BALORTE.

Sire, esperez en mieux, nous avons tout loisir
De plaindre un mauvais sort quand il nous vient saisir :
Si par provision nostre ame aprehensive
Ressentoit la douleur paravant qu'elle arrive,
Jamais n'auroit repos, ains tousjours en suspens
Verroit mille malheurs près d'elle se campants

2309 Escarte en mille esclats — 2310 Le supplice en seroit et trop noble et trop court ;

2311 grand portail de l'infernale court — 2313 Les vipères, — 2315 Soient employez ensemble à ma punition ; — 2316 est mon plus grand martyre — 2318 de chaqu'un detesté — 2319 Exemple de malheur,

2321-3 Que tous les elemens leur douceur me denient,
Que l'air m'oste son soufle et le feu sa splendeur,
L'eau son humidité, la terre sa verdeur

— 2327 Quand le desastre vient, d'en avoir desplaisir. — 2328 par prevention — 2329 Ressentoit le malheur avant qu'il nous arrive — 2330 Nous serions sans repos, et tousjours

2331 Nous verrions mille maux près de nous

Au plus beau de ses jours, et telle prevoyance
Romproit de ses plaisirs la douce jouïssance :
» Mais l'homme vertueux se resoult aisément,
» Et met à nonchaloir ses maux, non seulement
» Et passés et futurs ains sagement exente
» Tant que faire se peut la tristesse presente,
» Presumant que jamais, quoy qu'il puisse patir,
» L'infortune ennemy' ne le peut engloutir.

[IV, 2.] MELIANE, LES GARDES DE LA PRISON.

MELIANE.

Qu'il me tarde Phœbus que l'ondeuse maree
Enveloppe en son bain ta perruque doree,
Et qu'un large crespon sous l'Olympe tendu
M'amene en fin le temps du voyage attendu !
Quel prodige nouveau, quel penible passage
Apesantit le train de ton clair atelage ?
Avance beau chartier, si jamais ton brandon
Renforça ses ardeurs du feu de Cupidon,
Pense combien me greve une longue demeure :
Le plus petit clin d'œil me dure autant qu'une heure,
Chaque heure comme un mois, et ce jour m'est egal

2332 Nos plus beaux jours, troublez de ceste cognoissance, — 2333 Romproient de nos — 2334-6
Mais ceux que la sagesse a rendu forts et durs,
Selon leurs maux passez mesprisent les futurs,
Et mesme (qui plus est) leur sentiment s'exente
—2337 peut, de la douleur presente — 2338-9
Et trouvent en effect que l'amer et le doux
De tous nos accidens despend quasi de nous.
[*S. J.*, IV, 1.] 2340 tarde, ô Titan ! que ton œil nous esclaire
2341-3 Du plus juste milieu de ta traitte ordinaire,
Et qu'au bas du quadran l'ombrage descendu
M'ameine enfin le temps du voyage attendu !
—2345 viste attelage — 2346 beau soleil — 2348 m'attriste — 2350 ce tour J

Aux douze logements de ton tour general.
Le larron furetant en la chambre sappee
Fremit et perd le cœur de la seule jappee
Du mastin vigilant, il s'allarme à tout bruit
Et ne trouve assez brun le plus noir de la nuit,
Tant qu'apres son exploit, loin-loin de ceste place
Il partage les lots et reprend son audace :
Ainsi je sens mon chef herissé de frisson,
Les moindres mouvements me tournent à soupçon,
Rien ne me semble seur, une terreur Panique
Esbranle mon dessein d'un augure tragique.
Combien ma conscience a rendu de combats
Premier qu'Amour luitant la peust verser à bas !
Combien à tout moment les remords qui me naissent
Me tranchent tout repos et en doute me laissent !
Que je voy de perils ! combien d'empeschements
Traversent le chemin de mes contentements !
Un sinistre Demon tient mon desir en transe,
Eurydice tardante use ma patience,
J'ay voulu voir Cassandre et ne la trouvant point
Je resve au soin jaloux qui de longtemps la poind.
(O celestes esprits destournez ce presage !)
J'ay veu tout maintenant s'esloigner du rivage

2352 Le larron qui furrette en la maison — 2353-4
Dès qu'un abboy de chien son oreille a frappée,
Frémit et perd le cœur, il s'allarme (s'allume J) à tout bruit
— 2356 ...son coup fait il reprend son audace — 2357 Partageant son butin transporté de sa place. — 2358 mon corps
2361 Menace mon complot d'un presage — 2362-3 *supprimés.* — 2364-9
Plus mon partement tarde, et tant plus j'apperçoy
De peine et de perils qu'ils tourne quant et soy.
Thamys se peut desdire, et la fausse Almodice
Peut avoir fait dessein tout à mon prejudice.
— 2370 Cassandre ; on ne la trouve point.
2371-5 Je scay qu'un mesme amour elle et moy nous espoint.
Qui sçait si la nourrice auroit donné le change !
O dieux ! destournez-moy de ce penser estrange !

Une branslante loge et sa route enfiler,
Poussant la creste en l'onde et l'enseigne dans l'air.

[IV, 3.] LES GARDES.

Ha traistre ! qui l'eust creu que ta bonnasse mine
Couvast pour nous tromper une ame si maline ?
Ha ! desloyal Thamys qui perd, en se perdant
Le renom de nous tous qu'il alloit commandant !

MELIANE.

Que dictes vous amis ?

LES GARDES.

L'ignorez vous Madame ?
Nostre perfide chef nous a comblés de blasme,
A desfermé la tour et mis à l'abandon
Nous estants escartés le Prince de Sidon :
Las ! que deviendrons nous ? Quelle palleur plombee
A couvert à ces mots sa face perturbee ?
Elle part roidement, comme au son du clabaut
Le veneur voit estendre, et de course et de saut,
Dans les sombres forests une biche lancee.
Ho ! j'oy du souverain la marche courroucee,
Evitons ses regards, nous sommes en odeur
(Sinon du crime entier) de punissable erreur.

Un vaisseau passager, pour cyprien cogneu,
(Et tel estoit celuy qu'elle avoit retenu),
Vient tout presentement de cingler en mer haute ;
Mais il avance peu, car le vent luy fait faute
—2376-9 Ha ! desloyal Thamys, par les rages voué
Au malheur de nous tous, quel tour as-tu joué ?
2381-5 Que nostre chef perfide ait ourdy telle trame ?
Qu'ayant son corps de garde avec ruse escarté,
Il ait lasché Belcar en pleine liberté ?
Où va ceste princesse ? Une pasleur plombée
A soudain de son teint la beauté desrobée ;
2386 au cry des clabauts — 2387 voit bondir — 2389 Holà ! j'entends du roy l'approche — 2390 son regard ......en horreur

[IV, 4.] TIRIBAZE, L'ADMIRAL.

TIRIBAZE.

Desmarez sans arrest, et de voile et de gasche
Talonnez ces fuyards d'une suite non lasche,
Si la mer les soustient, non pas mesme Tethys
De mes courriers flottants les rendra garantis.

L'AMIRAL.

Depuis le temps douteux une carraque seule
A franchi de ce port la tourbillante gueule,
Je vous la rends bien tost, Eole est endormy,
L'air offre à nos forçats un visage d'amy.

TIRIBAZE.

Si la terre les porte, il n'est fosse renarde,
Azyle, ny buisson, qui d'attainte les garde :
Courons de toutes parts, moy-mesme iray questant
» Ne faut rien espargner en un fait important.
Mais retiens desormais, credule Tiribaze,
Qu'un Roy de ses desseins doit estre seule baze,
» La seule mesfiance engendre seureté,
» Le vice est attrayant par sa facilité,
Si que les plus loyaux (fragiles à merveille)
Peuvent glisser au mal quand nul ne les surveille.

[IV, 5.] ARGOND, domestique de Belcar, CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

ARGOND.

Eslargi ton gosier desirable Nord-est,

[*S. J.*, IV, 2.] 2392 ne vous monstrez point lasches — 2393-5
Poursuivez ce fuyard de voiles et de gasches,
Mes courriers sont allez par terre après Thamys,
Mais je sçay que Belcar dessus l'onde s'est mis.
—2397 la murmurante gueule — 2400-3 *remplacés par huit vers.* 2404 Pharnabaze — 2405 Qu'un roy doit estre seul de ses desseins la baze. — 2406-9 *remplacés.* — 2410-581 *supprimés.*

Tesmoigne à mon seigneur que la vertu te plaist,
Ton silence est meurtrier, ton soufle salutaire,
Les Dieux (ne l'es-tu pas ?) n'aspirent qu'à bien faire.

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

Sois partizan pour nous Hypotade eventé,
Reprime tes vassaux en ton antre vouté,
Si que nostre ennemy ne parcoure sa lice,
Les Dieux (ne l'es-tu pas ?) sont amis de Justice :

ARGOND.

Justice ? d'attenter contre un enfant de Roy ?

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

Qui fausse les prisons, ses gardes, et sa foy.

ARGOND.

Ne peut-il à bon droit du trespas se deffendre ?

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

Aussi peut-on sans tort l'essayer de reprendre.

ARGOND.

Guerroyer l'innocence est un fait indecent.

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

» Tout ce qui nuit aux Rois ne peut estre innocent.

ARGOND.

» Rien ne nuit aux tyrans plus que la vertu mesme.

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

Blasonner un Monarque est une audace extresme.

ARGOND.

Assouvir son courroux n'est ce tyranniser ?

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

Ne punir l'assassin seroit l'authoriser.

ARGOND.

Belcar n'a point commis ceste fraude inhumaine.

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

La coulpe est à son pere, à luy sera la peine.

ARGOND.

Le pere est-il garent d'un jaloux enragé ?

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

L'un des princes captif pour l'autre est engagé.

ARGOND.

Pourquoy dans son meschef s'est eslancé le vostre ?

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

Pourquoy (mais à son dam) chez nous se trouve l'autre ?

ARGOND.

Despouillez vous un peu de vostre affliction,
Jugez le different de saine affection,
Lors filles vous verrez qu'il faut selon droiture
Que seul pour son meffait le malfaiteur endure.

CHŒUR DES FILLES TYRIENNES.

Mais vestez pour un temps nos propres interests,
Pesez nostre dommage, et vous mesmes verrez
Si nous avons subjet (pour rabattre sa joye)
De guerdonner Sidon de pareille monnoye.

ARGOND.

O peuple non mortel, dont le brillant pourprix
Plante ses fondements sur l'etheré lambris,
Dieux si vostre malice ou vostre negligence
Souffre sans destourbier ceste inique vengeance,
Je croiray desormais que vos bras eslevés
Jadis pour le bon droit, sont ores depravés,
Et que voluptueux, yvres dans vos delices,

Vous estes de vertu precipités aux vices,
Laissant à l'habandon sans regle ny compas
Au gré du sort divers la conduite d'embas :
Ou que vous estes nuls, que toute vostre pompe
N'est qu'un frivole nom dont le monde se trompe.
Bref que l'homme s'abuse à bien vivre taschant;
Si au despens des bons s'esgaye le meschant.

[IV, 6.] Chœur des serviteurs de Belcar.

Comme une belle Aube
Qui du ciel derobe
Les astres à l'œil,
Leve une bruine
Dont la sombre mine
Combat le Soleil.

Mais si tost que grimpe
Plus haut sur Olympe
Ce Latonien,
La vapeur espaisse
S'escarte s'abaisse
Et retourne à rien.

Ainsi la Fortune
Combat importune
La vertu qui naist,
Mais devenant forte
Celle-cy l'emporte
Et l'autre se taist.

Voire est necessaire
Que quelque adversaire
La tienne en labeur,
Craignant qu'une cesse

Cause la paresse
Peste de l'honneur.

Le genest dontable
S'empire à l'estable
Par trop reposé :
Il n'est chose exquise
Qui mieux ne se prise
Par son opposé :

L'element supresme
Qui d'ardeur extresme
Va tout dévorant,
Plus aspre se monstre
Ou plus il rencontre
Un froid reserrant.

Or des que l'envie
Attaque la vie
Des plus innocents,
Les Dieux qui tout voyent
Pour eux se desploient
Par effects puissants.

» Le destin ne souffre
» Qu'un malheur engouffre
» L'homme droit-marchant :
» Jamais nulle embusche
» Ne fait qu'il tresbusche
» Au gré du meschant :

Ains toute traverse
Retombe et se verse
A confusion,
Sur celuy qui trame
D'une si belle ame
La perdition.

» Donc quoy que l'on prize
» Cil qui se déguize
» Par subtilité,
» L'humeur franche et ronde
» Pour durer au monde
» A plus de seurté.

» La fraude maline
» Pour un temps domine,
» Toutesfois en fin
« La simple innocence
« Paroist et devance
« L'artifice fin.

Buzire homicide
Qui de nostre Alcide
Complottes la mort,
Quelle rage forte
Ton humeur emporte
D'un ireux desbord ?

Ainsi (mais à faute)
Voulant faire l'hoste
Des Saturniens,
Prist nouvelle forme
Qui ressemble enorme
Ses meurs anciens.

Ainsi sous la brune
Le chien vers la Lune
Jappe mais en vain,
Ainsi l'Onde choque
Le roc qui s'en mocque
D'un front souverain.

O Roy sans prudence
Que sert l'opulence

De ta royauté,
Que te sert Monarque
Ce frontail qui marque
Grande majesté ?

Que sert ceste verge
Qui le bras te cherge
Claire de rayons,
Si le sort te brave
Et te rend esclave
De tes passions ?

Que te sert encore
Qu'un peuple t'honore,
Et que promptement
Une foule tremble,
S'escarte ou s'assemble,
A ton mandement ?

Si l'infame vice
A ton prejudice,
Va tyrannisant
Ton ame inconstante
Tousjours malcontente
En l'estat present ?

Or vole et revole
Convoitise folle
En tes desirs vains,
Esmeus toute pierre
Pour fonder en terre
L'heur de tes desseins :

Tu vas en ruine,
Ja des-ja decline
Ton orgueil enflé,
Des-ja sur ta proüe

Le vent qui se roüe
Contraire a soufflé.

» Enfin tout Empire
» Longtemps ne respire
» S'il n'est empieté
» Sur double colonne,
» De justice bonne,
» Et de pieté.

ACTE CINQUIESME.

[V, I.] TIRIBAZE, ANTORBE, TERPON, PHULTER.

TIRIBAZE.

La voicy, je la tien la carnaciere louve,
Des nuitales fureurs la pire qui se trouve,
Deshonneur eternel de mon tige Royal,
Patron de cruauté, courage desloyal,
Barbare Lestrigonne ! eh ! quelle ame enragee
Sous un maintien doucet se rencontre logee !
Ainsi dessoubs l'esmail du plus riche gazon
Creuse un affreux serpent son infecte maizon,
Qui te mouvoit traistresse ? avec quelle esperance
As-tu armé ton poing de meurtriere asseurance ?
O peste Medeane ! Antorbe justicier
Qui livres par merite et la grace et l'acier,
Et toy grave Terpon, que vos bouches sublimes
Traittent, non pas ce crime, ains cest amas de crimes,
Non selon son horreur qu'on ne peut egaler,

[*S. J.*, IV, 4.] 2582 Holà, je tiens ton bras, ô carnacière louve, — 2584-5 *remplacés par 18 autres vers.* — 2586 Ah ! qu'une âme — 2587 Souvent soubs un beau corps... — 2588 d'un florissant gazon — 2589 un mortel aspic — 2590-1

Toy, dy-moy le subjet,
O maistresse Medée ou toute horreur réside,
Quel pretexte avois-tu pour un tel parricide ?

[*S. J.*, IV, 6.] 2592-8

Je vous ay tous mandez, ô chefs de ma justice !
Pour estouffer ce monstre animé de malice ;
Non pour joindre à son crime un tourment tout egal,

Mais si loin que ses sens vous permettront d'aller
Au comble de rigueur, faites en la despesche,
Je ne dis point pourquoy, la tristesse m'empesche.

ANTORBE.

Ou d'un mot absolu, Sire, il faut envoyer
La pucelle au supplice et sans nous employer,
Ou si (comme en tout temps) l'equité vous commande,
Exposez les raisons de vostre ire si grande
Lors nous mettrons bien tost les bonnes en alloy,
Preuvant l'or de justice au creuzet de la loy :
Nos coups sont importants, ne faut à la legere
(Moins la fille d'un Roy) convaincre une bergere.

TIRIBAZE.

Or bien je ne prens point pour regle mon courroux,
Comme un simple accusant je parle devant vous,
Non comme un souverain, comme un pere en furie
Qui a pour son enfant et de mort et de vie
L'impunissable choix, je devests tout pouvoir
Fors le commun credit qu'un tesmoin doit avoir
Ne l'oseroi-je dire, elle oza bien le faire ?
Sus donc, quel traictement de rigueur exemplaire
N'aura point desservi la vipere qui pêut

Car ses sens ne pourroient souffrir à tant de mal,
Mais pour succinctement m'en faire la despeche.
— 2599 la douleur — 2600-1
Ou d'un mot absolu, sans nos voix employer,
Sire, il faut, s'il vous plaist, à la mort l'envoyer.
2605 Prouvans — 2606-7
Nous ne condamnons point sur des plaintes legères,
Ny les filles du roy, ny les simples bergères.
— 2609 Comme un accusateur — 2610-11
Ayant sur ses enfants droict de mort et de vie.
Je ne requiers de vous, despouillant mon pouvoir
2613 Que le — 2615-7
Donc quelle extremité d'une peine exemplaire
N'est point deue à ce corps, qui d'un bras agresseur

Massacrer une sœur qu'adorer elle deust ?

TERPON.

Il n'est tourment trop dur, si la chose est prouvee.

TIRIBAZE.

Je ne dis rien par cœur, je l'ay je l'ay trouvee
Et d'autres me suivants qui en ont quand et moy
Dressé le poil du chef de merveille et d'effroy.
Des-ja du blond Titon la charette eslevee
Avançoit contre-val sa journelle corvee,
Chacun estoit en queste, et moy-mesme sorti
Vers les bornes de l'onde avoy pris mon parti,
(Bouffi de creve-cœur, troublé de frenaisie
Pour voir de mon captif ma serre dessaisie)
Du costé de la porte ou l'antique chasteau
D'un regard sourcilleux se dilate vers l'eau.
Là pres le moite pied de la premiere dune
Joignant le sel ondeux, j'avise de fortune
Un corps saigneux de coups sur lequel se baissoit
Une fille (ains un monstre) et sa clameur haussoit
Dans les airs estonnés, tesmoignant par ses gestes
Despiter et les Dieux et leurs flammes celestes :
Je m'aproche en derriere, et cognus à la fois
De Cassandre le front, de ceste autre la voix,
Voix qui se fit entendre à mon oreille propre :
Ainsi venge le ciel ma perte et mon opprobre,
Ainsi ton mauvais dol est retombé sur toy,
Ciel cruel, toy meschante, et malheureuse moy !

Sans cause et de sang-froid a massacré sa sœur ?
—2618 Il faut de la vigueur, si - 2620 Et tous ceux de ma suitte en ont eu quant et moy
2621 Tout le poil herissé de — 2622-38 *supprimés.*
[*S. J.*, IV, 4.] 2639-40
Il faut, il faut mourir ; la place est bien secrette.
O Cassandre ! le Ciel me punit comme toy

Ce disant la sauvage, hors la poitrine morte
Retira ce poignard de violente sorte,
Levant pour redoubler une autre fois le bras,
Si je n'eusse criant diligenté le pas.

ANTORBE.

Confessez-vous le fait ?

TIRIBAZE.

En vain on l'interrogue,
Car elle est depuis lors si desdaigneuse et rogue,
Qu'elle n'a sonné mot, mais qu'en est-il besoin ?
Cerchez vous plus grand preuve, ou plus digne tesmoin ?
Sus procedez en bref, je n'auray bien en l'ame
Que son corps n'ait repeu la vengeresse flame :

PHULTER.

Helas ! Escoutez moy Monarque redouté,
Surmontez d'un pardon, miracle en pieté,
Vostre pieux regret et son impie offence,
» Rien ne sied mieux au Rois qu'une extreme clemence,
C'est tout vostre surplus, l'esperance de nous,
Las ! ne destruisez point le nom de pere doux.

TIRIBAZE.

Elle a destruit le nom de fille et de germaine.

PHULTER.

Faut-il qu'à cruauté son exemple vous meine ?

TIRIBAZE.

Il faut faire aux cruels selon leur cruauté.

2642-5 *supprimés.*
[*S. J.*, IV, 6.] 2646 : JUGES : Confessez-vous le fait ? — 2646-56 *entièrement refondus, sauf 2649 conservé intact.*
2657-8 Pensez au nom de père. Ah ! Sire, il est si doux !
— Pourquoy ne pensoit-elle à celuy de germaine ?
—2659 qu'aux cruautez

PHULTER.

Adjoindre perte à perte est tousjours pauvreté.

TIRIBAZE.

Perdre un enfant perdu c'est bien peu de dommage

PHULTER.

Que l'esgard de l'estat vous meuve le courage.

TIRIBAZE.

C'est repos à l'estat de punir les meffaits.

PHULTER.

Le lignage du Prince est du peuple la paix.

TIRIBAZE.

Quoy ? qu'un jour apres moy sa dextre parricide
Porte la verge d'or, et au thrône preside ?
Que son barbare chef digne proye à bourreau
Possede à mon adveu l'honorable bandeau ?
Que d'effroyables cris les mânes de Cassandre
Taxent mon indulgence au milieu de sa cendre ?
Que le monde en resonne, et mon peuple effrené
Prenne exemple et licence à tout crime damné ?
Abus, elle mourra. Je suis las d'estre pere,
Mieux vaut ne l'estre point que l'estre en vitupère :

2661 Au fond, perte sur perte — 2662 c'est gain plus que dommage. — 2663-5
Que l'egard de l'Estat touche vostre courage.
Par la race des rois les peuples sont en paix.
— C'est la paix d'un estat...
— 2666 ceste main parricide — 2667-9
Portant la verge d'or, sur mon throsne préside !
Que ce front effronté, juste proye à corbeau
S'esléve à mon aveu sous ce royal bandeau !
— 2670 deffroyables 1608
2671 à l'entour de sa cendre ? — 2672 en soit plein, qu'un vulgaire — 2673 Imite par licence un mal non condamné ! — 2674 mourra, je scroy sans lignée, — 2675-9 *remplacés*.

Je suis sourd à pitié. Nul n'en plaide sinon
Qui voudra meriter de complice le nom,
Prendre la cause en main d'un criminel infame
Ne sçauroit apporter que peril et diffame.

[V, 2.] MARMODON, CHŒUR DES SOLDATS.

MARMODON.

Ore à peine mon cœur rend aux membres pallis
Les rouges ruisselets qu'il avoit recueillis
A peine s'alentit ma panthelante haleine :
  Mais que t'a peu servir une fuite soudaine ?
Resouds toy Marmodon, foule au pieds la frayeur,
Tu ne peux s'il t'attend, esquiver ton malheur.
» Il n'est course de cerf, ny terreuse cachette,
» Qui du final destin nous retarde ou rachette,
» Quand le nombre des ans, des heures, et des jours,
» Ordonné par le ciel vient au bout de son cours.

CHŒUR.

C'est Marmodon luy mesme, escoutons ses parolles.

MARMODON.

Mais que de gestes vains et de clameurs frivolles
Envoyoit la Princesse à la sourde Tethys !
Ha ! qu'Amour nous aveugle et nous rend abrutis !
Miraculeux effects ! quoy ? ceste Meliane
Reputee autresfois une chaste Diane,
Vouloit abandonner, et moy j'en suis tesmoin,
Son Roy, son pere vieil, pour un homme de loin.

CHŒUR.

Scais-tu la nouveauté de ceste infortunee ?

MARMODON.

J'en ay le sein tremblant et l'oreille estonnee.
Apres qu'un mauvais sort, contre moy coustumier,
M'eust rapporteur rendu de l'esclandre premier,
Source d'autres malheurs qui le suivent en trousse,
Tiribaze eschauffé de rage qui le pousse
Me menassa de mort, comme un toreau qui sent
Un escadron de taons pres de luy tremoussant,
Lors qu'il ne peut frapper l'aiguillon qui le frappe
Heurte la terre mesme et tout ce qu'il attrape :
Moy, combien qu'innocent, le craigni toutesfois,
Le seul nom de la mort engendre des effrois,
(Rien ne fait tant fremir les bourgeois de la terre
Que l'ire d'un grand Prince et l'esclat du tonnerre :
On ne s'en peut parer, moins encore guarir)
Je sors, et redoutant qu'on ne me vint courir
J'erroy sur les sablons de la proche montaigne
Ou le fort d'un halier pour retraite je gaigne
Tapi soubs le fueillage, attendant que Vesper
Fit en l'azur cambré les deux Ourses camper :
Voisy (cas aussi vray comme il est peu croyable)
La pucelle grimpante en estat miserable,
Ses yeux estoient pleureux, ses habits deschirés,
Sa perruque espandue, et ses pas esgarés,
Son visage meurtri, sa contenance telle
Que du desespoir mesme elle estoit le modelle :
Elle n'eust pas si tost le sommet surmonté
Qu'elle enfanta ces mots d'un gosier esclatté :
  Tu t'en vas donc, Belcar, et le vent qui t'avie
Emporte mon amour, mon honneur et ma vie,

2702 Souce 1608
[*S. J.*, IV, 3] 2726 t'enfuis,.. ta larronesse fuite — 2727 Entraine mon amour et ma vie à la suite,

Tu t'en vas ô voleur, et ma bonté payant
Toy qui es tout a moy te dérobes fuyant,
Ingrat tu fais mourir celle qui t'a fait vivre,
Tu delaisses cruel, celle qui pour te suivre
Delaissoit le respect de son pere grison,
Ses grandeurs, ses amis, sa natale maison :
Est-ce donc pour avoir de l'infame congnee
Retiré ton collet que tu m'as dedaignee ?
Est-ce pour avoir fait plus d'estime de toy
Et de tes jurements que de toute autre loy ?
Ame teinte de fard, perfide et Thezeane,
Te peux-tu bien-heurer mal-heurant Meliane ?
Hypocrite imposteur tu te vas absentant
Du plus souverain bien que tu recherchois tant :
Or va, que des grands Dieux l'infaillible vengeance
Par un tard repentir t'en donne recompense,
Va traistre en male fin, va querir vagabond
Une exemplaire mort loyer de ce faux bond :
Et toy non plus ma sœur, mais fleau de mon ame,
Que le ciel tout-voyant qu'a bon droit je reclame
Te rende un pareil coup que tu m'oses prester,
Puis qu'un plus affligeant ne se peut souhaiter.
O monstres Avernaux, fantosmes du Tenare,
Eumenides fureurs hostesses du Tartare

2728 ô voleur! m'emportant tout mon bien, — 2729 qui m'es obligé de toy-mesme et du tien.

2732 Desloissoit librement sa natale maison — 2733 amis et son père grison ! — 2734 t'avoir — 2735 Recous si dextrement que — 2737 Que du droit de naissance et de — 2739-41

Qu'espères-tu gaigner en perdant Méliane?
Girouette d'amour, tu crois que le changer
Donne quelque advantage à ton esprit leger?

2742 Mais va.... la justice infaillible — 2743 T'en donne un repentir aussi vain que terrible. — 2744 Cours, traitre, à ton malheur ; va — 2745 exemplaire fin — 2746 mais ma rivale infame, — 2747 qu'en ayde — 2750 infernaux

Aprochez à la fois, ramenez chez les morts
Cest enfer de tourments qui m'anime le corps.
Helas ! que tardez vous ? les grands feux qui me rongent
Se renforcent d'autant que mes jours se prolongent,
(Feux d'amours, de douleurs et d'enragé courroux)
Enlevez moy d'icy je m'abandonne à vous.
Estrange desespoir ! qui me venant poursuivre
Me fait desesperer de mourir et de vivre !
Car bien que dans mon cœur soit né par cest effort
De la mort des desirs le desir de la mort,
Je vi malgré moy-mesme, ainsi me puis-je dire
N'obtenir jamais rien de ce que je désire.
O mer amere, mere à la mere d'amours
Converti mon amant au milieu de son cours,
Rebutte sa rigueur des rigueurs de ta rage,
Comme il m'est inconstant soys luy aussi volage,
Leve de tes beliers un escumeux troupeau,
Fay peur à compagnons, à pilote, à vaisseau
Si tu ne peux à luy qui, marbre non ployable,
D'amitié ny de peur jamais ne fut capable,
Enfin, puisque ton propre est l'infidelité,
Sois ore desloyale à sa desloyauté.

2752 Toutes approchez-vous — 2754 tardes 1608 — 2754-5
Quoy ! vous tardez encor ! ma vie est prolongée.
Pour accroistre les feux dont mon ame est rongée !
—2756 Donc feux de jalousie et — 2757 Embrassez-moy du tout, je —
2758-9 O double desespoir dont je me sens poursuivre,
Ne pouvant esperer de mourir ny de vivre
2764 O mer, amère mère à la mère d'Amour, — 2765 amant à prendre le retour — 2767-72
Monstre à cet inconstant l'inconstance des ondes ;
Descouvre luy l'enfer de tes (ces J) grottes profondes ;
Fay blanchir hautement les beliers de tes flots ;
D'un naufrage apparent fay peur aux matelots,
(Je n'ose dire à luy, car il n'est pas croyable
Qu'il devienne peureux plustost que pitoyable).
Bref, monstre-toy cruelle envers sa cruauté
2773 Et sois luy desloyale en sa

Prince autant sur-humain de beauté, de corsage,
Et d'honneste semblant, qu'inhumain de courage,
Retourne, où vogues-tu ? sans ta moitié ? sans moy ?
N'as tu pitié d'un cœur qui en eut tant de toy ?
Retourne et je diray que la vieille rusée
Donnant l'une pour l'autre à ta fuite abusée,
Tu peux encor à temps de blasme te parer.
Mais las ! homme obstiné rien ne peut differer
Ton dessein commencé, ta pouppe qui s'esloigne,
De ton consentement la malice tesmoigne.
C'estoit donc, affronteur, pour me faire un tel trait
Que tu me sermonnois d'en venir à l'effect,
Heureuse en mes malheurs que parmy ma sottise
J'ay tousjours reprimé ta sale convoitise !
O Satyre impudent ! ton infidelité
Triomphe en moy de tout, fors de la chasteté :
Je meurs, tu l'as voulu, mais je meurs impollue.
Là s'arresta tout court tenant basse la veüe
L'Infante en desconfort ressemblant à Didon,
En patrie, en noblesse, en funeste brandon,
Puis se partit à coup fondant vers la marine :
Je la suivoy rempant, quand dessus la colline,
Parust le grand Pasteur du peuple Tyrien,
Je rentre en mon cachot et depuis ne vy rien.

2774-5 *remplacés par deux vers nouveaux.* — 2776-9
Revien, prince ! Où vas-tu sans ta moitié, sans moy ?
De moy n'as-tu plus soin ? J'en ay tant eu de toy !
Retourne et je croiray que la vieille traistresse
A supposé Cassandre au lieu de ta maistresse
—*Suivent 4 vers intercalés.* — 2780 à temps esteindre mon soupçon
2781 l'as 1608 — obstiné d'une et d'autre façon — 2782 Je voy ton double rapt : tes voiles qui s'esloignent — 2783 tesmoignent. — 2784 imposteur... tel tour— 2785 tu voulois cueillir la fleur de mon amour ! — *Suivent 4 vers intercalés.* — 2790 *Suivent 13 vers ajoutés.*
2791 sqq. *supprimés.*

CHŒUR.

» Enfin voila le fruit des Cytherines roses,
» Mauvais sont les effects des illicites causes,
» Qui attente un dessein contraire à son devoir,
» N'en attende un succez conforme à son vouloir.

TIRIBAZE, L'AMIRAL, EURYDICE.

[V, 3.] TIRIBAZE seul.

Donque le ciel cruel contre moy mutiné
M'a repris en un jour ce qu'il m'avoit donné,
Ne me laissant de tout que le sceptre et la vie,
Fardeaux trop importuns quand la joye est ravie.
Que scauroy-je plus craindre ou que puis-je esperer ?
A qui malencontreux me doy-je comparer ?
Est-ce à ce Phrygien, race Lômedontee,
Qui de beaucoup d'enfants la gloire tant vantee
Vit perir avant luy de trespas violent ?
Non, ses fils sont tombés sous l'effort turbulent
Du brave Olenien, mais le pauvre Leonte
Traine avec son desastre une espece de honte :
Polyxene assouvist la gloire d'un vainqueur,
Mais une mienne fille, a de sa propre sœur
Ensanglanté la dextre, et l'autre de son pere
A subi le courroux piteusement severe,
De trois la trahison m'en a perdu les deux,

[*S. J.*, V, 1.] 2802 le sort — 2803 ma 1608 — m'a repris tout à coup — 2808-10 *remplacés.*

2811-23 Non, non, son brave Hector mourant au champ d'honneur
Est bien avantagé sur mon pauvre Leonte,
Qui traine avec sa mort une espèce de honte,
Et les cendres d'Achille excusoient la rigueur
Que sentit Polyxène (Philoxène J) en la main d'un vainqueur.
Cassandre et Méliane ont leur fin plus amère,
L'une ès mains de sa sœur, l'autre ès mains de son père.
Ainsi d'un pareil mal les regrets sont plus grands,

Le dernier m'a contraint de le mettre avec eux :
Mystere inusité ! je n'ay point de vengeance
Pour mon enfant tué, qu'en tuant mon engeance,
Prodige nompareil ! estrange extremité
Mariant la justice avec l'impieté !
Je n'ay peu tesmoigner, sans estre parricide,
Que l'amour paternelle en mon ame reside.
Et c'est ce qui me poind et me greve si fort,
C'est un martel d'esprit qui depuis me remord,
Un sinistre Demon qui tousjours represente
L'idee à mon cerveau d'une mort innocente.

[V, 4.] L'Amiral.

Sire voicy le chef qui seul merite plus
De severes tourments et de foudres aigus,
Que jamais les consors d'Eaque n'en jugerent,
Que jamais les marteaux des Brontes n'en forgerent :
C'est la vieille, ô mon Roy, qui ce jour a conduit
Les lumieres de Tyr en l'eternelle nuict
Voulant conduire au seur une ame criminelle.

Tiribaze.

Et Belcar où est-il ?

L'Amiral.

La meschante le cele.
Si tost que ma galere a grand'force de bras

Car l'outrage cuit plus quand il vient des parents.
Qu'aujourd'huy ma maison de prodiges fourmille !
Donc pour venger ma fille il faut perdre ma fille !
Pieté, cruauté, vous tenez mesme rang:
Je ne puis expier mon sang que par mon sang,
—2819 ma 1608
2824 Et ne puis tesmoigner — 2826-9 *remplacés par un vers.* — 2830-6 *remplacés.*
2837 Qu'est-devenu Belcar ? — Almodice le cèle.
Les morts et les poissons m'en ont dict autant qu'elle.
—2838-44 *placés avant* 2837
Sitost que de ma chiorme, à grand' force de bras,

Eut talonné de pres leurs inutiles masts,
Les hommes du vaisseau qui vostre ire apprehendent
Tous parmy les Tritons desesperés se rendent,
Et s'eslevants d'un saut, avallent a longs traits
L'onde qui bouillonnant les engloutit apres,
Seule ceste Alecton dans la barque me reste.

TIRIBAZE.

Esloignez de mes yeux ceste execrable peste.

EURYDICE.

Pour Dieu, desastré Prince, oyez encor ce coup
Un fil de mon propos qui vous touche beaucoup,
Non, non, je ne veux point de mes grands malefices
Par quelque vaine excuse eviter les supplices,
De gré je m'y submets, et scay que vous feriez
Injure à l'equité si vous les differiez :
Las ! qu'avant ces rigueurs des dures destinees
Eussiez vous et surpris et puny mes menees !
Ma Cassandre vivroit et Vulcan furieux
N'auroit reduit en poudre un chef-d'œuvre des Dieux,
Mais oyez mes discours qui vous rendent notoire

J'ay leur navire attaint et crié : Voile bas !
Tous les nochers ensemble, apprehendans vostre ire,
Ont mieux aymé la mort dans les vagues eslire,
Et d'un sault volontaire avaler à longs traits
Le flot qui, bouillonnant, les couvroit tost après.
2845 *remplacé par* 2964-2969 *remaniés.* — 2846-7
Sire, avant que je meure, entendez pour un coup
Un discours de ma bouche important de beaucoup.
—2849 quelque subterfuge — 2850-1
Je sçay qu'ils me sont deubs, si vous le differiez,
Par excez de clemence injuste vous seriez.
2852 Pleust aux dieux que devant ces dures — 2853 Vous eussiez
—2854-5 Ma Cassandre n'auroit, malgré mon vain secours,
Planté de sa main propre une borne à ses jours.
—*Suivent 12 vers intercalés.* — 2856-7
Oyez donc s'il vous plaist. Permettez que je die
De la source à la fin toute la tragedie.

De vos tragiques maux et la source et l'histoire :
  Belcar ne gisoit plus, son ulcere fermé
Luy faisoit l'œil plus vif, et le teint ranimé,
Ja depuis quelque temps, deux sagettes dorees
S'estoient, à l'impourveu, de la trousse tirees
De l'oiseau Paphien, qui blessoient de deux parts
La jeune Meliane et ce mignon de Mars,
Des-ja de ce beau pair la braise mutuelle
Allumoit leurs regards en guerre assiduelle,
Des-ja l'offre craintif d'un service loyal
Avoit esté receu par un desir egal,
Ce n'estoit plus qu'une ame en deux corps separee,
Ils estoient ja liés de promesse juree :
  Moy qui les surveilloy, d'un esprit cler-voyant,
J'aperceu quelque esclat d'un amour flamboyant,
» Rien n'est plus soupçonneux que la palle vieillesse,
Le maintien songe-creux, l'humeur de la Princesse
Ses soupirs derobés, sa perte d'embonpoint,
Me firent deviner l'aiguillon qui la poind,
Je l'accoste, et en fin non sans art et sans peine
Tire confession du desir qui la meine.
  Lors, avec un augure (helas ! trop mensonger)
Qu'un convenable Hymen pourroit un jour ranger

2858-9 Belcar se guarissoit. Ses ulcères fermez
Avoient repeint sa joue et ses yeux rallumez.
—2859 raminé 1608 — 2860 Or depuis
2861-5 (Outils de sympathie) avoient esté tirées
Pour joindre les deux parts au joug de Cupidon,
La Cyprine de Tyr et le Mars de Sidon.
Desjà de leurs regards la guerre mutuelle
Attaquoit l'escarmouche aspre et continuelle
—2866-7 *supprimés*. — 2868-71
Moy, qui les surveillois d'un esprit clair-voyant,
Je descouvris bien-tost cest amour flamboyant,
Et fis tant que j'appris leur promesse jurée,
Et qu'ils n'avoient qu'une ame en deux corps séparée.
2872-7 *supprimés*.— 2878 prenant un augure —2879 bien sortable hymen

Deux peuples ennemis en heureuse concorde,
Libre mon entremise à leur ayde j'accorde
Attendant vostre aveu qui nous sembloit aisé,
Mais ô dur changement, dont le tout fut brisé,
Quand le frere tant cher fut privé de son ame,
Et le Sidonien separé de sa dame !
(Malencontre second qui l'autre surmonta !)
Dieux combien de clameurs la pauvrette enfanta !
Rien ne peut consoler la miserable amante
Qui fleschiroit Charon tant elle se lamente :
En fin par mon instinct, et la main de Thamys
Vaincu par les appasts du salaire promis,
Le Prince desguisé secretement evade,
Et sans estre cognu se transporte à la rade :
Or venoy-je à dessein d'enlever promptement
La plus jeune Princesse en voilé vestement,
Quand je vay rencontrer ma plus chere l'aisnée,
Mi-morte de regret, tellement atournee
Que le cœur m'en fendit, et scachant que son mal
Estoit pour mesme object un amour corrival,
Je senty réveiller, en faveur de Cassandre,
Mon devoir obligé dez son enfance tendre,

2883-91 Quand le decès du frère estonna nostre oreille,
Vous faisant destiner Belcar à la pareille,
Seconde affliction qui l'autre surpassa,
Et qui presques à mort la princesse blessa !
Comme rien ne pouvoit consoler ceste amante,
Je pratique un remède au dueil qui la tourmente :
C'est que par mon addresse, au moyen de Thamis
Amorcé des appas d'un grand loyer promis,
2892 s'évade, — 2894-8
Meliane, voulant mesme risque encourir,
S'attendait qu'en secret je la vinsse querir !
Mais las ! je rencontray ma fille, son aisnée,
Laschée au desespoir, à se perdre obstinée ;
Et comme depuis peu je sçavois que son mal
2901 son age plus tendre,

En fin je la suppose, et en lieu de sa sœur
L'embarque, et la separe en un coin de noirceur.

L'AMIRAL.

Traistresse conscience, enorme tromperie !

EURYDICE.

De Glaucque au teint d'azur, l'eschine qui nous prie
Rit propice à nos vœux, mais le vent enervé
Dérobe lentement le rivage eslevé :
Nous n'avions pas d'un mil' mesuré la distance
Quand le Prince amoureux, porté d'impatience,
Secoüa ses haillons, et parust tout nouveau
(Comme un bourgeois de l'air qui se leve plus beau
Quittant sa vïeille robe au sortir de la mue)
Il vole ayant pour aisle une esperance esmeue,
Entre dans la chambrette ou seulette attendoit
La timide Princesse autre qu'il ne cuidoit,
Qui jette à son abord le voile du visage,
Se prosterne à ses pieds, et luy tient ce langage

2902-3 Si bien qu'à l'heure mesme, afin de l'appaiser,
Je l'allay pour sa sœur dans la nef supposer.
— 2905-7 Il semble qu'au partir chaque element nous rie.
Nous avions levé l'anchre, et nos voiles tendus
Sont d'un vent à souhait ronds et fermes rendus.
La terre, au branslement dont l'onde nous balance,
Semble nous dire adieu, faisant la reverence.
L'eau se fend sous la proue, et d'azur et de blanc
Fait des rideaux plissez à l'un et l'autre flanc.
Mais le malheur bien tost vint à jouer son roolle,
Arrestant nostre cours par le deffaut d'Eole.
— 2907 l'entment 1608 — 2908-13
Nous n'estions guères loing, quand le prince amoureux
D'accoster sa maistresse ardemment désireux,
Quittant le faulx habit à tous se fit cognoistre,
Armé de tous costez pour se rendre le maistre.
2914 Il entre en un lieu sombre où — 2916 Qui, tremblante, met bas son voile — 2917-20
Et tombant à ses pieds, bégaye ce langage

Tremblant et begayant : Me voicy, me voicy,
Beau Roy de mes desirs, qui tousjours endurcy
Plus qu'un rocher de Pare, avois mis en arriere
De mes regards mourants la muette priere,
Me voicy devant toy, qui desire à ce jour
Gaigner, d'un coup de sort, ou la mort ou l'amour,
Prens l'offre d'une fille à toy seul destinee,
» Il n'est rien mieux acquis qu'une chose donnee :
Las ! ne m'esconduy point, si ma simple beauté,
Ou tout ce qu'en mon nom tant d'autres ont vanté
Est foible à t'esmouvoir, du moins la cognoissance
D'estre sauvé par moy t'oblige à bien vueillance.
Comme on voit quelquesfois un jeune pastoureau
Cerchant dans la forest son esgaré toreau
Destourner son chemin d'un lion qu'il avise,
Et perdre pallissant sa premiere entreprise,
Ainsi frappé d'effroy le Prince recula,
Puis levant une dague en ces termes parla :
O toy, Cassandre non, mais impudique Helene
Indigne du beau jour, qui me garde vilaine
De chastier ta fraude et ta lasciveté ?
Atant il sort en fougue et plein d'agilité

A ta discrétion, grand Belcar, me voicy ;
Belcar, qui jusques là, plus qu'un marbre endurcy,
As toujours mesprisé, tousjours mis en arrière

2921 De mes faibles attraits la — 2924 Prends ma virginité, je te l'ay destinée : — 2925 Rien n'est de mieux — 2926 mesconduy 1608 — — 2926-9 Helas ! si ma beauté n'est digne d'amitié,
Pour le moins ma constance est digne de pitié.
Quoy ! l'obligation que tu m'as de la vie
D'un simple accueil riant ne sera pas suivie ? »

2931 Le soir dans la forest recherchant un taureau, — 2933 deffroy 1608 — 2934 recula : 1608 — 2935 tirant le poignard, — parla, 1608 — 2936 « O Cassandre de nom, de mœurs pire qu'Heleine ! — 2937 M'ayant ainsi trompé, qui — 2938 ta faute] — *Suivent 5 vers ajoutés.* — 2939-44 Lors me pensant trouver; il sort de la chambrette
Mais en un lieu secret j'avoy fait la retraitte.

Sacque le coutelas, puis sautant se deslaisse
Et tombe dans l'esquif qui nous suivoit en laisse,
Lors tranche le cordage et dans le bois cavé
Travaille à reins courbés d'un aviron trouvé,
Le barquet glisse loin de chacun coup de rame,
Si ne court-il du corps si viste que de l'ame,
Il vole toutesfois, le temps mol et serain
Qui nous tient en arrest, luy tend comme la main :
Elle, puis que ses pleurs, sa voix et sa poursuite
Ne pouvoient arrester si merveilleuse fuite
Tournant l'œil de travers, le teint have et plombé,
Recueillit le poignard par fortune tombé,
A tort, dit-elle, à tort de ta rigueur extreme
Je me plaindroy Belcar, puis qu'en ta rigueur mesme
Ostant à mes douleurs tout espoir de guairir
Tu ne m'as point osté le moyen de mourir :
O Dieux, ô feux du ciel, ô Fortune contraire,
Voila le dernier mal que vous me scaurez faire.
  Achevant ce propos, las ! le cœur m'en fremit,
Elle plante l'acier dans le sein qui gemit
Poussé d'un bras sans peur, et quand et quand se lance
Dans le sel Nerean pour fin de sa souffrance,
Cas admirable à voir ! Les Nymphes aux yeux pers
Levoyent son corps flottant sur la face des mers.

Luy donc, impatient, après m'avoir cherché,
Ayant entre ses dents son courroux remasché,
Du rebord de la pouppe il saulte en la patache,
Tranchant du cimeterre un cable qui l'attache ;
Puis il se rend forçat, et dans les airs cavez
Exerce à plis de reins deux avirons trouvez
Son esquif glisse loing de chaque coup de rame,

2945 fuit-il — 2948 ses pleurs, ses cris

2951 de fortune — 2954 à ma douleur — 2955 Au moins tu m'as donné le moyen — 2958-63 *supprimés.*

TIRIBAZE.

Sus empoignez bourreaux ceste horrible Gorgonne,
Coupez, rompez, bruslez, chacun de vous s'adonne
A penser des tourmens, qui nouveaux et cruels
Aprochent au plus pres de ses faits criminels,
Vous amis laissez moy, car toute compagnie
Aigrit de mon remords l'ardente felonnie.

[V, 5.] MESSAGER, CHŒUR DES SOLDATS, MARMODON.

MESSAGER.

O rigoureux destin ! miserable pucelle !
Aveugle cruauté d'une ire paternelle !
O plus tygre Belcar que les tygres plus fiers,
L'autheur et le subjet de tous nos encombriers !
Cœur de fille constant !

CHŒUR DES SOLDATS.

Qu'est-ce qu'il mentionne ?

MESSAGER.

Las ! est-il un mortel qui ne s'en passionne ?
Ah de quelle asseurance elle embrassoit le feu !
Vertu plus que virile !

MARMODON.

Amy retarde un peu.

CHŒUR DES SOLDATS.

Comment ? des-ja si tost la coulpable Princesse
A franchi le dur pas ?

MESSAGER.

On n'a point eu de cesse,

2964-7 Sus, que ce corps hideux en fonds de fosse enclos
Aux tortures soit mis. Qu'on luy brise les os,
Car elle a, pour certain, d'avarice enflammée,
Jointe avecque Thamys, la trahison tramée.

Sans forme de procés on a fait aprocher
Le char muni d'escorte au preparé buscher,
Char dont le mouvement et le morne attelage
Monstroient aux regardans un tragique visage,
Tout pleuroit à l'entour, les juges angoissés
Derriere l'attirail sembloient estre forcés
Comme Princes vaincus qu'un triomphe captive,
L'air sonnoit de rumeur confusement plaintive,
La belle patiente, et au front et à l'œil
Portoit la gravité beaucoup plus que le dueil.
  Apres qu'au lieu fatal la tourbe fut venue,
La flamme esprise à peine, et la sentence leüe,
(Sentence ou le seul mot de mandement royal
Ostoit au jugement ce qu'il avoit de mal)
Elle se tinst debout, et, n'estant point liee,
Harangua l'assistance au silence priee :
  O peuple desastré qui tiens de mon esmoy,
Et souffres plus de peine en ma peine que moy,
(Car moy qui ay perdu, ce que j'aymoy sur terre
Je reçoy comme gain la perte qui m'atterre)
Scachez, dit-elle, tous, que si en me taisant
J'ay voulu condescendre au supplice present,
Me laissant condamner par seule contumace,

[*S. J.*, V, 2.] 2988
La seule patiente (patience J), en son geste, en son œil
2992-3 Du jugement succinct un mandement royal
Seul excuse la haste et ce qu'il a de mal
— *Sauf* 2988-9 *et* 2992-3, *les paroles du messager* (2970-95), *mises dans la bouche de l'archer, ont été entièrement refondues.* — 2996-3008
Peuple qui, me perdant, perdez plus que moy mesme,
Et qui m'aymez tous mieux qu'aujourd'huy je ne m'ayme,
J'ay cessé de m'aymer quand j'ay perdu l'amour
Qui me faisoit aymer et moy-mesme et le jour,
Apprenez, assistans, que c'est mon seul silence
Qui m'a de ce trespas causé la violence.
Je pouvois eviter, au sein d'un autre port
Qu'en celuy de Charon, la tempeste du sort.

C'est que je veux mourir, je cerche la bonnace
Au port Plutonien, qui me couvre à tousjours
Des tourbillons du Sort qui tempestent mes jours,
Or nul impunément peut accabler mon estre
Que le Prince honoré qui jadis me fit naistre,
Si mon trespas luy plaist, ne le prendroy-je à gré ?
De vray je fus rebelle à son trosne sacré,
Par moy Belcar est hors, et par moy ma germaine
A receu de sa fuite une piteuse peine,
Mais las ! non par mes mains, n'imputez mes amis
A ma future cendre un tel acte commis,
Celuy qui la ravit, luy a l'ame ravie
Ou elle s'est tranché à soy-mesme la vie.
J'estoy' sur le rivage, et de loin contemploy'
Leur nef soubs l'air tranquille et sur Neptune coy,
Voicy venir à bord au cours de la maree
Je ne scay quoy flottant sur la plaine azuree,
C'estoy son pauvre corps qu'aprochant je cogneu
La dague dans le sein, là le Roy survenu
Me surprist en clameurs, en larmes, en reproches :
Or sus j'en ay prou dit, c'est trop faire d'approches
A Dieu pour tout jamais. Disant ce mot dernier
Se lança brusquement dans le fort du brasier,

Mais, desirant perir, quelle juste puissance
Doit preceder en moy l'autheur de ma naissance
Puis que ma fin lui plaist, l'auroy-je point à gré,
3009 Veu que je suis rebelle — 3010-11
Car j'ay sauvé Belcar, et suis cause qu'en suitte
Ma miserable sœur à la tombe est reduite
3012 N'imputez point, amis, — 3013 A mon renom futur — 3014-5
Il faut ou qu'elle mesme ait retranché sa vie,
Ou peut-estre celuy qui nous l'avoit ravie.
— 3016-22 *remplacés par deux autres vers.*
3023-4 Ce que j'en dis suffit pour n'estre diffamée ;
Mais pour fuir la mort, je l'ay trop reclamée.
— *Suivent six vers ajoutés. — Le reste est entièrement refondu.*

La flamme en cracquetant se mesle de fumee
Qui monte à noirs rouleaux vers la voûte gemmée.

MARMODON.

Desastreuse maison ! comme en moins d'un moment
Tu pers de comble en fonds tout ton bel ornement !

MESSAGER.

Qu'aux choses de la terre on voit peu de tenue !

CHŒUR DES SOLDATS.

Voicy le pere seul.

MARMODON.

Je fuiray sa venue.

TIRIBAZE, PHULTER.

[V, 6.] TIRIBAZE seul.

C'est à ce coup tyran, parricide, meschant,
Adultere Jupin, que j'iray destaschant
Contre tes trahisons mes despiteux blasphemes.
Je ne crain pas l'esclat de tes foudres supremes,
Glaives, masses, ni dards de tes batards puissants
Barbares oppresseurs des hommes innocents,
Car ou tu m'as reduit par ta malice grande
La mort terrible à tous, moy seul je la demande
Ingrat et desloial ! est-ce là le loyer
Que tu m'as auguré, quand dessus ton foyer
J'esgorgeoy' des moutons et des bœufs a centaines ?
Quand je faisoy' flotter dans tes voutes hautaines
Les vapeurs de l'ençens, et trop devot helas !
Esperoy par mes vœux meriter ton soulas :

3038 mas 1608
3041 mas 1608

Insensés les mortels qui credules invoquent
Ces Dieux impertinents qui des humbles se mocquent !
Monarque tenebreux, crousle tes gonds de fer
Du sceptre bidenté, pousse au fonds de l'enfer
Un miserable Roy, qui ne veut qu'un refuge
Contre les cruautés de son unique juge :
Soit le caillou roullant qui retombe tousjour,
Soit le bec ronge-cœur de l'affamé vautour,
Soient les mets reculants, soit la fatale roue,
Soient Larves et Demons a l'effroyable moue,
Soient destinés pour moy tous tes rudes fleaux,
Ton Empire m'est doux, tes chastiments sont beaux,
Pourveu qu'ensevely dans l'oublieux silence
J'eschappe des hauts feux l'injuste malveillance.
Je despite le ciel, ja l'Averne beant
Me trouble des vapeurs de son gouffre puant :
J'entrevoy gros mastin, tes trois gueules baveuses
Qui s'arment de grands crocs, tes prunelles affreuses
Brillent comme flambleaux dans les antres noircis
De ton souffle empesté les airs sont espoissis,
De ton premier abboy tout le Tartare tremble,
Hu ! des-ja Tisiphone à Megere s'assemble,
Alecton vient apres, je voy sibler hideux
Et s'entretortiller leurs couleuvre-cheveux,
Je brusle des tisons de leurs mains enragées,
Je sens le cliquetis de leurs coups d'escourgées.

[V, 7.] PHULTER.

D'où procedent ces cris ? que veut sa Majesté
Que sert ce hurlement plein de ferocité ?
Il frappe les parois, Dieux il est en furie !

3071 descourgées 1608 — 3073 plein des férocité ? 1608

TIRIBAZE.

J'en feray de ces chiens, une grand'boucherie !
Ha ! je te voy vieux loup, Aristarque c'est toy.

PHULTER.

Tout-beau Sire, tout-beau, m'en voulez vous à moy ?

TIRIBAZE.

Tyran, traistre, bourreau.

PHULTER.

Il me perce il m'assomme,
Canibale enragé plus ingrat que nul homme !

TIRIBAZE.

Tu' tue à mort à mort.

PHULTER.

Ah Roy dénaturé.
Ainsi me payes-tu pour t'avoir honoré ?
Sus sus que je te donne un service de mesme.

TIRIBAZE.

Ha ! las !

PHULTER.

Je ne crain plus sceptre ni diadesme,
Reçoy ce coup dernier. Ainsi tombent tous Roix
Qui forcent de justice et d'amitié les loix.
Je m'affoibly bons Dieux ! mes blessures cruelles
Peignent devant mon front les angoisses mortelles :
» J'apprends donques, mais tard, quelle fortune attend
» Ces courtisans mignons qui se conforment tant
» Au vouloir des tyrans, et par mille blandices
» Leur complaisent en tout boute-feux de leurs vices,
» Que la faveur des grands a peu de fermeté !
» C'est un foible roseau que la prosperité,

» Il n'est sous le Croissant rien qui ne change ou meure,
» Certain est le trespas, incertaine son heure,
A Dieu le cœur me faut, amis, plaisirs, honneurs,
Adieu douce lumiere, helas ! adieu je meurs.

3095 *cité dans le Catalogue Soleinne et par Quérard :* incertaine est

FIN DE LA TRAGEDIE.

---

			au lieu de	lire
Page	XV,	ligne 7	1609	1610
—	XVII	— 19	fort buveurs	forts buveurs
—	XXV	— 3	à travaillé	a travaillé
—	XLIV	— 30	Phèdre, quoique	Phèdre. Quoique
—	—	— 33	Sénèque. La	Sénèque : la
—	XLIX, n. 2	— 7	*goza*	*gozar*
—	LIV, n. 1	— 6	les actes II et V.	l'acte V.
—	LV	— 7	(*Ariadne*)	(*Ariane*)
—	LIX	— 7	de personnages	des personnages
—	LXX, avant-dern. l.		p. 60-64	pp. 60-64.
—	25, var. au	v. 91	en sa maison	en sa propre mais
—	40	— 393	mois, Ja	mois. Ta
—	59	— 823	823	824
—	94	— 1552	1552	1553
—	111	— 1850	cette	cest
—	122	— 2087	Invisible	Invisible J.
—	124	— 2145	l'ams	l'am-
—	—	— 2137	chagrin	chagrins
—	160	— 2933	2933	2934

TABLE

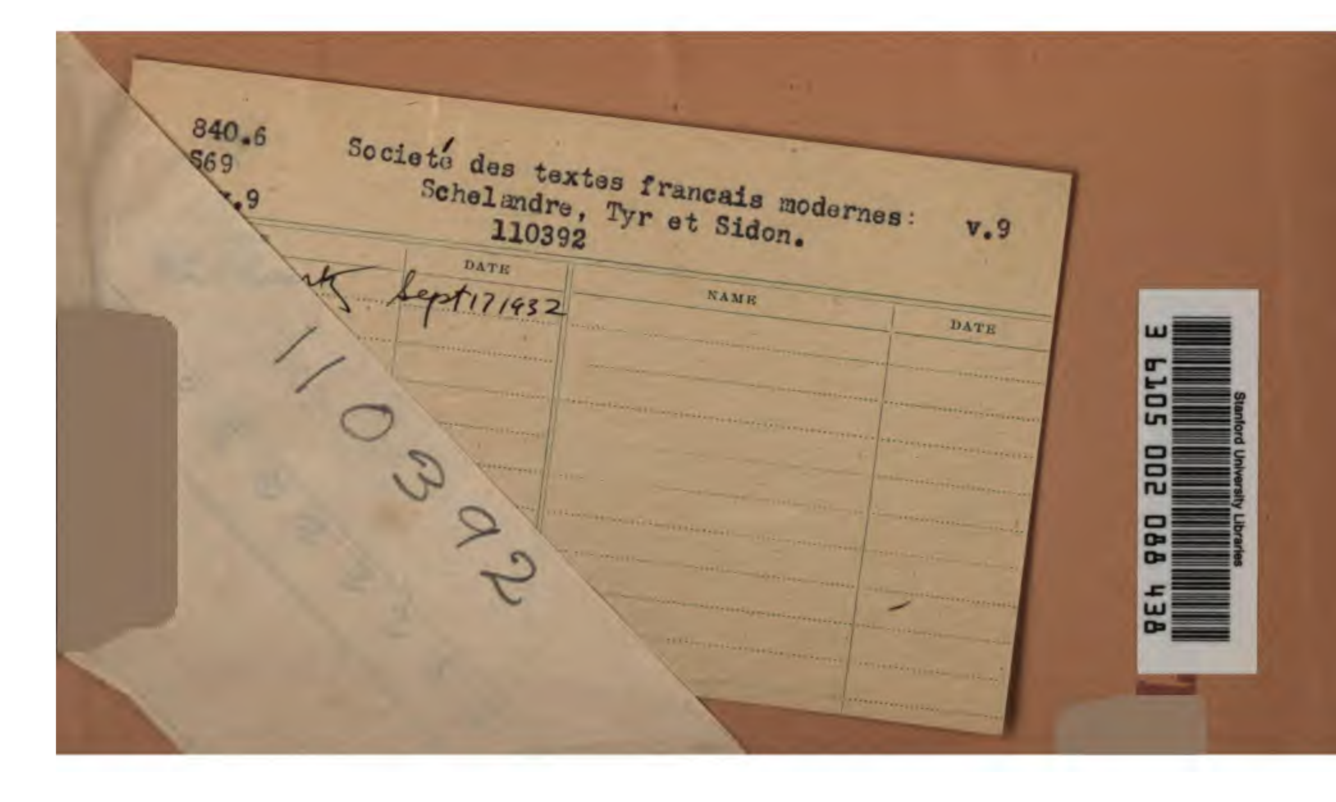
INTRODUCTION.



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.







840.6
S69
v.9
Societé des textes francais modernes: v.9
Schelandre, Tyr et Sidon.
110392
DATE
NAME
DATE
Sept 17 1932
110392
Stanford University Libraries
3 6105 002 088 438

